



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 22 (1987), p. 51-115

Angelika Hartmann

Les ambivalences d'un sermonnaire ḥanbalite. Ibn al-Ğawzī (m. en 597/1201), sa carrière et son ouvrage autographe, le Kitāb al-Ḥawātīm [avec 10 planches].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711707	????? ?????????? ?????? ??? ???????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
??? ???? ?? ??????? ??????? ?? ????????? ?????????? ?????????????		
???????????? ?????????? ??????? ?????? ?? ??? ??????? ??????:		
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert
9782724710939	<i>Bagawat</i>	Gérard Roquet, Victor Ghica
9782724710960	<i>Le décret de Saïs</i>	Anne-Sophie von Bomhard
9782724710915	<i>Tebtynis VII</i>	Nikos Litinas
9782724711257	<i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>	Jean-Charles Ducène

LES AMBIVALENCES D'UN SERMONNAIRE HANBALITE *

IBN AL-ĞAWZĪ (m. en 597/1201), SA CARRIÈRE ET
SON OUVRAGE AUTOGRAPHE, LE *KITĀB AL-ĤAWĀTĪM*

par Angelika HARTMANN (Univ. de Hambourg)

*À Dominique Sourdel
à l'occasion de son 65^e anniversaire*

1. INTRODUCTION.

Il est notoire que les collections de manuscrits arabes, conservés sur le territoire de l'actuelle Turquie, comptent parmi les plus riches et les plus précieuses du monde. L'ensemble de ces collections est d'une étendue et d'une richesse telles qu'elles ont fait naître les plus grands espoirs. On découvre et on retrouve des ouvrages et des recueils tout entiers qu'on croyait perdus. Le nombre des trouvailles est tel qu'il ne peut être embrassé d'un seul coup d'œil ⁽¹⁾.

Le volume et la signification de ces énormes ressources bibliographiques n'ont été reconnus que tout récemment, et leur exploitation scientifique ne fait que commencer. Tout ceci place deux sciences auxiliaires, la codicologie et la paléographie, devant une tâche immense. Ces sciences auxiliaires de l'histoire y gagneront en dignité au sein de l'islamologie, car ce sont elles qui ont procuré à notre discipline un enrichissement exceptionnel durant ces dernières décennies.

La codicologie contemporaine, telle que je la conçois, doit fournir bien plus que des descriptions techniques de manuscrits. Elle doit mettre en rapport l'insignifiant et le significatif, afin que la description des manuscrits ouvre de nouveaux horizons, comme l'a montré Rudolf Sellheim dans ses travaux ⁽²⁾. Il a élargi le catalogage pour en faire une documentation originale, actuelle et stimulante ⁽³⁾. Chacun de ces documents a sa vie propre : d'où son importance pour l'analyse critique des sources, la biographie, la généalogie, l'histoire des bibliothèques, l'histoire de la transmission des textes, enfin, l'histoire de la littérature elle-même.

Le but de cette étude est double. D'une part, je voudrais montrer comment prendre en considération et interpréter, d'un point de vue codicologique, les gloses et les mentions marginales d'un manuscrit, et indiquer les compléments importants qu'elles fournissent à l'historiographie chronologique et biographique. De ce point de vue, je voudrais attirer l'attention sur un autographe d'Ibn al-Ğawzī, mal connu jusqu'ici parce que mal

* Pour des raisons techniques de mise en pages, les notes ont été reportées à la fin de l'article.

attribué, et discuter quelques aspects codicologiques et les conséquences qui en découlent en ce qui concerne la vie de l'auteur et du premier propriétaire du manuscrit.

D'autre part j'essaierai de mieux faire connaître les activités de l'auteur au plan spirituel, à savoir ses sermons publics et sa conception de l'homélie. Non seulement ces textes contiennent une formulation précise de l'art du prêche, mais ils fournissent de surcroît des indications surprenantes sur la personne de leur auteur. C'est le cas pour l'association du renoncement (*zuhd*) et de l'ardent désir (*šawq*) à la fin de ses sermons. C'est également le cas pour les ambivalences qui se manifestent dans la contradiction entre les normes fixées par Ibn al-Ğawzī comme sermonnaire et moraliste et sa pratique vécue. Je veux dire, me référant aux sermons, le contraste entre la théorie et la pratique du prêche. Et, me fondant sur son enseignement moral, je pense aux distorsions entre ses exigences fondamentales au plan éthique et les étapes de sa carrière professionnelle. Les contradictions de sa pensée ne posaient visiblement à l'auteur aucun problème. Bien au contraire, elles n'étaient que les parties parfaitement compatibles d'un même ensemble.

Les deux différents aspects de cette étude — la description codicologique du manuscrit et l'interprétation des textes — sont, à vrai dire, fortement liés l'un à l'autre; ils nous servent à rendre plus tangible *la personnalité* d'Ibn al-Ğawzī. C'est ainsi que j'essaierai d'interpréter son rôle comme maître-prédicateur et de montrer les activités de ses fils, dont l'un fut propriétaire dudit manuscrit. En outre, je voudrais élucider un aspect plus immédiat, mais insuffisamment étudié, à savoir les controverses au sein de la *ḥanbaliyya* entre Ibn al-Ğawzī et la famille de 'Abd al-Qādir al-Ğilī.

Le point de départ de mes considérations et réflexions est un autographe d'Ibn al-Ğawzī que j'ai découvert au Genel Kitaplık de Brousse en 1978, à savoir le *Kitāb al-Ḥawātīm*, Hüseyin Çelebi 435. Il s'agit d'une collection de textes relevant de l'éloquence sacrée, et conçus à l'origine comme des péroraisons (*ḥawātīm*). Ibn al-Ğawzī écrivit le *Kitāb al-Ḥawātīm* alors qu'il se trouvait au zénith de sa carrière. Il a condensé dans cet ouvrage son expérience et ses convictions de prédicateur aussi bien dans leur cohérence que dans leurs contradictions.

Il l'a divisé en quarante sections; le début traite de thèmes des *qīṣaṣ al-anbiyā'*, tout le reste constituant un assortiment varié de considérations où le fil directeur n'est pas toujours évident. L'ouvrage lui-même parle des problèmes de l'amour (*maḥabba*, 'iṣq, amour divin, profane et mystique) dans ses différentes manifestations.

2. L'AUTEUR.

Je commence par quelques indications biographiques ⁽⁴⁾.

Abū 'l-Farağ 'Abd al-Raḥmān b. al-Ğawzī naquit à Baġdād en 511/1117 ou 512/1118 ⁽⁵⁾.

Il étudia les sciences islamiques traditionnelles auprès des plus illustres savants de son époque, entre autres le *ṣūfī* Abū 'l-Qāsim al-'Alawī (m. en 527/1133)⁽⁶⁾, qui fut son premier maître dans l'art du sermon. Parmi les maîtres disparus, Ibn al-Ġawzī admire spécialement l'aš'arite et šāfi'ite Abū Nu'aym al-Iṣfahānī (m. en 430/1039), l'historiographe et traditionniste al-Ḥaṭīb al-Baġdādī (m. en 463/1071), ainsi qu'Ibn 'Aqīl (m. en 513/1119), le rénovateur et théoricien du mouvement ḥanbalite. Avec ce dernier, les rapports d'Ibn al-Ġawzī sont contradictoires, il se rallie aux idées d'Ibn 'Aqīl tout en les critiquant. Cet antagonisme qui oppose Ibn al-Ġawzī à son modèle est à mettre en rapport avec ses connaissances insuffisantes en matière de *kalām* : il se méfie de l'attitude conciliante d'Ibn 'Aqīl, et n'accepte de le suivre que sur quelques points du *ta'wīl*⁽⁷⁾.

Le mouvement religieux, au sein duquel Ibn al-Ġawzī s'est formé et dont il a lui-même poursuivi l'élaboration, est celui du traditionalisme ḥanbalite. Depuis la deuxième moitié du 5^e/11^e siècle, et tout particulièrement à Baġdād, ce mouvement avait regagné du terrain dans le vieux conflit qui l'opposait aux šī'ites duodécimains et aux mu'tazilites⁽⁸⁾.

La carrière d'Ibn al-Ġawzī commence sous le califat d'al-Muqtafī (530/1136 - 555/1160) grâce à la protection du vizir Ibn Hubayra, la plus forte personnalité politique produite par le ḥanbalisme dans la deuxième phase de sa renaissance en 'Irāq⁽⁹⁾. L'avènement du calife al-Mustanġid (555/1160 - 566/1170) est suivi d'un reflux de l'influence ḥanbalite sur la politique baġdādienne. La carrière d'Ibn al-Ġawzī est interrompue. Une période d'extrême prudence s'ouvre pour lui et pour son protecteur Ibn Hubayra, qui meurt en 560/1165. L'ascension d'Ibn al-Ġawzī culmine sous al-Mustaḍī' (566/1170 - 575/1180). Celui-ci remet en honneur la conception de la souveraineté qui avait cours sous al-Muqtafī, et trouve comme lui dans le ḥanbalisme un instrument bienvenu pour prendre appui sur l'homme de la rue dans la poursuite d'une politique anti-salġūqide⁽¹⁰⁾. Ibn al-Ġawzī devient le propagateur et le porte-parole de cette conception politique. Il prêche à Baġdād selon un échéancier chronologique et idéologique précis. Suivent des difficultés et l'exil à Wāsiṭ, 590/1194 - 595/1199, sous le règne d'al-Nāṣir. Alors même qu'en politique étrangère il en finit avec les Salġūqs détestés, ce calife s'engage en politique intérieure dans des voies que le ḥanbalite Ibn al-Ġawzī trouve au plus haut point suspectes et qu'il critique. Son exil de Baġdād est à vrai dire dû également à une vendetta personnelle avec la famille du grand sermonnaire, juriste et *ṣūfī* 'Abd al-Qādir al-Ġilī. Ibn al-Ġawzī fut grâcié et rentra triomphalement à Baġdād en 595/1199. Deux ans plus tard (597/1201), il mourut à Baġdād, à un âge très avancé. Vers la fin de sa vie, il ne prêchait plus que de manière occasionnelle.

Abū 'l-Faraġ b. al-Ġawzī, juriste et traditionniste, est connu depuis longtemps comme l'un des prédicateurs les plus brillants et suggestifs de la Baġdād du 6^e/12^e siècle. Son

premier sermon fut prononcé devant environ 50.000 personnes ⁽¹¹⁾, son sermon le plus célèbre, devant 300.000.

Ce dernier sermon fut prononcé en 569/1173-74, après le coucher du soleil sur un terrain vague à l'Ouest de Baġdād. Selon la description d'Ibn al-Ġawzī lui-même ⁽¹²⁾, 300.000 personnes s'étaient mises en marche avec des torches pour venir l'écouter. Deux ans auparavant, le calife al-Mustanġid avait interdit la prédication publique, pour des raisons de sécurité, et cette interdiction devait être renouvelée deux ans plus tard par son successeur al-Mustaġī' ⁽¹³⁾. Trop souvent, en effet, les assemblées réunies autour des prédicateurs avaient servi, et serviraient encore, de détonateur au mécontentement social et à l'opposition politique.

Une assistance aussi nombreuse paraît, à première vue, invraisemblable, et on est tenté de penser qu'Ibn al-Ġawzī a exagéré par vanité personnelle. Il est par ailleurs bien connu que les chiffres fournis par les œuvres historiques sont en général à manipuler avec précaution. Il ne faudrait cependant pas oublier que, même dans les *madrasas*, les cours réunissaient des auditeurs en nombre bien supérieur à ce qu'on pourrait croire au premier abord. Pour les élèves assis aux derniers rangs, les exposés du professeur étaient, en cas d'assistance nombreuse, répercutés par un ou plusieurs répétiteurs. Ces véhicules intermédiaires de la parole du *ṣayḥ* s'appelèrent d'abord *muballiġ* (« intermédiaire ») et *mulqī* (« répétiteur »), plus tard *mustamlī* (« secrétaire de dictée », synonyme de *muballiġ* et *mulqī*). Il faut s'imaginer, lors des grandes prédications, qui souvent avaient lieu à ciel ouvert, l'intervention de semblables intermédiaires, dotés d'une voix forte, dignes de confiance et éloquents ⁽¹⁴⁾. En présence de 300.000 personnes ou même seulement de « 10.000 - 15.000 », chiffre considéré par Ibn al-Ġawzī comme celui de son auditoire habituel ⁽¹⁵⁾, le nombre de répétiteurs aurait été très élevé. De toute façon, des milliers de personnes dans l'assistance n'auraient pas perçu grand-chose de la parole originale du prédicateur. Al-Ḍahabī lui-même manifeste quelque scepticisme à ce sujet ⁽¹⁶⁾. A ce niveau les concours de foules autour d'un prédicateur servaient visiblement moins à instruire les auditeurs sur un sujet qu'à exciter leur émotivité, et leur échauffement collectif a dû jouer un rôle non négligeable.

Le prédicateur Ibn al-Ġawzī était sans doute l'un des plus cultivés et en matière de *ṣarī'a*, l'un des plus intransigeants '*ulamā'* de son temps. Il s'était frotté à la mystique contemporaine mais, déçu, s'en était ensuite détourné ⁽¹⁷⁾. A l'apogée de sa carrière, en 571/1175-76, Ibn al-Ġawzī se vit confier par le calife la responsabilité de l'inquisition (*miḥna*). C'est à cette époque qu'il composa son ouvrage hérésiographique le plus connu, le *Talbīs Iblīs* ⁽¹⁸⁾. En vertu des pouvoirs conférés par la *miḥna*, Ibn al-Ġawzī pouvait perquisitionner aux domiciles de tous ceux qui étaient suspects d'hérésie (*bid'a*), inculper

officiellement les personnes concernées, et les faire mettre en prison. Un décret (*tawqī'*) du calife lui en donnait le pouvoir. Du haut de la chaire, Ibn al-Ġawzī invita les habitants de Baġdād à dénoncer tous ceux dont la loyauté (vis-à-vis du califat) laissait à désirer ⁽¹⁹⁾. Il en ressort clairement que la *miḥna* ḥanbalite à Baġdād était dirigée contre les šī'ites. Les *rawāfiḍ*, šī'ites extrémistes, se trouvaient tout particulièrement visés.

Ce n'est pas par hasard que, dans ces sermons prononcés du haut de la chaire, il est question de « la propagation du *rafḍ* » ⁽²⁰⁾ à Baġdād. Les *rawāfiḍ* de Baġdād n'étaient pas seulement les adversaires permanents du califat 'abbāside, mais aussi de dangereux rivaux pour les traditionalistes, et cela jusqu'au 6^e/12^e siècle. Ces deux partis islamiques en venaient toujours à des affrontements sanglants. A Baġdād, les šī'ites restaient un danger, au moins latent. Même sous le gouvernement d'al-Muqtafī (m. en 555/1160) et de son vizir Ibn Hubayra (m. en 560/1165), époque à laquelle les šī'ites, écartés des fonctions gouvernementales, ne pouvaient exercer aucune influence à la cour et étaient au contraire victimes d'une sévère répression, il avait été impossible de les évincer complètement de la vie économique et religieuse de la ville. Mais dès que l'un des leurs, comme par exemple le vizir Ibn al-Baladī (assassiné en 566/1170) ⁽²¹⁾, arrivait au pouvoir, ils reprenaient confiance et se mettaient à persécuter à leur tour les traditionalistes ⁽²²⁾.

Ibn al-Ġawzī n'en voulait pas à la *šī'a* en tant que telle, il l'admettait dans la mesure où elle comprenait la loyauté envers 'Alī. Il avait lui-même rédigé une biographie apologétique de 'Alī ⁽²³⁾ et l'on trouve dans le *Ṣayd al-ḥāṭir* un passage remarquable, intitulé « *al-ḥaqq ma'a 'Alī b. Abī Ṭālib* » ⁽²⁴⁾. C'est bien plutôt contre les partisans de la doctrine šī'ite extrémiste qu'il dirigeait ses attaques, tout particulièrement contre *rāfiḍa* ⁽²⁵⁾ et *bāṭiniyya* ⁽²⁶⁾.

Le traditionalisme ḥanbalite, pour sa part, resta ce qu'il avait été depuis toujours : un mouvement près du peuple avec une remarquable aptitude à se soustraire aux influences extérieures. Ces influences pouvaient être de nature politique (les potentats salġūqides) ou d'essence idéologico-religieuse, c'est-à-dire qu'elles incluaient toutes les formes extrêmes du soufisme, de la spéculation rationaliste, de la piété et de la quête de vérité individuelles et, à plus forte raison, de l'invocation exagérée, et de ce fait illégitime, de la personne de 'Alī pour une cause qui, aux yeux des ḥanbalites, n'avait plus rien de commun avec les buts politiques originels de 'Alī. Cet état d'esprit est également manifeste dans l'autographe d'Ibn al-Ġawzī dont il sera maintenant question.

3. LA PRODUCTIVITÉ LITTÉRAIRE, LES AUTOGRAPHES ET L'ÉCRITURE D'IBN AL-ĠAWZĪ.

Ibn al-Ġawzī passe pour un des auteurs les plus prolifiques du monde arabe ⁽²⁷⁾. Comme l'indique son petit fils Sibṭ b. al-Ġawzī, il aurait, d'après ses propres dires, écrit en tout 2.000

volumes ⁽²⁸⁾. D'après 'Abd al-Laṭīf al-Baġdādī (m. en 629/1231), cité par Ibn Raġab ⁽²⁹⁾, le polygraphe ḥanbalite aurait écrit (*kataba*) en moyenne quatre cahiers (*karārīs*) par jour, et 50 à 60 volumes par an ⁽³⁰⁾. Un cahier (*kurrāsa*) était normalement plié en cinq feuilles, c'est-à-dire en 10 doubles pages ⁽³¹⁾. Ibn al-Ġawzī serait donc venu à bout de 80 pages quotidiennes. Mais il ne s'agit pas là forcément de la seule rédaction de ses propres œuvres, car *kataba* signifie également « recopier », et ceci vaut aussi pour Ibn al-Ġawzī.

Quoi qu'il en soit, d'après al-Buzūrī, cité par Ibn Raġab, il aurait eu plus de 340 œuvres personnelles à son actif. Parmi elles, certains écrits auraient rempli 20 volumes, tandis que d'autres tenaient en un seul cahier ⁽³²⁾. A en juger par les divergences entre les listes de titres fournies par Sibṭ b. al-Ġawzī et par Ibn Raġab, qui cite aussi la chronique perdue d'Ibn al-Qaṭī'i ⁽³³⁾, il est évident que deux opinions se sont très tôt formées. L'une d'elles — sur laquelle Ibn al-Buzūrī s'est fort probablement fondé — repose sur Sibṭ qui composa en Syrie, après la mort de son grand-père, une liste d'un peu plus de 250 titres d'ouvrages, mais sans indications chronologiques précises ⁽³⁴⁾. L'autre, qui se trouve chez Ibn Raġab, repose essentiellement sur les indications non datées d'Ibn al-Qaṭī'i, et se contente de 140 à 150 titres ⁽³⁵⁾.

Ibn Raġab n'était pas sans éprouver quelques doutes vis-à-vis de la liste d'Ibn al-Qaṭī'i. D'une part, elle était incomplète puisque, à ce moment, Ibn al-Ġawzī était encore en vie et continuait d'écrire. D'autre part, Ibn Raġab soupçonnait Ibn al-Qaṭī'i d'y avoir introduit des titres apocryphes. Ibn Raġab lui-même allongea la liste de 45 titres ultérieurement apparus, mais ne prit pas la peine, cette fois, de nommer sa source ⁽³⁶⁾. Du reste, Sibṭ b. al-Ġawzī lui-même ne savait pas non plus combien d'ouvrages son grand-père avait composés : il note que, de l'avis de certaines personnes, il y en aurait eu 800 ⁽³⁷⁾. Au début du 14^e siècle, Ibn Taymiyya prétendait avoir vu plus de 1.000 œuvres d'Ibn al-Ġawzī, et ajoute, à l'intention des incrédules, qu'il a même vu plus tard des livres d'Ibn al-Ġawzī qu'il n'avait pas encore vus à cette époque ⁽³⁸⁾.

La productivité légendaire d'Ibn al-Ġawzī ne fut pas admise par tous. Ibn Ḥallikān la mit en doute. Il considérait comme extraordinairement élevés la productivité d'Ibn al-Ġawzī et le nombre de feuillets qu'il aurait été capable de remplir quotidiennement de sa propre main. Il estime qu'il serait exagéré de prétendre qu'Ibn al-Ġawzī aurait pu écrire en moyenne 9 cahiers par jour. Selon Ibn Ḥallikān, personne n'aurait pu venir à bout d'une pareille tâche. Il se serait donc agi de 180 pages par jour — et ceci toute une vie durant — soit plus du double de ce que 'Abd al-Laṭīf al-Baġdādī nous fait savoir de la productivité d'Ibn al-Ġawzī.

Ibn Ḥallikān ajoute encore qu'après la mort d'Ibn al-Ġawzī on aurait rassemblé les restes de ses calames, et il y en aurait eu tant que cela aurait suffi pour le feu de la toilette

funèbre, bien plus, il en serait encore resté ⁽³⁹⁾. Au vu de ces histoires qui ne reflètent que trop bien la tendance à l'adulation des savants, le biographe 'Abd al-'Azīm al-Mundīrī se contente d'une brève observation : « Il (Ibn al-Ġawzī) écrivait beaucoup de sa main (*wa-kataba bi-ḥaṭṭihi kaṭīran*) ⁽⁴⁰⁾ ».

Aujourd'hui, d'une façon générale, on peut se baser sur la récapitulation des œuvres d'Ibn al-Ġawzī, établie et brièvement commentée par Muḥammad al-'Alūġī en 1965 ⁽⁴¹⁾. Dans cet inventaire général, al-'Alūġī a compté 519 titres, dont une grande partie — al-'Alūġī en nomme 233 — n'a pu être identifiée, car ils sont vraisemblablement perdus ⁽⁴²⁾. Entretemps, les indications d'al-'Alūġī ont été complétées ou rectifiées à la suite de nouvelles recherches ⁽⁴³⁾. Cependant de nombreuses questions restent sans réponse. Comment pourrait-il en être autrement, puisqu'il s'agit d'une œuvre si riche, couvrant presque tous les domaines de la science islamique ?

Compte tenu du grand nombre des ouvrages laissés par Ibn al-Ġawzī, on ne dispose que de peu de matériel autographe ⁽⁴⁴⁾. A ce jour, on ne connaît que ce qui suit ⁽⁴⁵⁾ :

- 1) Arthur J. Arberry a trouvé l'écriture d'Ibn al-Ġawzī dans un manuscrit de Dublin et il en parle comme d'un « clear scholar's *nash* » ⁽⁴⁶⁾. Le texte n'est pas un ouvrage d'Ibn al-Ġawzī lui-même, même s'il est de sa main : il s'agit en effet d'une copie de l'*Adab al-kātib* d'Ibn Qutayba, exécutée par Ibn al-Ġawzī en 543/1148. Il avait alors 33 ans.
- 2) Hellmut Ritter avait reconnu un « *ex libris* » d'Ibn al-Ġawzī dans un volume de la *Ḥilyat al-awliyā'* d'Abū Nu'aym al-Iṣfahānī ⁽⁴⁷⁾.
- 3) Ṣalāḥ al-Dīn al-Munaġġid a publié la signature et l'authentification apposées par Ibn al-Ġawzī sur un certificat de lecture établi à propos de son ouvrage *A'mār al-a'yān* ⁽⁴⁸⁾.
- 4) On trouve également une *iġāza* et un *placet* (*ṣaḥḥa*) d'Ibn al-Ġawzī dans deux tomes manuscrits, à peine connus mais importants, de son commentaire du Coran *Zād al-masīr fī 'ilm al-tafsīr*, dont la rédaction a été achevée par le ḥanbalite 'Abd al-'Azīz b. Dulaf ⁽⁴⁹⁾ en personne en 571/1175. Ils sont conservés à Tire (Anatolie occidentale) ⁽⁵⁰⁾.

4. L'AUTOGRAPHE DE BROUSSE.

C'est l'autographe du *Kitāb al-Ḥawātīm* qui nous permet d'authentifier l'écriture d'Ibn al-Ġawzī qui est assez particulière. Ce manuscrit se trouve actuellement au Genel Kitaplık de Brousse, sous la cote Hüseyin Çelebi 435 ⁽⁵¹⁾. Le manuscrit est daté de 581/1186, et est par conséquent de 38 ans plus récent que le manuscrit de Dublin mentionné ci-dessus.

Lorsqu'il rédigea le texte, Ibn al-Ğawzī avait donc déjà 71 ans. Mais, dans ses caractéristiques essentielles, son écriture est restée inchangée. D'une façon générale, on a affaire à une écriture tracée à l'aide d'un large calame, guidé par une main énergique. L'écriture est volontaire, mais régulière, large et élaborée. Elle est claire, même si les points diacritiques font très souvent défaut. Dans le *ductus*, Ibn al-Ğawzī utilise des formes savantes typiques. Entre autres caractéristiques de cette écriture, on note l'amorce du *dāl* et le *hā'* terminal. On note aussi la ligature de l'*alif* lié à droite avec le *ṭā'*, ainsi que le trait de l'*alif* lié à droite pointant fréquemment vers le bas, et on remarque la tendance d'Ibn al-Ğawzī à appuyer aussi bien les arrondis que les bords des lettres. Tout ceci confère à son écriture une allure archaïque.

Le manuscrit de Brousse est — à notre connaissance — le premier autographe complet d'Ibn al-Ğawzī qui nous soit connu d'entre ses quelque 519⁽⁵²⁾ œuvres personnelles. Ne serait-ce que pour cette raison, il mérite d'être pris en considération. Cependant, il a jusqu'à présent à peine retenu l'attention, malgré le fait qu'Ahmet Ateş le mentionne dans *Une liste des manuscrits choisis parmi les bibliothèques de Bursa*, mais à vrai dire seulement en quelques mots vedettes et sous une fausse signature⁽⁵³⁾. La mention est reprise, sous une cote correcte, par Ramazan Şeşen dans le premier volume de son catalogue de manuscrits, *Nawādir al-maḥṭūṭāt al-ʿarabiyya fī maktabāt Turkiyā*⁽⁵⁴⁾. Cet auteur y ajoute l'*incipit*, mais n'indique pas qu'il s'agit d'un autographe. Du point de vue codicologique, le manuscrit n'a pas encore été étudié.

Sibṭ b. al-Ğawzī connaissait le *Kitāb al-Ḥawātīm* et le mentionne dans sa chronique *Mir'āt al-zamān*, lorsque, évoquant son grand-père, il en énumère les ouvrages littéraires⁽⁵⁵⁾. Cependant, Sibṭ b. al-Ğawzī dit que le *Kitāb al-Ḥawātīm* aurait été composé de deux parties (*ğuz'ān*). Presque cent ans plus tard, al-Dahabī se fonde sur cette notice pour faire figurer le *Kitāb al-Ḥawātīm* dans la liste des écrits d'Ibn al-Ğawzī, reprise dans le *Ta'riḥ al-islām*⁽⁵⁶⁾. Le biographe ḥanbalite, Ibn Rağab, consacrant à Ibn al-Ğawzī une longue notice nécrologique, l'intitule *Nuḥāṭat al-ḥawātīm*⁽⁵⁷⁾, ce qui est, comme le constate 'Abd al-Ḥamid al-'Alūğī dans les *Mu'allafāt Ibn al-Ğawzī*, une confusion⁽⁵⁸⁾. Le *Kitāb al-Ḥawātīm* n'est mentionné ni dans le *Kaṣf al-zunūn* de Ḥāğğī Ḥalīfa, ni dans le *Geschichte der arabischen Litteratur* de Brockelmann, ni dans les investigations approfondies de Merlin Swartz ou d'autres recherches sur Ibn al-Ğawzī. Je n'ai pas pu, à ce jour, en découvrir d'autres manuscrits.

Description du manuscrit : Le colophon

Reliure moderne de cuivre brun sans rabat. Couverture extérieure ornée de médaillons collés au centre et représentant une ancre double, à l'intérieur papier Ebru. Le papier

du ms. est brun clair et fort. II + 70 feuillets, I b porte deux tampons d'acquisition faiblement apposés et devenus illisibles. II a et b portent des citations coraniques d'une écriture anonyme, et un *ex libris* anonyme et non daté se trouve à fol. 70 b. Format 25 × 17 cm, emprise du texte écrit (justification) 22 × 12 cm. De 16 à 19 lignes par page, chacune de 8 à 12 mots. Écriture large et grande, comme décrite ci-dessus. Mots-clés surlignés de rouge. Encre brun foncé. Pas de réclames. Numérotation des feuillets en écriture bibliothécaire turque moderne.

Le colophon se trouve au feuillet 70 a :

فرغ من هذه النسخة ناظمه عبد الرحمن بن علي بن محمد بن الجوزي في يوم الخميس تاسع عشر
ذى الحجة من سنة إحدى وثمانين وخمسمائة بالمدرسة الشاطئية بباب الازج حامداً لله ومصلياً
على رسوله محمد وآله أجمعين وحسنه الله ونعم الوكيل

Le colophon atteste que l'auteur a terminé cet exemplaire le jeudi, 19 dū 'l-ḥiğga 581 (13 mars 1186) à la Madrasa al-Šāṭi'iyya⁽⁵⁹⁾, située dans le quartier de Bāb al-Azağ à Bagdād. Cette note, à première vue pas très significative, nous fournit un renseignement important sur la vie d'Ibn al-Ġawzī, en complétant les faits déjà connus par l'historiographie et la littérature biographique. J'y reviendrai.

Sous le colophon se trouve l'insertion suivante, d'une autre écriture et d'une encre plus claire :

كتبه أجمع أحمد بن محمد بن عبد الله الموصلي عفا الله عنه وعن المسلمين أجمعين

Cette écriture ne se retrouve nulle part ailleurs dans le manuscrit, et cette insertion n'a aucun rapport direct avec le colophon⁽⁶⁰⁾. Elle n'a de sens que si l'on y voit la note d'un lecteur ou propriétaire ultérieur du manuscrit : ce personnage aurait de la sorte consigné par écrit une activité méritoire, à savoir qu'il aurait également recopié ou fait recopier le texte dans son entier : *katabahu* (ou *kattabahu*) *ağma'a Aḥmad b. Muḥammad b. 'Abdallāh al-Mawṣili*⁽⁶¹⁾. Le propriétaire originel du manuscrit, donc la personne pour laquelle le livre fut écrit, était quelqu'un d'autre. Ibn al-Ġawzī lui-même le nomme sur la page de titre (fol. 1 a) : son plus jeune fils, Muḥyi 'l-Dīn⁽⁶²⁾.

Au bord inférieur gauche du manuscrit, on trouve l'annotation sans date d'un lecteur : « *Tuwuffiyya 'l-šayḥ Nağīb al-Dīn Ya'qūb al-Wabarī* (?) الوبري⁽⁶³⁾ *qaddasa 'llāhu rūḥahu, fī yawm al-aḥad ġurrat rağab al-mubārak sanat 623* » (28.6.1226) « *bi-Bağdād al-maḥrūsa wa-šallā 'alayhi 'l-šayḥ ...* » (lacune) « *wa-dufina bi-mašhad Abī Ḥanīfa ...* ».

Le manuscrit autographe du *Kitāb al-Ḥawātīm* semble avoir servi de brouillon à Ibn al-Ġawzī, du moins il en a profondément remanié le texte. Des poèmes et des fragments

de prose sont rayés de sa main. L'autographe tout entier est également couvert de surcharges de première main.

La page de titre

La page de titre a également été rédigée par Ibn al-Ğawzī en personne (feuillet 1 a) ⁽⁶⁴⁾ :
 كتاب الخواتيم من كلام عبد الرحمن بن علي بن محمد الجوزي وتأليفه نفعه الله بالعلم آمين .

Ensuite l'auteur désigne le premier propriétaire du manuscrit :

هذا الكتاب ملك لولدي أبي محمد يوسف نفعه الله وبلغه الأمل
 وكتب ابن الجوزي

C'est son plus jeune fils Abū Muḥammad Yūsuf, connu sous le nom de Muḥyī 'l-Dīn b. al-Ğawzī (m. en 656/1258). La date à laquelle celui-ci a effectivement eu en sa possession le *Kitāb al-Ḥawātīm* n'est pas très claire. Né le 17 dū 'l-qa'da 580 / 19 février 1185, il n'avait qu'un an à l'époque où le livre fut écrit ⁽⁶⁵⁾.

La page de titre contient plusieurs *ex-libris* et noms de lecteurs, tous sans date, par exemple un *Muṣṭafā al-Qāḍī*, du Caire, un *faqīr Ḥusayn šānahu 'llāh 'an ṭawāriq*, un . . . (?) 'Abdallāh Ġulām al-Ṭawwābī min al-qal'a, un 'Abd al-Raḥīm b. 'Abd al-Muḥsin al-Ša'rānī (?), qui prétend avoir obtenu le manuscrit en l'achetant (*bi 'l-širā'*) à un certain *Muṣṭafā* (?) *Dede (bi-ṭaman maqbūḍ bi-yadihi)* ⁽⁶⁶⁾. Sur la partie inférieure de la page du titre, attachée par collage, il y a l'affirmation de propriété d'un 'Ubayd Allāh (?) (écrit d'une autre main sur « 'Umar b. ») *Aḥmad b. 'Umar*. Au milieu de la page, sous la dédicace de l'auteur, on trouve « *fa'alahu 'Alī dā'iyan li-mālikihī bi-bulūg amalihi* » (« c'est 'Alī qui l'a fait, priant pour la réalisation des espoirs de son propriétaire »).

5. LE PREMIER PROPRIÉTAIRE DU MANUSCRIT, MUḤYĪ 'L-DĪN B. AL-ĞAWZĪ, ET SES FRÈRES.

Il est évident qu'Ibn al-Ğawzī a volontiers écrit pour ses enfants. L'année précédente la composition du *Kitāb al-Ḥawātīm*, en 579/1184, il avait rédigé son petit ouvrage *Laftat al-kabid ilā naṣīhat al-walad* ⁽⁶⁷⁾ pour Abū 'l-Qāsim 'Alī, à l'époque le seul survivant de ses fils. Cet ouvrage est plein de souvenirs personnels et de conseils pour une carrière dans les sciences islamiques, mais l'auteur n'hésite pas non plus à adresser des louanges à sa propre personne et à justifier sa position. Avant la naissance du fils cadet, du petit dernier Muḥyī 'l-Dīn Yūsuf, Abū 'l-Qāsim avait été l'enfant tant aimé d'Ibn al-Ğawzī. La *Laftat al-kabid*, pour cette raison, fut longtemps la seule *waṣīyya* d'Ibn al-Ğawzī ⁽⁶⁸⁾.

Ce qui n'empêcha pas ce fils de piétiner l'héritage spirituel de son père⁽⁶⁹⁾ avec lequel il était complètement brouillé. Sibṭ b. al-Ġawzī croit savoir que les ennemis de son grand-père avaient monté Abū 'l-Qāsim contre lui⁽⁷⁰⁾. D'autre part, ce fils n'était pas seulement celui qui a bradé les livres de son père⁽⁷¹⁾, il a été aussi l'un des plus anciens et des plus sérieux copistes de ses ouvrages⁽⁷²⁾. Toujours est-il qu'après cette brouille il ne fut plus reconnu comme membre à part entière de la famille. On ne l'aurait en aucun cas autorisé, dans des circonstances normales, à prendre la parole sur la tombe de son père. Dans son récit de l'enterrement de son grand-père, Sibṭ b. al-Ġawzī souligne que c'était uniquement par hasard qu'Abū 'l-Qāsim 'Alī y avait récité la prière des morts. Les notables de la ville n'avaient pu parvenir jusqu'à la tombe à cause de l'immensité du convoi funèbre et de l'énorme afflux de population⁽⁷³⁾.

Des cinq autres fils d'Ibn al-Ġawzī, trois moururent avant d'avoir atteint leur majorité. Parmi les survivants, le fils aîné, 'Abd al-'Azīz avait lui aussi avec son père des rapports qui devaient décevoir celui-ci. Il avait étudié le *fiqh*, et menait à Mossoul la vie d'un prédicateur respecté. Il y mourut en 554/1159, d'une boisson empoisonnée probablement servie par les Banū Šhrazūrī, jaloux de son succès comme prédicateur⁽⁷⁴⁾.

Ce n'est donc pas par hasard qu'Ibn al-Ġawzī avait placé tous ses espoirs sur son plus jeune fils, le petit dernier Muḥyi 'l-Dīn Yūsuf. Il l'éleva tendrement. C'est à ce fils précisément qu'il a dédié, en plus du *Kitāb al-Ḥawātīm*, son *Kitāb al-Mağālis al-Yūsufiyya*, une collection de sermons apparemment perdue⁽⁷⁵⁾.

Muḥyi 'l-Dīn n'était pas seulement le fils préféré du grand sermonnaire, il fut aussi l'exécuteur du testament spirituel de son père et devint lui-même un des prédicateurs les plus réputés de son époque. Les derniers califes 'abbāsides, à partir d'al-Nāṣir jusqu'à al-Musta'ṣim, l'ont beaucoup apprécié. Pendant plusieurs années, il assura la surveillance des fondations publiques ainsi que du marché et des mœurs (*ḥisba*) à Baġdād. Il était conseiller diplomatique et ambassadeur des califes, et en même temps un juriste très consulté. Les historiens contemporains et postérieurs ne tarissent pas d'éloges à son sujet. Il a manifestement étudié de près le *Kitāb al-Ḥawātīm*, car, dans sa jeunesse, il prêchait tout à fait dans le même style que son père. Quand celui-ci mourut en *ramadān* 597 / juin 1201, le fils prononça sur la tombe du vieux maître ḥanbalite des paroles devenues célèbres.

Parmi les nombreux disciples qu'Ibn al-Ġawzī avait initiés à la prédication, son plus jeune fils fut à coup sûr celui qui eut le plus de succès. En matière de dogme, de respect et de considération envers les partisans d'autres opinions, il fut, à l'inverse de l'agressivité fréquemment manifestée par son père, non seulement un pragmatique, mais bien un homme réellement tolérant. Ceci devint bientôt évident par la façon dont il relâcha, non

sans précaution, la conception théologique de la *ḥanbaliyya* baġdādienne, et lui procura ainsi une audience qui s'étendait jusqu'à Damas ⁽⁷⁶⁾.

Muḥyī 'l-Dīn, majordome du calife, fut massacré en même temps que ses fils lors de l'entrée des Mongols à Baġdād en 656/1258.

J'en reviens au manuscrit, et plus précisément, au colophon et à la Madrasa Šāṭi'iyya dans le quartier Bāb al-Azaġ. C'est, autant que je sache, la plus vieille mention de cette *madrassa* qui a dû jouer un rôle central dans la vie de l'auteur du *Kitāb al-Ḥawātīm*. Le colophon, comme on verra, rend plus tangible la situation professionnelle et l'état d'esprit d'Ibn al-Ġawzī à l'époque où il écrivait cet ouvrage.

6. LA SIGNIFICATION DE LA MADRASA ŠĀṬI'IYYA DANS LA VIE D'IBN AL-ĠAWZĪ, ET SES RAPPORTS CONFLICTUELS AVEC LA FAMILLE DE 'ABD AL-QĀDIR AL-ĠĪLĪ.

Le quartier de Bāb al-Azaġ était l'un des plus peuplés et des plus animés de Baġdād et en même temps un des centres spirituels de la ville. Il se trouvait sur la rive orientale du Tigre, à l'intérieur de la grande enceinte, au Sud-Est du palais califal. Il tirait son nom de la grande porte qui faisait communiquer cette partie de la ville avec les quartiers de Bāb Badr, al-Ma'mūniyya et Bāb al-Bašaliyya ⁽⁷⁷⁾. C'était un quartier où les ḥanbalites étaient fortement représentés, et le Bāb al-Azaġ avait souvent déjà été le théâtre d'affrontements violents et parfois même sanglants entre les représentants de tendances dogmatiques radicales et ceux qui prenaient une position plus modérée.

A l'époque où Ibn al-Ġawzī y composait son *Kitāb al-Ḥawātīm*, les impulsions spirituelles de ce quartier provenaient essentiellement de deux *madrassas*. Celles-ci n'étaient pas si éloignées l'une de l'autre, et, de même, les enseignements et sermons de leurs deux célèbres directeurs ne divergeaient pas non plus les uns des autres autant que la postérité et la légende pieuse ont bien voulu le dire. Cependant, il n'a pu y avoir coexistence pacifique entre ces deux centres ḥanbalites : à savoir la Madrasa Šāṭi'iyya ⁽⁷⁸⁾ d'Ibn al-Ġawzī au bord du Tigre et la *madrassa* de 'Abd al-Qādir al-Ġīlī, désormais administré par ses descendants, à mi-distance de l'enceinte urbaine ⁽⁷⁹⁾. Les deux *madrassas* sont associées de la façon la plus intime à la vie d'Ibn al-Ġawzī et particulièrement à sa carrière de prédicateur. La Madrasa Šāṭi'iyya était tout particulièrement le centre de son emprise sur les masses et de son influence. A l'intérieur de cette *madrassa* se trouvait l'habitation où il vivait avec sa famille et où naquit et fut élevé son plus jeune fils, pour lequel il rédigea personnellement le manuscrit du *Kitāb al-Ḥawātīm*. C'est pourquoi les rapports de cet autographe avec la carrière et la vie de l'auteur méritent une investigation plus approfondie. Mais, comme le texte n'est pas encore édité, il ne peut s'agir que des rapports externes.

A l'origine, la Madrasa Šāṭi'iyya n'avait rien à voir avec Ibn al-Ġawzī. Jusqu'à 542/1147 elle avait été la demeure du vizir Ibn Ḡahīr ⁽⁸⁰⁾. Le bâtiment, ainsi revêtu de signification politique, entra après la mort de son propriétaire dans le patrimoine du calife. Une Turque ambitieuse du nom de Banafša l'acheta en 570/1174 et la fit transformer en fondation. Elle était la concubine du calife al-Mustaḍī', et fit parler d'elle à Baġdād comme protectrice énergique des ḥanbalites ⁽⁸¹⁾. C'était à tout prendre une femme bien-faisante et pieuse, qui se mêlait aussi de politique ⁽⁸²⁾ le cas échéant. L'ancienne demeure vizirale, transformée par elle en fondation, devint école de théologie pour les ḥanbalites du Bāb al-Azaġ. Elle prit dès lors le nom d'al-Madrasa al-Šāṭi'iyya. C'est Ibn al-Ġawzī qui rapporte tout ceci dans le *Muntaẓam*. Il ne le fait pas sans fierté car, quelques jours après ces festivités, Banafša demanda à l'administrateur de la *madrasa*, un juriste šāfi'ite ⁽⁸³⁾ qui ne lui plaisait guère, de lui rendre les clés et elle les fit remettre à Ibn al-Ġawzī en personne ⁽⁸⁴⁾. Celui-ci affirme que c'était Banafša elle-même qui en avait ainsi décidé et que lui-même n'y avait été pour rien. Quoi qu'il en soit, le fait de se voir personnellement confier l'administration de la *madrasa* représentait un succès considérable. Il se voyait ainsi — après des années de silence forcé ⁽⁸⁵⁾ — reconnu enfin comme juriste et théologien de haut rang. De plus, l'événement rencontra dans la population un écho tel que les gens se pressaient debout de Bāb al-Nūbi jusqu'à l'entrée de la *madrasa* et même plus loin, chose qui normalement ne se produisait que lors de la fête de la rupture du jeûne ('*īd*). Les festivités entourant la transmission de la *madrasa* s'accomplirent en présence des jurisconsultes (*fuqahā'*) de Baġdād, du gardien de la porte (*ḥāġib al-bāb*) et du grand juge (*qāḍī 'l-quḍāt*), lequel, selon l'habitude, contrôla et confirma l'inscription dans le registre des fondations.

Ibn al-Ġawzī tint à commencer son enseignement le jour même dans sa nouvelle *madrasa*. Il traita des principes du droit religieux (*uṣūl*) et de leurs applications particulières (*furū'*). Il est compréhensible qu'une ascension aussi rapide devait susciter l'enthousiasme des uns et le dépit des autres. Ce « jour mémorable, comme on n'en avait jamais connu » ⁽⁸⁶⁾, laissa visiblement son héros en proie à des sentiments mitigés : sa propre description de l'événement exprime la joie que lui inspire son succès, mais on le sent également conscient de la jalousie éveillée chez ses collègues ḥanbalites.

La jalousie était d'ailleurs un sentiment dont Ibn al-Ġawzī lui-même n'était guère exempt lorsqu'il s'agissait du succès des autres ⁽⁸⁷⁾. Si l'on compare les passages du *Muntaẓam* relatifs à la réputation d'autres prédicateurs baġdādiens avec les passages correspondants de la littérature biographique ou annalistique, on ne peut s'empêcher de constater qu'Ibn al-Ġawzī est assez réticent à propos du succès de ses collègues ⁽⁸⁸⁾. On est particulièrement frappé par son attitude vis-à-vis d'un contemporain, plus âgé de quarante ans,

‘Abd al-Qādir al-Ġilī⁽⁸⁹⁾. Ibn al-Ġawzī ne lui a consacré dans le *Muntaẓam* qu’un court obituaire. Il y note plus ou moins incidemment, que la *madrassa* d’al-Ġilī était trop petite pour le grand nombre de ses auditeurs et qu’en attendant que la *madrassa* soit reconstruite et agrandie, il prêchait près des murs de la ville, le dos tourné au *ribāṭ*. ‘Abd al-Qādir aurait converti beaucoup de gens (*wa-yatūbu ‘indahū fī ‘l-maġlis ḥalq kaṭīr*); le petit peuple aurait montré grand intérêt à l’agrandissement de la *madrassa* (*wa-ta’aṣṣaba fī dālīka al-‘awāmm*)⁽⁹⁰⁾.

Al-Dahabī (m. en 748/1348), qui cite ce court passage dans sa biographie de ‘Abd al-Qādir al-Ġilī, s’étonne du laconisme d’Ibn al-Ġawzī. Car al-Ġilī avait été un des prédicateurs les plus efficaces de son temps. Il avait réuni des auditoires gigantesques. Al-Dahabī exprime sans équivoque ce qu’il pense d’Ibn al-Ġawzī : « A mon avis, Ibn al-Ġawzī n’avait pas assez de cœur pour lui (= ‘Abd al-Qādir) faire l’honneur d’une biographie plus longue que celle-là, car il était rempli de haine à son égard. Que Dieu nous protège de (tant de) passion! »⁽⁹¹⁾. Face au succès extrêmement rapide du juriste et mystique al-Ġilī, qui était devenu l’un des tout premiers prédicateurs ḥanbalites de Baġdād, Ibn al-Ġawzī, dépité et même jaloux, s’abstient de commentaires et, à tout le moins, d’une critique logique et substantielle. Al-Ġilī enseignait depuis 528/1133-34 à la plus ancienne *madrassa* ḥanbalite de Baġdād⁽⁹²⁾. L’administration lui en avait été confiée la même année, confirmant sa réputation de jurisconsulte et théologien ḥanbalite. Il y enseignait l’exégèse coranique, le *ḥadīṭ* et le *fiqh*. Comme il était également un *muftī* très sollicité, capable de résoudre immédiatement les problèmes juridiques les plus embrouillés, on venait le voir de Bāb al-Azaġ et de beaucoup plus loin. Il est vraisemblable qu’il comptait même le calife et son vizir parmi ses clients.

‘Abd al-Qādir paraît avoir eu, de son vivant, une réputation de juriste et de prédicateur visiblement supérieure à celle qu’il avait comme *ṣūfī*⁽⁹³⁾. De plus, il n’avait pas été l’adversaire du califat, comme on l’a cru auparavant; il était au contraire très en faveur auprès des califes al-Muqtafī et al-Mustanġid qui lui rendaient des honneurs publics⁽⁹⁴⁾. S’il n’avait pas soutenu leur politique dans ses sermons auxquels se pressaient les foules, ce rôle ne lui serait pas échu. Comme il se servait, dans ses discours publics d’un langage exempt de complication et compréhensible à tous⁽⁹⁵⁾, les simples gens prenaient également parti pour lui⁽⁹⁶⁾.

La renommée de ‘Abd al-Qādir comme juriste, particulièrement comme *muftī*, et en fin de compte son profil hagiographique ultérieur comme *quṭb* (pôle mystique) établissent entre *ṣarī’a* et *ḥaqīqa* une relation qui parut digne de réflexion à certains *fuqahā’* et qui — comme nous le savons — fut saisie avec enthousiasme par une grande partie de la population. Il s’agissait à vrai dire d’une relation qu’Ibn al-Ġawzī n’aurait jamais pu

approuver. Mais, pour 'Abd al-Qādir, ce conflit discerné par Ibn al-Ġawzī entre soufisme et *šarī'a* n'existait pas. Si l'on en croit l'une des dernières études critiques de la personne de 'Abd al-Qādir, le *faqīh* n'était qu'un reflet du *quṭb*. Dans l'exégèse de la loi et la remise des *fatwās* sur des questions juridiques controversées, le *faqīh* serait dès lors lui aussi « un intermédiaire entre créateur et créature »⁽⁹⁷⁾. Cette idée, à première vue pas très orthodoxe, n'est, à vrai dire, qu'un des aspects de l'enseignement religieux de 'Abd al-Qādir, tel qu'il était maintenant répandu par sa *madrassa*. L'enseignement de ce savant était multiple et non systématique, au meilleur sens de l'expression.

'Abd al-Qādir avait fait de la Madrasa Ġiliyya, comme on l'appelait désormais, le centre de la piété et de la jurisprudence ḥanbalite à Baġdād. De plus, cette *madrassa* lui procurait des revenus importants, grâce aux présents que lui apportaient ses visiteurs et qui le rendaient matériellement indépendant. Tout ceci représentait pour un homme aussi orgueilleux qu'Ibn al-Ġawzī, un défi qu'il fallait relever en haussant sa Madrasa Šāṭi'iyya à un niveau comparable. Il semble que ce soit bien là la cause des attaques d'Ibn al-Ġawzī contre 'Abd al-Qādir et ses descendants. Nous y reviendrons.

La carrière ultérieure d'Ibn al-Ġawzī est suffisamment connue. Quelques mois après qu'il se soit vu confier l'administration de la Madrasa Šāṭi'iyya et la gestion de son patrimoine, on érigea pour lui une *dakka*⁽⁹⁸⁾ dans la mosquée palatiale (*ġāmi' al-qaṣr*), la première pour un ḥanbalite. Ce fut pour lui et pour son école de droit et de théologie un grand pas en avant⁽⁹⁹⁾. Lors de son sermon inaugural, des foules énormes se pressaient dans la cour et à l'extérieur de la mosquée. Par crainte de désordre (*fitna*) on la fit garder par des fantassins (*raġġāla*). Mais Ibn al-Ġawzī assura que l'assistance à son cours (*ḥalqa*) du vendredi⁽¹⁰⁰⁾ n'était pas moins grande. Ses allocutions dans la *madrassa* au bord du Tigre étaient également des manifestations de masse. Il décrit lui-même deux de ces assemblées. La première eut lieu la nuit⁽¹⁰¹⁾ et aux lumières (*aḍwā'*), l'autre en plein jour⁽¹⁰²⁾. Elles attirèrent des foules si considérables — Ibn al-Ġawzī parle de 50.000 personnes⁽¹⁰³⁾ — que l'on se rassembla dès la veille devant la *madrassa* pour y passer la nuit et attendre le sermon du lendemain. Devant son petit-fils, l'historiographe Sibṭ b. al-Ġawzī, Ibn al-Ġawzī se serait exclamé : « Par Dieu ! N'était-ce pour Aḥmad (b. Ḥanbal) et le vizir Ibn Hubayra, je me serais écarté du *maḏhab* (des ḥanbalites) ; car si j'avais été ḥanafite ou šāfi'ite, le peuple m'aurait porté en triomphe »⁽¹⁰⁴⁾ !

Dans l'inscription votive, gravée sur les murs de la Madrasa Šāṭi'iyya et datée *ramaḍān* 571 (mars/avril 1176) de l'année suivante — reproduite intégralement par Ibn al-Ġawzī dans le *Muntaẓam*⁽¹⁰⁵⁾ — on lui conféra l'honneur suprême, à savoir le titre de « *nāṣir al-sunna* », « protecteur de la tradition ». Ce titre lui fut conféré par le calife régnant, al-Mustaḍī'. Celui-ci se rendait fréquemment aux assemblées d'Ibn al-Ġawzī⁽¹⁰⁶⁾, incognito,

le cas échéant, comme par exemple en ce jour mémorable du *ramadān* de la même année, alors que le calife était malade et que des rumeurs sur son état de santé firent prendre les armes aux habitants de Baġdād. Malgré ses souffrances, al-Mustaḏī' quitta le palais pour écouter Ibn al-Ġawzī. Il put ainsi constater qu'il suffisait d'une prise de parole d'Ibn al-Ġawzī pour apaiser la population ameutée et armée dans le quartier de Bāb Badr⁽¹⁰⁷⁾. Comme 'Abd al-Qādir auparavant, Ibn al-Ġawzī était maintenant dans la faveur des califes, et même bien davantage. Le vizir aurait dit à Ibn al-Ġawzī : « Chaque fois que je vais voir le calife, il est question d'Ibn al-Ġawzī »⁽¹⁰⁸⁾. Par son brillant talent d'orateur, son style coulant, son tempérament, son lyrisme, ses anecdotes moralisantes et pénétrantes, et ses exhortations inépuisables, il avait prise sur le peuple. En tant que prédicateur, Ibn al-Ġawzī était devenu indispensable au calife⁽¹⁰⁹⁾.

A la date de 574/1178-79, Ibn al-Ġawzī lui-même remarque qu'aucun prédicateur avant lui n'avait présidé à de pareilles assemblées, où se côtoyaient le calife, le vizir, le *ṣāhib al-mahzan* (le trésorier) et les plus grands savants⁽¹¹⁰⁾. Il s'occupait maintenant de cinq *madrasas*, chose jamais vue chez les ḥanbalites. Sûr de lui, il écrivit à propos de lui-même dans le *Laftat al-kabid*, un opuscule qu'il composa en guise de mémoires pour l'éducation et la guidance spirituelle d'Abū 'l-Qāsim, à cette époque le seul survivant de ses fils, il a introduit de nombreux détails autobiographiques : « Parmi les modernes (*muta'ahhirūn*) il n'y a personne en dehors de moi, qui aît reçu le vrai zèle de rechercher le savoir (*'ilm*) »⁽¹¹¹⁾. Ibn al-Ġawzī dresse ainsi son propre bilan et évoque avec fierté les 130 ouvrages de toutes disciplines (*fann*) qu'il a composés à cette date. Plus de 100.000 personnes auraient fait pénitence devant lui, et plus de 20.000 se seraient fait couper les cheveux (*tā'ila*)⁽¹¹²⁾ par lui en signe de pénitence⁽¹¹³⁾. Il n'était même pas rare que certains dans l'assistance meurent en transe. Les effets suggestifs de ses sermons furent confirmés par plusieurs témoins oculaires, entre autres et notamment le voyageur andalou Ibn Ḡubayr en l'an 580/1184⁽¹¹⁴⁾ et l'historiographe Ibn al-Qādisī en l'an 588/1192⁽¹¹⁵⁾.

Mais, en sus des problèmes de la religion et de l'éthique, Ibn al-Ġawzī était bien trop réaliste pour ne pas aborder aussi les choses quotidiennes dans ses allocutions. On sait que, de sa *madrasa* précisément, se répandaient des opinions sur la situation politique à Baġdād. C'était, par exemple, le soutien qu'il apporta au calife al-Mustaḏī', que, par ailleurs, il ne craignait pas de rappeler à ses devoirs⁽¹¹⁶⁾; et sa critique du gouvernement d'al-Nāṣir, en particulier s'agissant de la politique religieuse de ce calife⁽¹¹⁷⁾. Mais, tant que les deux écrits d'Ibn al-Ġawzī sur l'époque d'al-Nāṣir, le *Kitāb al-Mafāḥir fī ayyām al-Nāṣir* et le *Kitāb al-A'āṣir fī ḏikr al-Imām al-Nāṣir*⁽¹¹⁸⁾, et ses sermons politiques contemporains, le *Kitāb al-Zand al-warī fī 'l-wa'z al-nāṣirī*⁽¹¹⁹⁾, doivent être considérés comme perdus, on sera, tout comme dans le cas de son aversion vis-à-vis de 'Abd al-Qādir

al-Ğilī, moins informé sur le contenu de sa critique que sur les événements eux-mêmes. Dans la mesure où nous en sommes informés, ces événements virent Ibn al-Ğawzī, dans les années 583/1186 - 588/1192, entreprendre d'épurer la communauté baġdādienne des éléments considérés par lui comme hostiles à la *šarī'a*. Il fit, en association avec le vizir hanbalite Ibn Yūnus, plusieurs autodafés et razzias, presque comme il l'avait fait jadis avec Ibn Hubayra. En ce qui concerne sa critique de la conception religieuse du calife, Ibn al-Ğawzī désapprouvait vivement la réconciliation progressive d'al-Nāšir avec les šī'ites et l'introduction de plusieurs éléments du *tašawwuf* dans la conception que ce calife s'était fait de sa fonction. Cependant, il ne faut pas considérer Ibn al-Ğawzī seulement comme un critique du gouvernement d'al-Nāšir. Le titre de son ouvrage « *al-Mafāḥir fī ayyām al-Nāšir* » indique déjà qu'il a su également apprécier le côté positif de ce califat. L'ouvrage aurait été écrit à l'occasion de la reconquête de Jérusalem par Saladin en 583/1187, pour la plus grande gloire de l'orthodoxie (*sunna*) et du califat 'abbāside ⁽¹²⁰⁾. Dans ses sermons, de même, Ibn al-Ğawzī savait très habilement user de la louange et du blâme. C'est ainsi qu'il ne négligeait pas de citer, au cours de son *maġlis al-wa'z*, des compliments en vers adressés à al-Nāšir, pour lequel il n'avait par ailleurs que peu d'estime. Certains de ces versets sont reproduits dans Ibn Ğubayr ⁽¹²¹⁾.

Dans ses sermons et ses ouvrages, Ibn al-Ğawzī prenait également position, de façon directe et sans équivoque, vis-à-vis d'autres savants. De son *Talbīs Iblīs*, pratiquement aucun 'ālim ne sort indemne ⁽¹²²⁾. Personne, ou presque, n'échappa à sa critique du *ḥadīṭ* ⁽¹²³⁾. Il critiquait les schismatiques au même titre que tous ces jurisconsultes qui, à son avis, se tenaient trop étroitement renfermés dans leur *maḏhab*. En conclusion, on peut dire qu'Ibn al-Ğawzī est à considérer, à coup sûr, comme l'un des grands moralistes de l'Islam et sa Madrasa Šāṭi'iyya comme un bastion de la *hanbaliyya* à Baġdād.

Tout ceci est évoqué ici en élargissant quelque peu le débat, à seule fin de montrer dans quel état d'esprit et à quel niveau de conscience de lui-même se trouvait Ibn al-Ğawzī à la Madrasa Šāṭi'iyya quand le *Kitāb al-Ḥawātīm* y prit forme en 581/1186. On ne peut pas comprendre cet ouvrage sans avoir pris connaissance desdits sentiments de l'auteur sur sa propre valeur de sermonnaire. Ce sont des sentiments qui nous semblent être ambivalents et qui se reflètent, comme on verra, d'une façon spéciale mais fort semblable, dans le *Kitāb al-Ḥawātīm* lui-même, ainsi que dans l'histoire postérieure de la *madrasa*.

Cette *madrasa* n'était pas seulement, pour Ibn al-Ğawzī, le théâtre de ses succès. Elle fut aussi l'endroit où il vécut l'heure la plus sombre de son existence. Ladite heure eut, à vrai dire, sa turbulente préhistoire. Peu d'années seulement après l'achèvement du *Kitāb al-Ḥawātīm*, Ibn al-Ğawzī avait réussi un coup spectaculaire, à savoir, sa plus violente attaque contre la famille de son vieux rival 'Abd al-Qādir al-Ğilī à Baġdād.

Des conflits, dont on sait qu'ils avaient amené Ibn al-Ġawzī à condamner l'enseignement mystique de 'Abd al-Qādir, avaient causé l'opposition à cette famille. Cependant, la réfutation de 'Abd al-Qādir par Ibn al-Ġawzī, mentionnée par Ibn Raġab ⁽¹²⁴⁾, est considérée comme perdue ⁽¹²⁵⁾. On ne la trouve pas non plus dans le *Talbīs Iblīs*. De ce fait les thèmes du conflit, soulevés par Ibn al-Ġawzī contre 'Abd al-Qādir lui-même, nous restent inconnus sur le fond. Nous sommes davantage renseignés sur l'entreprise contre les fils et les petits-fils de 'Abd al-Qādir. Eux-mêmes savants et soufis réputés, ils géraient son patrimoine. La *madrassa* de 'Abd al-Qādir appartient d'abord à son fils 'Abd al-Wahhāb (m. en 593/1197) ⁽¹²⁶⁾, puis à son petit-fils 'Abd al-Salām (m. en 611/1214) ⁽¹²⁷⁾.

D'une rivalité entre Ibn al-Ġawzī et 'Abd al-Wahhāb, il est déjà question chez Ibn al-Ġawzī dans le *Muntaẓam*, en rapport avec les événements de l'année 571/1176 ⁽¹²⁸⁾. Lorsque le 10 *šawwāl* 571 (22.4.1176), pour des raisons de sécurité publique, la prédication fut limitée à Baġdād, le calife al-Mustaḍī autorisa seulement trois prédicateurs à se produire en public, c'est-à-dire qu'il n'y aurait plus désormais qu'un seul prédicateur par *maḏhab* à Baġdād : Ibn al-Ġawzī pour les ḥanbalites, al-Qazwīnī ⁽¹²⁹⁾ pour les šāfi'ites et Šihr al-'Abbādī ⁽¹³⁰⁾ pour les ḥanafites. Mais les partisans de la famille de 'Abd al-Qādir manifestèrent leur désaccord. On réclama qu'à côté d'Ibn al-Ġawzī, « Ibn 'Abd al-Qādir » — c'est-à-dire 'Abd al-Wahhāb — soit également désigné pour les ḥanbalites. Le calife accepta cette exigence, et Baġdād eut ainsi deux porte-parole ḥanbalites.

Nous ne savons pas combien de temps cette situation se prolongea et quelles tensions elle provoqua. Quelques années plus tard, en 588/1192, Ibn al-Ġawzī obtint que les fils de 'Abd al-Qādir soient chassés de leur vénérable *madrassa* et exilés à Wāsiṭ ⁽¹³¹⁾, sur l'ordre du vizir Ibn Yūnus, avec lequel il entretenait des relations amicales. Ibn al-Ġawzī prit alors personnellement en charge la *Madrassa Ġiliyya* ⁽¹³²⁾. Il se retrouvait ainsi à la tête des deux plus grands centres d'enseignement et de prédication ḥanbalites à Baġdād.

C'était une péripétie spectaculaire. La *madrassa* de la famille d'al-Ġīlī devint le domaine d'Ibn al-Ġawzī après que celui-ci eut d'abord surveillé les sermons d'un fils de 'Abd al-Qādir et ensuite polémique avec succès contre le petit-fils, 'Abd al-Salām. Ibn al-Ġawzī accusait le petit-fils de son ancien adversaire de spéculation philosophique et d'hérésie (*zandaqa*) ⁽¹³³⁾. Mais l'arrière-plan était à vrai dire assez différent : il s'agissait tout bonnement d'une intrigue, d'une épreuve de force entre deux tendances au sein de l'école ḥanbalite. Ibn al-Ġawzī l'emporta provisoirement.

Les intéressés eux-mêmes ne nous apprennent rien sur ce sujet. Le *Muntaẓam* d'Ibn al-Ġawzī se termine environ 20 ans avant ces événements. Mais son petit-fils s'est attribué dans le *Mir'āt* à peu près le rôle du porte-parole familial ⁽¹³⁴⁾. Les critiques qu'adresse Sibṭ b. al-Ġawzī à 'Abd al-Salām ⁽¹³⁵⁾ sont, à vrai dire, plus que la manifestation d'une

vendetta entre familles. Elles expriment clairement l'antipathie profonde d'un savant, formé à l'ancienne, contre toute espèce de libre interprétation de la loi religieuse. 'Abd al-Salām avait été une autorité religieuse, autorisé à porter la coiffure du juge (*taylasān*)⁽¹³⁶⁾, mais il passait en son temps, à Bagdād, comme le prototype du libre-penseur. Sa bibliothèque contenait de la littérature hérétique, en particulier des sciences antiques (*'ulūm al-awā'il*), et lui-même menait une vie en marge de la morale, selon l'expression de Sibṭ b. al-Ġawzī. Mais le succès d'Ibn al-Ġawzī contre ce petit-fils de 'Abd al-Qādir fut de courte durée.

On sait, en effet, que la carrière d'Ibn al-Ġawzī changea radicalement de cours sous le vizirat du šī'ite Ibn al-Qaṣṣāb (m. en 592/1195)⁽¹³⁷⁾. En 590/1194, à l'initiative de ce vizir, Ibn al-Ġawzī fut, à son tour, banni à Wāsiṭ. Son petit-fils Sibṭ b. al-Ġawzī voit dans cet exil la *miḥna* de son grand-père, « le rapprochant des prophètes, savants, vertueux et amis de Dieu »⁽¹³⁸⁾. Une glorification presque macabre s'agissant de quelqu'un qui avait lui-même été maître de la *miḥna* bagdādienne et ne s'était pas privé de persécuter durement ceux qui ne pensaient pas comme lui. Le petit-fils, à l'époque un jeune enfant qui habitait avec son grand-père presque octogénaire dans les locaux de la Madrasa Šāṭi'iyya, et était ainsi témoin oculaire des événements, interprète la *miḥna* d'Ibn al-Ġawzī comme un acte de vengeance personnelle de 'Abd al-Salām al-Ġīlī, lequel venait de sortir de prison. Celui-ci avait su convaincre le vizir šī'ite qu'Ibn al-Ġawzī, à cause de l'influence extraordinaire qu'il exerçait sur les habitants de Bagdād, constituait un danger pour la paix intérieure de la ville, d'autant plus qu'il avait été le confident et le partisan du vizir ḥanbalite Ibn Yūnus, chassé peu auparavant⁽¹³⁹⁾. La politique pro-ḥanbalite à la cour du calife avait pris fin brutalement avec l'entrée en fonction du šī'ite Ibn al-Qaṣṣāb, marquant également un tournant pour Ibn al-Ġawzī. 'Abd al-Salām sut s'y prendre pour exploiter cette situation.

« C'était pendant l'été, et mon grand-père était assis en train d'écrire, dans le sous-sol d'été (*sardāb*) (de la Madrasa Šāṭi'iyya). Soudain 'Abd al-Salām fit irruption, se précipita au sous-sol et se jeta sur mon grand-père et lui fit entendre des paroles rudes. Il mit ses livres et sa maison sous scellés et insulta sa famille ... »⁽¹⁴⁰⁾. La nuit même, Ibn al-Ġawzī fut embarqué par 'Abd al-Salām dans un bateau sur le Tigre en direction de Wāsiṭ, où il fut gardé par un portier šī'ite et dut vivre dans des conditions misérables. « Il avait alors déjà presque 80 ans. Il était son propre domestique, lavait ses habits, allait chercher de l'eau au puits et, pendant les cinq ans de son séjour à Wāsiṭ, ne put se rendre au *ḥammām* »⁽¹⁴¹⁾.

Pendant ce temps, la Madrasa Šāṭi'iyya avait été, sur l'ordre du calife, confiée aux descendants de 'Abd al-Qādir al-Ġīlī⁽¹⁴²⁾. Mais le deuxième fils d'Ibn al-Ġawzī,

Abū 'l-Qāsim 'Alī ⁽¹⁴³⁾, s'introduisit en cachette dans la *madrasa* pour récupérer les livres de son père et les vendre à un prix dérisoire ⁽¹⁴⁴⁾. Son plus jeune fils, Muḥyī 'l-Dīn Yūsuf, à qui il avait dédié le *Kitāb al-Ḥawātīm*, et qu'il aimait si fort qu'il ne put, dans son exil, se résoudre à lire la sourate de Joseph ⁽¹⁴⁵⁾, ce fils-là sut le seul à intervenir en faveur de son père, parvenant finalement à obtenir son retour dans sa *madrasa* au bord du Tigre.

Cet exil était plus qu'un acte de vengeance personnelle. Nous ne pouvons pas entrer ici dans les détails des arrière-motifs politiques ⁽¹⁴⁶⁾, et nous nous contenterons de mentionner que le bannissement était, entre autres choses, une réaction de l'Etat aux sermons d'Ibn al-Ġawzī, sans doute parce qu'il avait critiqué et même violemment attaqué, dans ses sermons, la politique religieuse du calife qui visait à une relation étroite entre le califat et le soufisme, et à l'équilibre dogmatique. Les sermons d'Ibn al-Ġawzī étaient craints ou appréciés à Bagdād, selon l'opinion politique et religieuse de l'auditeur ou du destinataire, mais leur portée dépassait largement le seul rayon urbain.

Dès sa mort (597/1201) ⁽¹⁴⁷⁾, Ibn al-Ġawzī fut vénéré comme un saint : cette situation, assez fréquente dans l'histoire, n'était pas dénuée d'ironie, s'agissant d'un homme qui, de son vivant, s'était prononcé pour une piété personnelle, mais contre toute espèce de culte des saints. Tout le mois de *ramadān* les gens restèrent sur sa tombe, avec des chandelles et des flambeaux, en récitant le Coran. Un contemporain eut même une vision du maître-prédicateur ḥanbalite. Ibn al-Ġawzī lui apparut sur un *minbar* orné de bijoux, les anges étaient debout devant le ḥanbalite et Dieu lui-même écoutait ses paroles ⁽¹⁴⁸⁾.

On lui attribua aussi des miracles (*karāmāt*). Le lendemain de sa mort, la mère de son fils Muḥyī 'l-Dīn Yūsuf décéda de façon d'autant plus inexplicable qu'elle était encore jeune et en parfaite santé. Comme Ibn al-Ġawzī l'avait, de son vivant, passionnément aimée (*muḡrā bihā*), cette mort soudaine et étrange fut mise en rapport avec sa propre disparition. Le peuple y vit un miracle d'Ibn al-Ġawzī qui, même après sa mort, maintenait son emprise sur les humains — c'est du moins l'impression évoquée par Sibṭ b. al-Ġawzī ⁽¹⁴⁸⁾.

7. CONTENU ET DISPOSITION DU *Kitāb al-Ḥawātīm*.

Comme on l'a déjà indiqué, le *Kitāb al-Ḥawātīm* est divisé en 40 sections contenant les péroraisons des sermons les plus importants d'Ibn al-Ġawzī, mis en ordre d'après ce qui tenait lieu à l'auteur de psychologie des foules. Elles vont toutes dans le même sens, à savoir exciter la passion des auditeurs, une dernière fois, à la fin des discours, susciter pénitence et contrition parmi les personnes présentes, et aiguiller ainsi leurs explosions

émotionnelles. C'est ainsi qu'Ibn al-Ğawzī nous présente l'expérience accumulée au long de sa carrière de prédicateur.

Dans l'avant-propos ⁽¹⁴⁹⁾ Ibn al-Ğawzī nous dit que des poèmes choisis extraits de son livre *al-Maqāṭi'* ⁽¹⁵⁰⁾ ont fourni le point de départ de son *Kitāb al-Ḥawātīm*. C'est grâce à ces poèmes, dit-il, qu'il s'était entendu à intensifier l'émotion interne et la passion à la fin de ses sermons. Mais il s'était refusé à laisser ces poèmes isolés, parce qu'ils n'auraient eu ainsi aucune signification, et il les a donc fait précéder de textes appropriés. Ibn al-Ğawzī affirme que, dans le passé, il a déjà consacré des livres à ce domaine, mais qu'il a maintenant préféré sélectionner, pour le *Kitāb al-Ḥawātīm*, les poèmes les plus passionnés de tous ses sermons.

Voici le texte complet de l'avant-propos : « Au nom de Dieu le très clément et très miséricordieux ! Seigneur, facilite (la tâche) et prête assistance ! Gloire à Dieu, parce qu'il nous a appris la louange, merci à Lui parce qu'il nous a appris à attester l'unité divine. Que vienne Sa bénédiction sur son serviteur le plus noble, Muḥammad, et ses compagnons dans la chose bien guidée, une bénédiction qui leur amène le plus grand accroissement. Que lui vienne Son salut à tout jamais !

« Puisque la fin du prône doit être particulièrement passionnée et émotionnelle, j'ai rédigé un livre que j'ai appelé *al-Maqāṭi'* (poèmes terminaux) ⁽¹⁵¹⁾ et dans lequel j'ai présenté un choix de poésies gracieuses convenant à la fin d'une prédication. Mais je me suis alors rendu compte qu'il serait préférable de donner des introductions (en prose) appropriées aux poésies, de sorte que celles-ci ne restent pas isolées et sans signification. J'ai déjà écrit des livres sur cette matière, mais cette fois j'ai préféré en sélectionner les vers les plus passionnés et grouper les éléments homogènes, afin que le nombre des coupes enivrantes augmente et qu'elles laissent, après le départ des voyageurs ⁽¹⁵²⁾, l'homme ivre d'extase jeté à terre dans sa maison. J'ai rédigé le livre en 40 sections. Que Dieu veuille bien en assurer le succès ! » ⁽¹⁵³⁾.

Il est bien connu qu'Ibn al-Ğawzī était un connaisseur de la poésie arabe et qu'il écrivait lui-même des poèmes ⁽¹⁵⁴⁾ — son *dīwān* est considéré comme perdu ⁽¹⁵⁵⁾. On sait également que, dans ses sermons, il introduisait des poèmes dans un but bien précis, à savoir l'excitation des sentiments de son auditoire ⁽¹⁵⁶⁾. Il s'agissait souvent de poésie soufie ⁽¹⁵⁷⁾. Mais c'est seulement dans son *Kitāb al-Ḥawātīm* que l'auteur expose dans quelle mesure la poésie — la sienne et celle des autres — lui servait à faire culminer, à la fin de ses sermons, tous les gonflements émotionnels jusqu'à l'extase.

D'après Ibn al-Ğawzī lui-même, les poèmes constituent le matériau essentiel de cet ouvrage. Autour d'eux étaient agencées de pieuses histoires populaires (*qiṣaṣ*), des exhortations et des récits qui, par endroits, sont très vivants. C'est pourquoi je commencerai

mon court exposé du *Kitāb al-Ḥawātīm* par un coup d'œil sur l'art poétique d'Ibn al-Ġawzī ⁽¹⁵⁸⁾. Les poèmes traitent tous du thème de l'amour (*maḥabba*, 'iṣq). Tous les aspects de ce thème sont pris en compte, même souvent évoqués en détail. Ibn al-Ġawzī parle tout particulièrement du penchant amoureux et de l'ardent désir (*ṣawq*), du chagrin, des adieux ainsi que du tourment amoureux ou de l'extase (*wağd*), tous sous leurs diverses formes, et il y inclut volontiers des interprétations mystiques. Ainsi Ibn al-Ġawzī montre que tout le spectre de son thème lui était familier, qu'il y était partie prenante, et qu'à la fin de chaque sermon il présentait à ses auditeurs un aspect de ce complexe afin qu'ils y réfléchissent en rentrant chez eux. Les mots-clés des sermons d'Ibn al-Ġawzī étaient en quelque sorte comme les points sur les i. Ils devaient toucher ses auditeurs d'une façon telle que ceux-ci oublieraient leur environnement totalement. C'est ainsi que j'interprète le passage *ṭariḥan fī 'l-dār ba'd raḥil al-safr* ⁽¹⁵⁹⁾ dans le prologue du *Ḥawātīm*.

Des vers d'amour, donc, en guise de conclusion parénétique aux sermons d'Ibn al-Ġawzī? Voilà qui, de prime abord, nous pourrait étonner. Une semblable conclusion serait peut-être encore concevable si on voit le sermonnaire dans son rôle d'éducateur des masses et si, au nom de la doctrine morale de l'Islam, il adressait, en association avec ces poèmes, des exhortations directes au public. Pourtant, nous sommes assez étonnés de constater, au vu des vers du *Kitāb al-Ḥawātīm*, que c'est souvent en vain que l'on attend un jugement moral sur la passion décrite. Au contraire, Ibn al-Ġawzī menait ses auditeurs sur le terrain de l'amour profane, subtil ou concret, entre les êtres humains, tout autant que de l'amour mystique de Dieu ⁽¹⁶⁰⁾.

Un bon nombre de ces poèmes se réfère au milieu des ascètes du début de l'Islam, ou contient des réflexions sur l'éthique et la nature de l'amour. Mais les exemples moins délicats de ses témoignages poétiques, à savoir les descriptions de l'état dans lequel se trouvent les amoureux, ne confirment absolument pas le portrait qui jusqu'ici a été tracé d'Ibn al-Ġawzī, c'est-à-dire celui d'un ḥanbalite veillant sur les mœurs. Ce prédicateur, même s'il se référait plus que beaucoup d'autres à l'époque des débuts de l'Islam — ou mieux : à une époque idéale qu'il identifiait aux débuts de l'Islam —, et était de ce fait un traditionaliste pur et dur, ce prédicateur paraît avoir été, au fond de son âme, un esprit ambivalent, ce qu'il révèle justement dans ses sermons. D'un côté, il était l'exhortateur, le directeur des consciences, devant lequel les gens confessaient publiquement leurs péchés et qui, d'un point de vue politique, faisait figure de chef d'une *miḥna* ḥanbalite inflexible; de l'autre, il était un esprit fin, qui, dans ses allocutions, savait conduire l'âme humaine d'après toutes les règles, un homme qui excitait et régentait l'imagination des foules, — cet Ibn al-Ġawzī donnait congé à son public avec des vers d'amour au contenu pieux, bien que tout remplis de désir.

Il est vrai que ce sont les vers nettement didactiques, instructifs et édifiants qui l'emportent : la force destructrice de la passion est clairement exposée devant les yeux des croyants qu'il faut guider vers la piété et la raison. Mais ici aussi on ne peut se dégager de l'impression qu'Ibn al-Ġawzī exprime une certaine mesure de compassion et de sympathie pour le destin (malheur, échec, maladie ou mort) de celui qui a succombé à l'amour. Le phénomène des sermons d'Ibn al-Ġawzī est donc beaucoup plus complexe qu'on ne l'avait cru auparavant. On ne pourra apprécier cela et savoir dans quelle mesure il manipula les masses qui lui étaient contemporaines que lorsque l'on disposera de l'édition complète du *Ḥawātīm* et d'études terminologiques sur le langage d'Ibn al-Ġawzī.

Pour le moment, je me contenterai de définir le *Kitāb al-Ḥawātīm* comme une anthologie poétique, entourée de parties narratives, sur le thème de l'amour. Les poèmes ne sont pas tous de la main d'Ibn al-Ġawzī lui-même. Fréquemment, il cite des *dīwāns* non désignés, il se sert des anthologies ou cite nommément certains auteurs, comme par exemple les poètes mystiques Abū Sulaymān al-Dārānī (m. en 215/830)⁽¹⁶¹⁾, Aḥmad b. Abī 'l-Ḥawārī (m. en 230/844-45)⁽¹⁶²⁾, al-Šiblī (m. en 334/946)⁽¹⁶³⁾, et d'autres.

Des 40 sections que compte en tout le *Kitāb al-Ḥawātīm*, les cinq premières traitent des prophètes Ādam, Yūsuf, Ayyūb, Mūsā et Dāwūd (fol. 1 b - 11 a). Les sections suivantes n'ont plus de titre proprement dit : elles s'ouvrent par un aphorisme, une sentence ou une remarque de l'auteur, introduisant sans détour le thème à traiter. L'arrangement des thèmes ne paraît commandé par aucune systématique. Tout comme dans le *Ṣayd al-ḥāṭir*, l'auteur a, dans le *Kitāb al-Ḥawātīm*, laissé libre cours à ses pensées, ici, bien entendu, sur le seul thème de l'amour. Il est bien possible que l'une ou l'autre idée ait été empruntée au *Ḍamm al-hawā* ou bien ait influé sur celui-ci⁽¹⁶⁴⁾. Une étude comparative de ces deux ouvrages, *Ḍamm al-hawā* et *Ḥawātīm*, reste à faire.

Au point où j'en suis dans mon étude, il n'existe entre les deux ouvrages que peu de points de contact textuels. Certes, le *Ḍamm al-hawā* et le *Ḥawātīm* traitent d'un thème commun, mais l'impression est plutôt d'une complémentarité textuelle que d'une dépendance. Le *Ḥawātīm* contient par endroits des poèmes que l'auteur a déjà cités dans le *Ḍamm al-hawā*, mais le texte de prose encadrant les vers est toujours différent. Je le montrerai plus loin à propos de la légende de Yūsuf⁽¹⁶⁵⁾.

Le *Kitāb al-Ḥawātīm* est composé de telle façon qu'à sa lecture, on a l'impression qu'il fut l'ébauche d'une partie du *Kitāb al-Mudhiš*⁽¹⁶⁶⁾. Comme on le sait, le *Mudhiš* a été composé 10 ans après le *Ḥawātīm*, en 591/1195, pendant l'exil d'Ibn al-Ġawzī⁽¹⁶⁷⁾. C'est un ouvrage encyclopédique, contenant dans son 5^e chapitre une collection de sermons et de cent allocutions exhortatives plus courtes. Une comparaison préliminaire entre *Ḥawātīm* et *Mudhiš* révèle de fait des coïncidences remarquables, et montre, de

surcroît, que les allocutions exhortatives du *Mudhiš* ont été effectivement prononcées. Le 5^e chapitre du *Mudhiš* (*Fī ḍikr al-mawāʿiẓ*)⁽¹⁶⁸⁾ contient, tout comme le *Ḥawātīm*, des traditions en prose et de nombreux vers d'amour extraits de la vie des prophètes; viennent ensuite de courtes allocutions exhortatives sur le thème du désir, de la passion et du renoncement ascétique. Alors que le *Mudhiš* traite de tous les prophètes de l'Islam⁽¹⁶⁹⁾, le *Ḥawātīm* s'en tient au choix mentionné plus haut⁽¹⁷⁰⁾.

Les titres des sermons dans le *Mudhiš* ne correspondent pas aux débuts des sermons dans le *Ḥawātīm*. Mais, par ailleurs, des passages en prose du *Ḥawātīm* se retrouvent dans le *Mudhiš*, que ce soit dans le même contexte ou dans un autre. La correspondance entre *Ḥawātīm* et *Mudhiš* devient plus évidente dans les poèmes. Mais, dans le *Mudhiš*, on les retrouve souvent sous une forme incomplète et avec des variantes.

Dans le cadre du présent travail, je ne présenterai qu'un petit nombre de poèmes et d'histoires du *Ḥawātīm*. Comme presque tous les poèmes du *Ḥawātīm*, ils ne sont pas d'une qualité littéraire supérieure. Leurs métaphores manquent d'originalité et de profondeur. La langue poétique d'Ibn al-Ġawzī n'exigeait des auditeurs aucun effort intellectuel particulier. Ses rimes et ses images étaient banales. Si l'on me permet une comparaison avec des productions littéraires actuelles d'effet comparable, on pourrait volontiers dire que les poèmes d'Ibn al-Ġawzī ne sont pas sans ressemblance avec les textes de nos chansons à succès.

Je commence avec trois vers doubles qui rendent la tonalité fondamentale de tous les poèmes contenus dans le *Ḥawātīm*. L'auteur n'est pas nommé, peut-être les vers sont-ils de la plume d'Ibn al-Ġawzī. Les vers suivants sont cités également dans le *Mudhiš*, mais dans un ordre différent :

« Ma vie vient de toi dans la joie de l'union;
renoncer à toi, c'est vouloir l'impossible.
Comment pourrais-je renoncer à toi? Comment l'assoiffé
pourrait-il se priver de l'eau limpide?
L'homme joue avec toute chose,
mais l'amour joue avec l'homme »⁽¹⁷¹⁾.

La dépendance totale de l'être humain vis-à-vis de l'amour, même s'il en résulte pour lui souffrances de toute espèce, qu'il en soit lui-même responsable ou non : tel est le contenu toujours répété des poèmes. Bien plus, Ibn al-Ġawzī n'hésite pas à assimiler la destinée humaine à un esprit de sacrifice délibéré face au bon plaisir de l'amour. Même lorsque les pleurs sur l'amour n'ont pas d'autre sens que de reconnaître dans l'amour lui-même l'inquiétude (*qalaq*) et l'épreuve (*balwā*), l'être qui aime n'en est pas moins

prédestiné à se soumettre à lui complètement. C'est par ces mots, et nullement par une pieuse tradition, que se termine le *Ḥawātīm* :

« Combien de fois me suis-je plaint, et pourtant à quoi sert la plainte ?
 Ma patience s'est usée et l'épreuve est là.
 Je ne suis pas assez endurci pour supporter votre cruauté,
 mais j'aime mon inquiétude quand celui que j'aime est cruel.
 Si les pleurs que me causent votre amour, peuvent être utiles,
 je couvrirai ma joue d'abcès provoqués par mes larmes.
 Ou bien si cela vous réjouit d'être cruel avec moi et de me repousser,
 je me soumettrai cependant à votre commandement, (car) telle est ma destinée » ⁽¹⁷²⁾.

Ibn al-Ğawzī cite des vers de Sarī al-Saqatī (m. en 251/865 ou plus tard), mystique de Baġdād, oncle et maître de Ğunayd :

« Par mon amour pour toi ! Mon amour pour toi ne m'a,
 vis-à-vis de toi, ni épargné ni laissé (tranquille).
 Celui qui m'adresse des reproches, doit-il me blâmer,
 bien qu'il ne t'ait même pas vu ?
 Sois bon pour ton serviteur, mon maître,
 car ce serviteur, qui t'appartient, a déjà péri » ⁽¹⁷³⁾.

Et, des vers d'Ibn al-Mu'tazz (m. en 296/908), poète et « calife d'un jour » :

« Ô mon souverain, pour l'amour de qui mon insomnie
 a le goût du sommeil, ou (un goût) plus doux encore.
 Je ne désire rien d'autre que ce que souhaite pour moi mon bien-aimé ;
 même s'il me donnait à boire du poison ⁽¹⁷⁴⁾, je ne dirais pas : Arrête !
 Je ne sais pas si ma nuit était longue ou pas.
 Comment pourrait le savoir celui qui brûle d'amour ?
 Vraiment, les amants, que la nuit soit courte ou longue,
 sont trop occupés pour dormir.
 Si j'étais préoccupé (avec toute intensité) de la longueur de la nuit,
 observant les étoiles, je serais délaissé,
 Mais le désir ardent du cœur, depuis que tu es loin de lui,
 n'est pas libéré de l'amour pour toi, à Dieu ne plaise, au contraire ! » ⁽¹⁷⁵⁾.

Parfois les sections du *Ḥawātīm* ont un titre suggestif, par exemple le début de la section 18 : « Les expressions directes (*'ibārāt*) sont le bonheur des âmes (*ḥazz al-nufūs*), et les allusions (*išārāt*) sont la nourriture des cœurs (*qūt al-qulūb*) » ⁽¹⁷⁶⁾. Cette section du *Ḥawātīm* se compose, comme la plupart des autres, de courtes sentences et d'épisodes, qui se succèdent sur rythme rapide comme dans une pièce de théâtre. Souvent ils ne comportent qu'une ou deux scènes ou sont des jeux de mots.

Le premier épisode :

« Un homme d'entre ceux qui connaissent Dieu (*ba'd ahl al-ma'rifa*) s'approcha de la rive et cria : ' Holà, batelier, fais-moi passer! '. Le batelier lui demanda : ' Vers où? '. Il lui répondit alors : ' A la résidence (*dār al-mulk*) '. Le batelier : ' J'ai des passagers qui veulent se rendre au domaine (*al-qaṭī'a*) ' ⁽¹⁷⁷⁾. Et le derviche de s'exclamer : ' Non, par Dieu! Non, par Dieu! Je fuis justement cet endroit depuis des années déjà! ' ».

Suivent deux vers doubles :

« Telle est mon angoisse alors que votre demeure n'est pas (encore) vide.
Que ferais-je le jour de votre départ? Gardez-vous-en!
Je vous ai juré par votre nom, et cela me suffit,
que je ne pense qu'à vous et ne vous oublierai pas. »

Suit, sans transition, le deuxième épisode, dans lequel on joue sur les mots *ḥubb* et *ṣabr* :

« Un homme d'esprit entra dans une maison et y aperçut une cruche (*ḥubb*) et à côté une bassine contenant de la myrrhe (*ṣabr*). Son comportement devint extatique et il s'écria : ' La patience (*ṣabr*) existe-t-elle à côté de l'amour (*ḥubb*)? ' »

Suivent ces vers :

« Ô vous qui avez planté votre camp dans le territoire de la tribu, ayez pitié du cœur d'un
jeune homme,
dont le secret est révélé, quand retentit l'appel au départ.
Peut-être le frère de la nostalgie se tourne vers le camp abandonné
pour l'interroger. Mais qui lui laisse le choix?
Je ne puis être rappelé à votre souvenir, sans être emporté par la passion,
et le mal de celui qui souffre d'amour pour vous, le lui rappelle toujours.
Je ne puis décider d'oublier mon amour pour vous
sans que mon cœur m'abandonne et ne vienne à son secours. »

Quant à la sentence suivante, Ibn al-Ğawzī en revendique explicitement la paternité :

« Je dis : Celui qui connaît Dieu est rempli d'amour pour son bien-aimé, il n'est pas de place en lui pour une préférence envers un autre. »

Suivent à nouveau des vers :

« Mon tourment amoureux provient de vous, et mon amour pur vous appartient,
et le cœur est, depuis que vous êtes loin, près de vous.
Mon être le plus intime est un œil, qui ne voit que votre éloignement.
Ils ont fendu mon cœur et n'y voient que vous. »

Vient ensuite un court passage en prose dans lequel les sentiments de l'amant malheureux gagnent encore en intensité :

« Quand viennent la nuit et son obscurité, le chagrin et l'affliction de l'amant s'avivent, et le tourment amoureux extatique tire ses flèches, qui touchent leur but. Pour un homme triste (le temps) est aussi long assis que debout. »

Suit à nouveau de la poésie :

« Combien de fois en me souvenant de toi, mon amour (s'est enflammé) ô passion dans ma poitrine!
Le censeur dort paisiblement; mais qui aide mon œil pour dormir?
Dans la vallée des larmes il est trop préoccupé pour dormir.
Je te chante dans (toute) la tribu, tel un pigeon roucoulant. »

Et, encore de la prose :

« Dans la nuit de l'abandonnement, il n'est point de sommeil, et quand as-tu déjà vu un amoureux dormir ? » ⁽¹⁷⁸⁾.

Les passages de poésie et de prose continuent de se succéder en alternance. Mais il est souvent difficile d'y reconnaître un plan raisonné. Comme j'aurai encore l'occasion de la montrer ⁽¹⁷⁹⁾, l'auteur est moins préoccupé d'établir une séquence logique que de provoquer et de prolonger une atmosphère émotionnelle.

Beaucoup de poèmes présentent une particularité qui avait déjà frappé Ibn Ḡubayr lorsqu'il était témoin oculaire des grands spectacles prédicatoires de 580/1184. Il s'agit du fait que ce ḥanbalite aimait bien imposer aux souffrances et aux dévouements les conditions de l'amour pour ainsi faire déboucher dans l'ascétique les thèmes érotiques de la poésie amoureuse. Le *wağd* se transforme et devient *zuhdī*. J'en donnerai un exemple :

Dans sa *Riḥla*, Ibn Ḡubayr cite deux vers d'un poème d'Ibn al-Ḡawzī qui avait tout particulièrement attiré son attention. Il commence : « *Ayna fu'ādī, aḏābahū 'l-wağdū; wa-ayna qalbī, a-mā ṣaḥā ba'dū, . . .* » ⁽¹⁸⁰⁾ (« Où est mon âme? L'extase l'a fait fondre. Où est mon cœur? Ne s'est-il pas encore remis? »).

Dans ce poème, Ibn al-Ḡawzī raconte une histoire dans laquelle se trouvent reprises les métaphores poétiques habituelles en matière de tourment amoureux. Chaque vers est un espace clos, qui décrit la souffrance causée par un amour malheureux, la douleur de la séparation, la plainte qui se prolonge, la nostalgie et la promesse de fidélité transmises par un messenger, Sa'd. Le poème s'achève en soumission inconditionnelle à la volonté d'un maître. On voit mal s'il s'agit ici de Dieu ou d'un maître temporel.

L'auteur du poème est Ibn al-Ġawzī lui-même. Ibn Ġubayr n'en rapporte que des fragments, peut-être parce qu'il cite de mémoire. Dans le *Ḥawātīm* et également le *Mudhiš*, le poème est intégralement reproduit. Les variantes de la *Rihla* d'Ibn Ġubayr diffèrent de celles du *Ḥawātīm* et du *Mudhiš* :

« Où est mon âme ? L'éloignement l'a consommée.

Où est mon cœur ? Ne s'est-il pas encore remis ?

Le chamelier de mon cœur a mentionné la cornaline dans son chant
et de nostalgie, le tourment extatique a pris son envol avec lui.

A Bagdād, un corps sans esprit,

quelque part dans le Nağd, un esprit (sans corps) ⁽¹⁸¹⁾.

Ô pauvre cœur, qui ne trouve aucun répit face au chagrin.

A chaque instant il éprouve la brûlure (de l'amour).

Ah, ma vie, dont j'aurais (si volontiers) été le compagnon,
si seulement un jour ce qui est mort pouvait revenir.

Le soir je m'en vais avec mon amour pour vous. Ah, mon souci !

Et quand le matin je reviens, ma plainte est toujours la même.

Toute ma vie je me plains du reflux dans la réunion.

Pourquoi le flot montant n'a-t-il pas alterné (avec lui) ?

Ô Sa'd, souffle sur la braise de mon amour, en me parlant d'eux.

Ô Sa'd, dis-moi : ' je suis ta rançon ', ô Sa'd !

Parle-leur du feu que je cache en moi.

Parle et dis quelque chose de ce que tu as vu ⁽¹⁸²⁾.

Dis : j'ai vu le prisonnier dans l'angoisse,

et il a dit : je suis interdit pour d'autres car j'ai prêté serment.

Alors, soumets-toi ! La chose est entre leurs mains

de par la parole d'un maître, et le serviteur ne fait que l'articuler » ⁽¹⁸³⁾.

Ces vers forment, dans le *Ḥawātīm*, la conclusion de l'histoire de Dāwūd, reprise par Ibn al-Ġawzī d'après la tradition non-coranique, p. ex. selon Ibn Abī al-Dunyā ⁽¹⁸⁴⁾ et al-Ġazzālī ⁽¹⁸⁵⁾. Celle-ci montre Dāwūd pleurant et se lamentant sur ses péchés de façon si fortement communicative qu'il aurait ainsi fait périr hommes et bêtes en grand nombre. Les chants de Dāwūd sur les peines infernales et la résurrection furent couramment interprétés dans la littérature mystique et d'inspiration mystique comme l'expression du tourment amoureux (*wağd*) et du repentir de celui qui aime Dieu. Dāwūd en était le prototype ⁽¹⁸⁶⁾. Ainsi, dans le *Ḥawātīm*, Ibn al-Ġawzī exhorte au renoncement et met en garde contre l'épreuve. Il raccorde l'histoire de Dāwūd à son propre poème en plaçant tous les deux sous la même exhortation :

يا مذبذبين ترافقوا في سفر البكاء وأنزلوا للنياحة في ساحة

« Ô pécheurs, associez-vous pour le voyage des pleurs et arrêtez-vous sur la place (= le lieu de la prédication?) pour exhaler vos plaintes »⁽¹⁸⁷⁾!

On note fréquemment, chez Ibn al-Ġawzī, l'association de paroles exhortatives en prose à la puissance évocatrice et stimulante de la poésie. Dans le *Mudhiš*, le passage en prose correspondant est moins concis et, dans ce cas, fait directement allusion à la légende de Dāwūd. Tourné vers les auditeurs, Ibn al-Ġawzī s'exclame :

« Ô pécheurs, le malheur d'être abandonné (*fī 'l-tafrīt*) nous est commun, et ainsi 'chaque étranger est pour l'étranger un parent'. Ô vous qui vous êtes associés sur les chemins du rejet (*safar al-ṭard*), arrêtez-vous sur la place pour exhaler vos plaintes. Pleurez le parfum des demeures de la réunion et appelez à l'aide contre la chaleur méridienne de l'abandon (*min haġīr al-haġr*). Peut-être votre chagrin se changera-t-il alors en un nuage étendant son ombre sur la peine brûlante »⁽¹⁸⁸⁾.

Dans les passages cités, la personne de Dāwūd est rejetée à l'arrière-plan. L'auteur utilise l'histoire du prophète comme prétexte pour atteindre directement son public. Ce qu'on exige ici n'est pas la confession de l'individu mais, conformément à la loi de l'unité émotionnelle des masses, on suscite les lamentations comme manifestations collectives de toutes les personnes présentes. Les métaphores empruntées à la poésie amoureuse étaient connues des Baġdādiens, si bien qu'elles n'exigeaient d'eux que peu d'efforts intellectuels. Les auditeurs d'Ibn al-Ġawzī pouvaient ainsi se laisser gagner rapidement par l'ambiance émotionnelle que savait créer l'orateur.

Ibn Ġubayr a assigné à la thématique de ce poème (ainsi que d'autres) le concept de *zuhd/zuhdī* (renoncement / disposé au renoncement). « *Wa-ya'ūdu mawḍū'uhā al-nasībī zuhdan* », « et leur thème érotique se transmue en renoncement », écrit l'Andalou⁽¹⁸⁹⁾. L'interprétation de ce concept s'est révélée difficile. Dans leurs traductions de la *Rihla* d'Ibn Ġubayr, Gaudefroy-Demombynes⁽¹⁹⁰⁾ et Broadhurst⁽¹⁹¹⁾ ont compris *zuhd* et *zuhdī* au sens de « mystique ». Dans la récente traduction de cette partie de la *Rihla* par Merlin Swartz⁽¹⁹²⁾, ainsi que dans la traduction complète de Regina Günther⁽¹⁹³⁾, les passages concernés sont complètement omis. Dans le contexte de la légende de Dāwūd, il s'agit du renoncement aux exigences de l'âme, alors que dans le poème d'Ibn al-Ġawzī il est question de renoncement à une réunion amoureuse. Ni les poèmes ni les passages en prose dans le *Ḥawātīm* et le *Mudhiš* n'autorisent une assimilation de *zuhd/zuhdī* avec l'ascèse mystique. Pour cette raison je voudrais dire quelques mots du concept de *zuhd* chez Ibn al-Ġawzī et de ses rapports avec la mystique.

Depuis les recherches biographiques de Merlin Swartz et de George Makdisi⁽¹⁹⁴⁾, l'opinion s'impose de plus en plus que ce serait faire tort à Ibn al-Ġawzī que de voir en

lui un adversaire pur et simple du *taṣawwuf* comme on l'a fait jusqu'ici. Ce qu'Ibn al-Ġawzī rejetait résolument, ce n'était pas le soufisme lui-même ⁽¹⁹⁵⁾, et surtout pas les débuts du soufisme, tels qu'il les concevait ⁽¹⁹⁶⁾, mais les traits négatifs qui s'étaient manifestés dans l'évolution ultérieure du soufisme, y compris le *taṣawwuf* de son temps ⁽¹⁹⁷⁾. Selon lui, les soufis s'étaient fait de la mystique, au fil des années, une conception fautive ⁽¹⁹⁸⁾. Ils avaient — dit Ibn al-Ġawzī — commis l'erreur de donner à la connaissance, *'ilm*, une fautive signification. En effet, ils appelaient la science de la loi révélée (*'ilm al-ṣarī'a*) « la science de l'extérieur » (*'ilm al-zāhir*), et les pensées des âmes (*hawāḡis al-nufūs*) « la science de l'intérieur » (*'ilm al-bāṭin*) ⁽¹⁹⁹⁾. Cela faisant, leur fixation sur le *'ilm bāṭin* les empêchait de se préoccuper du *'ilm zāhir* ⁽²⁰⁰⁾.

Pour Ibn al-Ġawzī, le soufisme avait dégénéré et était devenu une illusion qu'il croyait pouvoir dénoncer point par point dans le *Talbīs Iblīs* ⁽²⁰¹⁾. A cet effet, il s'en prenait avant tout à certains degrés initiatiques et à certaines pratiques de ceux des soufis qui s'étaient orientés vers la spéculation et l'extase. Il les condamnait formellement. Les concepts principaux qu'il juge douteux sont au nombre de sept : *ma'rifa*, *maḥabba*, *samā'*, *raqṣ*, *waḡd*, *naẓar*, *tawakkul*.

Pour le ḥanbalite Ibn al-Ġawzī, la connaissance intuitive (*ma'rifa*) de la vérité divine et l'amour mystique des soufis (*maḥabba*, *'iṣq*) sont incompatibles avec la loi divine et, de ce fait, pure illusion ⁽²⁰²⁾. Ainsi est exprimée sa position dogmatique dans le *Talbīs Iblīs*. Mais elle ne l'empêcha pas, dans d'autres ouvrages, par exemple dans le *Ḥawātīm* et le *Mudhiṣ*, d'employer une phraséologie qui ressemble souvent à celle des mystiques ⁽²⁰³⁾ ainsi que de citer avec prédilection des poètes mystiques chez qui il ne dédaignait absolument pas l'éloge d'un amour divin extatique. Au contraire, il s'en sert tout particulièrement dans le *Ḥawātīm*, comme on l'a vu, comme d'un excitant adéquat pour la stimulation et la contagion mentale des foules. Une ambiguïté dans la nature du prédicateur ? En un certain sens, oui, encore faudra-t-il prendre en considération le public pour lequel des ouvrages aussi différents que le *Talbīs Iblīs* et le *Ḥawātīm* furent écrits. Alors que le premier nommé était un essai polémique au moyen duquel l'auteur s'adressait aux savants eux-mêmes pour les inviter à l'autocritique, le deuxième ouvrage était destiné aux foules, auxquelles il fallait non pas du *fikr* (réflexion) mais du *dīkr* (exhortation). (J'y reviendrai dans la huitième partie de cette étude ⁽²⁰⁴⁾). En dépit de sa propre pratique prédicatoire et de l'état extatique où il savait plonger ses auditeurs, la perception musicale des soufis (*samā'*), la danse (*raqṣ*) et l'extase (*waḡd*), tout comme la contemplation du beau (*naẓar*), elle-même souvent associée à l'idée que Dieu s'incarnerait dans de beaux corps humains (*ḥulūl*), n'étaient pour Ibn al-Ġawzī qu'abîmes de l'immoralité et de l'hérésie ⁽²⁰⁵⁾. En ce qui concerne la confiance en Dieu (*tawakkul*), il réprouvait les exagé-

rations comme le dédain des nécessités quotidiennes (*asbāb*) et du travail pour gagner sa vie (*kasb*)⁽²⁰⁶⁾. Sa réprobation, tout particulièrement de ces sept concepts et des pratiques qui leur étaient liées, ne se limitait pas aux spéculations théologiques, mais coïncidait avec son souci profond de la morale dans la communauté musulmane⁽²⁰⁷⁾. C'est également à ce souci du bien de la communauté qu'il faut sans doute associer ce pessimisme récurrent qui blâme le présent et idéalise le « bon vieux temps »⁽²⁰⁸⁾.

L'idée qu'Ibn al-Ğawzī se fait de la morale — considérée au sens le plus large du mot — se manifeste de la façon la plus explicite dans ses deux ouvrages *Talbīs Iblīs*⁽²⁰⁹⁾ et *Damm al-hawā*⁽²¹⁰⁾ ainsi que dans le *Ṣayd al-ḥātīr*, collection de réflexions et d'impressions relatives à l'éthique et aux questions théologiques fondamentales⁽²¹¹⁾. On a dit de la morale d'Ibn al-Ğawzī qu'elle était « légaliste et égocentrique »⁽²¹²⁾. Ceci est correct dans la mesure où nous nous référons aux deux premiers ouvrages. Par contre, dans le *Ṣayd al-ḥātīr*, ouvrage qui contient des traits autobiographiques et est sûrement un des ouvrages d'Ibn al-Ğawzī les plus personnels⁽²¹³⁾, on constate une évolution ou, du moins, une différenciation dans son attitude vis-à-vis de la mystique, de la vie des mystiques et de leur amour de Dieu⁽²¹⁴⁾. On sent encore, dans cet ouvrage, qu'Ibn al-Ğawzī a lui-même été *ṣūfī* dans sa jeunesse. Mais, même dans le *Ṣayd al-ḥātīr*, il y a toujours — à notre avis — une attitude critique fondamentale vis-à-vis des ascètes (*zuhhād*) et des mystiques (*ṣūfiyya*). Ici encore Ibn al-Ğawzī leur reproche excès, exagération, partialité dans la foi et manque de jugement critique⁽²¹⁵⁾.

Il est remarquable dans le *Mir'āt al-zamān*, œuvre historique célèbre de son petit-fils Sibṭ b. al-Ğawzī, le grand-père soit désigné explicitement comme ascète : *wa-kāna zāhidan fī 'l-dunyā*⁽²¹⁶⁾. Ceci serait en harmonie avec ce que Joseph N. Bell écrit de la conception de l'ascèse (*zuhd*) chez Ibn al-Ğawzī : « *zuhd* for him would seem to be not abstinence, as the Sufis see it, but simply perseverance in moderation and avoidance of attachment to the things of this world »⁽²¹⁷⁾. Ce concept du *zuhd* est confirmé dans la section 19 du *Kitāb al-Ḥawātīm*, dans laquelle l'auteur met en garde contre la fausse ascèse⁽²¹⁸⁾. Le mot-clé était, pour Ibn al-Ğawzī, la modération, et c'est précisément ce qu'il regrettait de ne pas trouver chez tant de soufis. On se demande si Ibn al-Ğawzī faisait lui-même preuve de modération et pouvait, de ce fait, passer pour un *zāhid fī 'l-dunyā*, comme le prétend son petit-fils. Les étapes de sa carrière ainsi que les rapports entre sa théorie et sa pratique de l'homélie montreront que le comportement d'Ibn al-Ğawzī envers sa propre conception du *zuhd* ne manque pas d'être marqué par maintes contradictions.

C'est pourquoi sa critique du *taṣawwuf* doit être appréciée en fonction d'autres critères. Ce sont, avant tout, les opinions morales d'Ibn al-Ğawzī et ses expériences personnelles

que l'on doit prendre en considération. Une investigation concluante de ce problème fait toujours défaut. Mais il faudrait étudier également dans quelle mesure les sermons d'Ibn al-Ġawzī contiennent des éléments de la langue et de la piété soufies. Car c'est bien le cas pour l'une et pour l'autre, comme Ibn Ġubayr le remarque déjà dans son exposé sur les sermons d'Ibn al-Ġawzī à Baġdād.

J'en reviens donc au *Ḥawātīm*. Jusqu'à présent, je ne suis pas parvenue à reconnaître des types déterminés d'histoires d'amour. Au contraire du *Ḍamm al-hawā*, Ibn al-Ġawzī ne transmet pas dans le *Ḥawātīm* de chaînes narratives achevées et n'emprunte pas non plus sa connaissance à une théorie déterminée de l'amour. Au lieu de cela, l'auteur, dans les différents passages du *Ḥawātīm* — abstraction faite des cinq premières sections sur les prophètes —, saute d'épisode en épisode et d'image en image, et passe constamment du domaine pieux au domaine profane. C'est même avec une prédilection particulière qu'il laisse planer le doute sur les domaines qu'il a en vue. J'explique ceci au moyen d'un exemple.

Il est frappant de voir comment ce sermonnaire ḥanbalite savait enrober des histoires pieuses par des vers d'amour stimulants. Dans l'histoire de Yūsuf⁽²¹⁹⁾, Ibn al-Ġawzī décrit, entre autres choses, l'amour de Yūsuf pour son père Ya'qūb. Ce faisant, il se sert de la métaphore bien connue des poèmes de *Laylā et Maġnūn*. Il cite des vers évocant l'amour ardent entre un homme et une femme pour exprimer l'affection d'un fils pour son père. Grâce à ce procédé consistant à placer la poésie amoureuse dans le contexte de la légende prophétique, les deux formes littéraires prennent un nouvel accent et leur destination reste en suspens. La pieuse histoire de la relation du père avec le fils et des retrouvailles de Yūsuf et de ses frères est décrite dans de courts passages en prose et à chaque fois interrompue après une ou deux lignes par des passages copieux de la poésie amoureuse de *Laylā et Maġnūn*. C'est dans cette proportion que la prose pieuse et la poésie riche en émotion voisinent jusqu'à la fin de la *qiṣṣa*.

On pourrait multiplier les exemples. Je me bornerai à traduire ici un court passage extrait de l'histoire de Yūsuf⁽²²⁰⁾. Yūsuf a trouvé en Egypte la prospérité, ses frères l'implorent de leur donner du pain et lui transmettent, sans le reconnaître, les salutations de son père : « Les gens dirent (à Yūsuf) : ' Nous sommes venus de Canaan et nous avons (à la maison) un vieil homme du nom de Ya'qūb, qui t'envoie ses salutations '. Quand Yūsuf entendit le message de son père, l'oiseau du tourment amoureux extatique (*waġd*) frémit à cause de l'évocation du bien-aimé (*maḥbūb*) :

« Que de fois a appelé le héraut (pour donner le départ), alors que nous étions sur le versant de
la montagne de Minā.

Alors la tristesse surgit dans le cœur sans qu'il le sache.

Il appela une autre du nom de Laylā. Ce fut alors comme
s'il avait fait fuir avec mon cœur un oiseau niché dans ma poitrine. »

Son cœur rendit alors le salut, avant même que la langue n'ait pu parler, et la difficile situation (de son père) lui fit oublier ses propres préoccupations, et avec de profonds soupirs il déclara :

« Détourne mon souffle, ô vent, de la direction de (notre) pâturage,
et rencontre avec lui, la nuit, le zéphyr des collines du Nağd;
car dans cette plaine se trouve une fraction tribale que je connaissais,
et c'est malgré moi que je ne les vois plus depuis si longtemps.
Si mon cœur ne s'était pas guéri de la douleur de la passion,
grâce à une (bonne) nouvelle que nous avons reçue, je serais mort du tourment amoureux.
En vérité, la nostalgie m'envahit chaque fois
que quelqu'un pleure et soupire ou souffre du tourment amoureux qui l'a saisi.
Les messagers de la nostalgie viennent à moi, pendant que la caravane dort,
et c'est moi seul qu'ils réveillent parmi les dormeurs » ⁽²²¹⁾.

Ces vers extraits du *Dīwān* de Mağnūn, prototype de l'amour chaste et dévorant, sont cités par Ibn al-Ġawzī dans le *Ḥawātīm* et le *Mudhiš* en liaison avec la *qiṣṣat Yūsuf* ⁽²²²⁾. Dans ces deux ouvrages, les textes en prose correspondent également. Par contre, dans le *Damm al-hawā*, nous trouvons les mêmes vers dans le contexte de l'histoire de *Laylā et Mağnūn* à laquelle Ibn al-Ġawzī consacre ici son attention exclusive ⁽²²³⁾. C'est pourquoi il ne se produit dans le *Damm al-hawā* aucune transposition au plan des légendes prophétiques.

Comme le montrent ses ouvrages édités, en particulier le *Mudhiš* et le *Damm al-hawā*, la parénèse était pour Ibn al-Ġawzī parfaitement compatible avec des citations tirées de la poésie amoureuse arabe. L'emploi de vers d'amour, qui sont mis en relation directe avec l'exhortation (*wa'z*) et l'avertissement, mais aussi avec une représentation très plastique des conséquences de l'amour contre lesquelles le prédicateur précisément met en garde, lui donne l'occasion de faire jouer tous ses registres de moraliste. Comme nous le savons par Ibn Ġubayr, cette association de soi-disant contrastes se révélait extraordinairement efficace sur le public ⁽²²⁴⁾.

Est-ce qu'Ibn al-Ġawzī, dans ses écrits théoriques, prend position sur l'emploi de la poésie amoureuse dans le sermon? Dans le *Kitāb al-Quṣṣāṣ*, son livre de recommandations destiné aux prédicateurs et à ceux qui voudraient le devenir, Ibn al-Ġawzī ne laisse en rien supposer que, dans ses sermons, il accorde aux vers d'amour cette signification si prééminente révélée dans le *Kitāb al-Ḥawātīm*. Au contraire, dans le *Kitāb al-Quṣṣāṣ*,

il s'exprime de façon réservée et ne tolère dans le sermon que des vers sur le thème du renoncement (*abyāt zuhdiyyāt*) : « Il n'y a rien de condamnable à ce que (le prédicateur) cite des vers ascétiques, car il y a de la sagesse (*hikma*) dans la poésie (de cette sorte) » ⁽²²⁵⁾. Ibn al-Ğawzī rejette résolument les prédicateurs qui consacrent l'essentiel de leurs exhortations à la description de l'amour (*maḥabba*, *'iṣq*), à la beauté de la bien-aimée et à la souffrance qui suit la séparation ⁽²²⁶⁾. Car le sermon doit servir avant tout à raconter des choses effrayantes (*muḥawwifāt*) pour rétablir l'équilibre de l'âme ⁽²²⁷⁾.

Le contraste entre, d'une part, sa conception selon laquelle le sermon devrait servir exclusivement à l'exhortation et, d'autre part, son comportement effectif consistant à exciter ses auditeurs au moyen de vers d'amour pour les amener finalement au repentir — comportement qui n'était pas sans effet sur Ibn al-Ğawzī lui-même, comme Ibn Ğubayr l'a décrit — révèle aux lecteurs de notre époque une ambiguïté, une ambivalence de personnalité qui apparemment ne lui posait aucun problème.

Mais, autant qu'on le sache, Ibn al-Ğawzī n'a pas fait de sermons où les parties enrichies de vers d'amour auraient eu une fin en soi. D'après la conception d'Ibn al-Ğawzī, un tel but aurait été condamnable et pour cette raison il en a fait le reproche aux prédicateurs populaires dont les prestations ne dépassaient pas le stade des effets théâtraux et qui, de ce fait, négligeaient le but religieux du sermon ⁽²²⁸⁾.

8. L'ART DE L'HOMÉLIE ET DU PRÊCHE D'IBN AL-ĞAWZĪ.

C'est ainsi qu'en conclusion de mon étude j'en arrive à la question des rapports entre théorie et pratique de la prédication chez Ibn al-Ğawzī. On sait qu'il a lui-même pris position sur l'art du prêché dans de nombreux écrits ⁽²²⁹⁾. Je pense à ce propos à son gros ouvrage sur l'art de la prédication, le *Kitāb al-Tabṣīra*, au *Bustān al-wā'izīn*, au *Mudhiṣ* au *Ru'ūs al-qawārīr*, disponible à Brousse (Hüseyin Çelebi 434) ⁽²³⁰⁾ dans une copie du deuxième fils d'Ibn al-Ğawzī, Abū 'l-Qāsim 'Alī, au *Šifā' fī mawā'iz al-mulūk wa'l-ḥulafā'*, à la *Yāqūta fī 'l-wa'z*, à divers chapitres de ses *Maqāmāt* et particulièrement au *Ṣayd al-ḥātīr* et au *Ḥawātīm*, ainsi qu'à beaucoup d'autres ouvrages disponibles seulement en manuscrit. De cette abondance je ne puis extraire que quelques indications peu nombreuses mais, je l'espère, caractéristiques. Faute d'éditions de textes nous sommes encore loin d'une étude concluante et permettant de généraliser. C'est pourquoi je prendrai d'abord en considération quelques courts passages du *Ṣayd al-ḥātīr*, à coup sûr l'ouvrage le plus personnel d'Ibn al-Ğawzī, avant de revenir au *Ḥawātīm*.

Dans le *Ṣayd al-ḥātīr*, l'auteur nous donne un aperçu succinct mais hautement caractéristique de l'art du sermon, en expliquant dans quelle mesure un bon prédicateur peut

guider la psyché des auditeurs. Dans le premier chapitre, « L'effet des sermons » (*aṭār al-mawā'iz*), il est dit : « Quand il entend les sermons, l'auditeur éprouve un éveil (*yaqaza*), mais lorsqu'il quitte la séance d'exhortation (*maḡlis al-dīkr*)⁽²³¹⁾, la dureté et l'indifférence (*qaswa wa-ḡafla*) reprennent possession (de lui). J'ai réfléchi à la cause de cet état de choses, et l'ai découverte. J'ai ensuite constaté la diversité des gens en cette matière. D'une façon générale, le cœur n'est pas dans un seul et même état d'éveil lors de l'audition de l'homélie et après, et ceci pour deux raisons : a) Les sermons sont comme des fouets (*al-mawā'iz ka'l-siyāt*) mais, une fois donnés, les coups de fouets ne font plus mal. 2) Quand un homme écoute un sermon, il est libre de distraction (*muzāḥ al-'illa*). Il ne se préoccupe plus des nécessités de la vie (*asbāb al-dunyā*), ni avec son corps, ni avec sa pensée, et il écoute de tout son cœur (*bi-ḥuḍūr al-qalb*). Quand il retourne alors à ses préoccupations, elles l'attirent de toute leur malfaisance (*bi-āfātihā*). Comment alors est-il possible, au milieu de ces distractions (*ḡawāḍib*), qu'il reste le même homme qu'il était (pendant le sermon) ?

« Cet état concerne tout le monde, mais les gens lucides (*arbāb al-yaqaza*) se différencient du point de vue de la permanence de l'effet. Certains prennent leur décision sans hésiter et agissent sans davantage réfléchir. Mais si le cortège de leurs dispositions naturelles (*rakb al-ṭab'*) les arrête, ils s'exclament, comme Ḥanzala disant de lui-même : « Quel hypocrite je suis ! »⁽²³²⁾. D'autres, par contre, sont parfois entraînés à l'indifférence par leurs dispositions naturelles, et parfois poussés à l'action par les sermons qu'ils ont entendus. Ces gens ressemblent aux épis ployés par les vents. D'autres encore ne se laissent influencer que dans la mesure où ils ont écouté (*bi-miqdār samā'ihī*). Chez eux, alors, ton sermon est comme de l'eau que tu fais couler sur des pierres »⁽²³³⁾.

La constatation que les homélies sont « comme des fouets » (*ka'l-siyāt*), mais que leur effet cesse dès que le sermon est terminé, est empreinte à la fois de réalisme et de scepticisme. Ibn al-Ġawzī reconnaissait lucidement que son auditoire, constitué pour moitié environ de femmes, ne suivait que partiellement ses exhortations une fois le sermon terminé, et qu'il fallait pour cette raison le stimuler et le secouer pendant le sermon.

Lors du prône, l'assistance est affranchie de la pensée logique. Elle écoute avec son cœur et se trouve dans un état de veille émotionnelle. C'est pourquoi Ibn al-Ġawzī voit dans le prône admonitoire (*maw'iza*, *maḡlis al-dīkr*) le contrepoint de la conférence à prétention intellectuelle (*maḡlis al-fikr*). « *Fa-harabtu min maḡlis al-fikr ilā maḡlis al-dīkr* », écrit-il sans ambiguïté dans ses *Maqāmāt*⁽²³⁴⁾. Abstraction faite du jeu de mots en prose rimée (*saḡ'*), ce passage indique clairement qu'Ibn al-Ġawzī plaçait le prône admonitoire, de par sa portée et son efficacité telles qu'il les concevait, au-dessus de la conférence savante et scientifique. Il exprimait ainsi entièrement le point de vue ḥanbalite. Dans les *maḡālis al-dīkr* d'Ibn al-Ġawzī, l'essentiel était — en sus des histoires édifiantes,

des louanges à Dieu et des discussions sur les préceptes religieux — l’admonestation ⁽²³⁵⁾. C’est dans l’instruction appropriée et non pas dans le training intellectuel ou sentimental qu’il voyait la justification de ses assemblées.

C’est pourquoi il critiquait la sensiblerie manifestée par beaucoup de gens au cours d’un prône. Dans le *Talbīs Iblīs* il dénonce comme égaré par le Diable tous ceux qui croient qu’il suffirait de pleurer d’abondance au cours du prône, de s’y humilier ou tout simplement d’y être présent, pour être exonéré de ses péchés. Ce sont les actes qui comptent, souligne Ibn al-Ġawzī de la façon la plus nette. C’est seulement pour celui qui, après le prône, renonce à ses mauvaises habitudes, c’est-à-dire, prêts usuraires, fraude commerciale, méconnaissance des piliers de la prière (*arkān al-ṣalāt*), calomnie des autres musulmans (*ġība li’l-muslimīn*) ou encore désobéissance au père et à la mère, et agit correctement par la suite, que le *maġlis al-dīkr* trouve tout son sens. Quant à celui qui temporise dans son repentir et ne vient au prône que pour se distraire et sans modifier sa conduite en conséquence, celui-là aussi est égaré par le Diable ⁽²³⁶⁾.

Selon Ibn al-Ġawzī, les effusions sentimentales servant un but, à savoir celui du repentir sincère, étaient, dans un prône admonitoire, non seulement utiles mais même indispensables. Dans le *Mudhiš*, l’auteur attire l’attention sur le fait que le *maġlis al-dīkr* serait « la célébration funèbre des tristesses » (*ma’tam al-aḥzān*) : « L’un se lamente de ses péchés, l’autre porte le deuil de ses vices, un troisième (pleure) parce qu’il n’a pas atteint le but de ses désirs, (de même) un quatrième parce que sa bien-aimée lui a tourné le dos » ⁽²³⁷⁾. Lors d’un *maġlis al-dīkr*, les gens présents se plaignent des échecs et des chagrins dont le prêche doit les aider à se détacher. De ce point de vue, il est d’une signification décisive que leur lamentation soit collective. *Tašākā*, « se lamenter mutuellement » afin que « l’entraide rende la peine brûlante encore plus vive » ⁽²³⁸⁾. Ibn al-Ġawzī se conforme ici, de façon parfaitement claire, à la loi de l’unité émotionnelle des foules. L’impulsivité du prédicateur, délibérément transmise à l’auditoire, et les sentiments mutuels qui en résultent sont les facteurs qui déchaînaient l’attention exclusive nécessaire pour exciter les foules, ce qui les faisait alors, selon leur propre logique, culminer en un tourment d’amour extatique. Ibn al-Ġawzī compare cette situation à celle des victimes de tourment amoureux extatique (*wāġidūn*), lesquelles se plaignent d’une unique passion (*ġawā*), bien que le tourment amoureux (*waġd*) lui-même revête des formes différentes : « *Yatašākā ‘l wāġidūna ġawan / wāḥidan wa’l-waġdū alwānū* » ⁽²³⁹⁾.

Mais il rejetait tout à fait résolument les apitoiements, pleurs et plaintes douloureuses comme des fins en soi. De même, s’agissant de ceux qui perdaient connaissance ou même passaient d’extase à trépas pendant le prône admonitoire, ce qui arrivait souvent et tout particulièrement à l’occasion des allocutions d’Ibn al-Ġawzī lui-même, il y voyait une

mise en scène et l'œuvre de Satan. « Nous en disons : cette passion affectée, c'est-à-dire les mouvements, les clameurs et les gesticulations de ceux qui feignent la passion, est à l'évidence artificiellement provoquée, avec l'assistance du Diable »⁽²⁴⁰⁾.

Dans ce contexte, Ibn al-Ğawzī parle également de la responsabilité du prédicateur vis-à-vis de ses auditeurs. Dans le *Ṣayd al-ḥātīr*, il insiste explicitement sur la nécessité de bien calculer le déroulement du sermon et l'évolution émotionnelle des auditeurs, d'évaluer exactement ses propres sentiments et de ne recourir en aucun cas à des artifices pour les échauffer. Selon lui, ceci s'applique tout spécialement aux oraisons funèbres. Il exhorte les autres prédicateurs à se garder d'effusions et d'initiatives illicites pendant un sermon. C'est ainsi qu'un prédicateur devait s'abstenir de psalmodier ses paroles (*talhīn, taṭrīb*) — cela aurait ressemblé à de la musique. Il ne devait pas non plus scander sa récitation par des claquements de mains, ni déchirer ses habits pendant son allocution. Bien plus, le prédicateur doit mener son auditoire sur le chemin du licite et du bien par « la méthode la plus élégante » (*bi-alṭaf waḡhin*). Mais ceci est tout un art (*ṣinā'a*), car, parmi les simples gens (*'awāmm*), il en est à qui plaisent les belles tournures de son style, d'autres qui admirent ses allusions, d'autres enfin qui se laissent séduire par un vers poétique »⁽²⁴¹⁾.

« L'art » (*ṣinā'a*) dont il a parlé dans le *Ṣayd al-ḥātīr*, consistait, pour Ibn al-Ğawzī, à rendre évident et à faire agir la force purificatrice et constructrice du prône admonitoire. Dans le *Ḥawātīm*, il donne de ce concept la formulation suivante⁽²⁴²⁾ :

« La séance d'exhortation (*mağlis al-dīkr*) est preuve (*ḥuğğa*), chemin (*maḥağğa*) et consolation (*furğa*; apaisement).

« Ô toi qui es présent, tout juste sorti du cachot de la passion, promène-toi dans ce que tu entends et ce que tu vois ! Ecoute les soupirs des coupables et le gémissement des amants, regarde les larmes de ceux qui sont sincères, et contemple le désarroi de ceux qui souffrent de désir ».

Il cite alors un fragment de poème :

« As-tu remarqué ce que les désirs ardents ont fait de nous,
après que les chamelles se sont levées pour partir ?

Ô chamelier des chameaux portant les litières des femmes, fais halte et
regarde comment le sang des amants est répandu⁽²⁴³⁾ !

Ils supportent le fardeau⁽²⁴⁴⁾ de se quitter, de se haïr et de fuir ;

ils sont forcés de boire le fiel amer de la séparation, et d'en subir le goût. »

L'auteur prolonge ses réflexions sur le sens du sermon exhortatif :

« Combien de pécheurs se sont (déjà) rendus à la séance (de prône), apportant en cachette la cruche (pleine) du vin de la passion. Alors la puissance du soleil des prônes admonitoires a agi sur lui : il s'est altéré en vinaigre et n'était plus défendu ».

Le prône admonitoire doit faire en sorte — c'est ce qu'exige ici Ibn al-Ġawzī — que, par la force des exhortations et des traditions autorisées, l'interdit soit clarifié et par là-même rendu licite (exemple : le vin transformé en vinaigre). C'est parce que les personnes présentes dans l'auditoire ont écouté, se sont mutuellement confortées et ont admis comme preuve (*ḥuġġa*) de leurs états déplorables (voir : *tašākā* et *safar al-bukā'*) que le *maġlis al-dīkr* peut devenir un chemin (*maḥaġġa*), une consolation (*furġa*) et une libération du chagrin.

Les allocutions d'Ibn al-Ġawzī ne laissent rien au hasard. Comme l'on a dit, Ibn Ġubayr avait assisté, peu de temps avant l'achèvement du *Kitāb al-Ḥawātīm*, aux sermons exhortatifs d'Ibn al-Ġawzī. Il a décrit le prédicateur ainsi que les réactions des auditeurs à propos d'un *wa'z* fait le samedi devant la maison d'Ibn al-Ġawzī, c'est-à-dire devant la Madrasa Šāṭi'iyya ⁽²⁴⁵⁾.

Ce fut pour cet Andalou un spectacle puissant qui « remplissait l'âme de repentir (*ināba*) et de contrition (*nadāma*) et l'avertissait des terreurs du Jour du Jugement » ⁽²⁴⁶⁾. Après la récitation du Coran par plusieurs lecteurs, selon un programme préétabli qui, du seul fait du contenu des versets et de l'art de la récitation, ne pouvait manquer de chauffer les sentiments des auditeurs ⁽²⁴⁷⁾, Ibn al-Ġawzī était monté en chaire. Il commença son allocution en citant les débuts des versets du Coran dans l'ordre précédemment suivi, et en faisant chaque fois rimer son discours avec la rime finale du verset. Cette méthode lui fournit l'occasion d'en imposer à son assistance par sa connaissance du *saġ'* ou prose rimée, et il le fit de façon si parfaite que les auditeurs se déchaînèrent d'enthousiasme. L'escalade des émotions par les moyens de la parole, et pas forcément par le contenu logiquement élaboré du discours, fut l'un des phénomènes exceptionnels qui assurèrent le succès d'Ibn al-Ġawzī comme prédicateur.

Une mise en scène très élaborée assurait le contrôle des esprits des auditeurs, même si dans le sermon proprement dit, composante principale du spectacle dans son ensemble, l'improvisation, les citations spontanées et mêmes les questions du public jouaient un rôle important. Ibn Ġubayr rapporte que les auditeurs posaient également au prédicateur des questions qui toutes recevaient une réponse aussi rapide que soigneusement mesurée. Dans son sermon Ibn al-Ġawzī reprenait, sans la moindre difficulté apparente, les rimes des versets précédemment récités et il y faisait déboucher son discours, ce qui faisait s'exclamer et se pâmer les baġdādiens littéralement comblés. Ils reconnaissaient en hoquetant leurs péchés et faisaient savoir à Ibn al-Ġawzī leur repentance. Un point arrivait où personne n'était plus capable de se retenir. C'est alors qu'Ibn al-Ġawzī se mettait à citer des couplets poétiques. Mais il ne s'agissait nullement de vers d'un genre qu'on aurait attendu d'un austère censeur des mœurs ḥanbalite. C'étaient, d'après les

propres mots d'Ibn Ḡubayr, des poèmes d'amour d'une extrême subtilité et qui pourtant produisaient sur leur auditoire l'ivresse et même la narcose.

Ibn Ḡubayr écrit à ce propos dans sa description du deuxième sermon qu'il entendit de la bouche d'Ibn al-Ḡawzī : « Au cours de la séance, il récita des poèmes qui, éveillant un violent désir et résonnant d'une sensibilité singulière, firent s'enflammer les cœurs et les plongèrent dans une extase où leur thème érotique se transmua en renoncement. Dans les derniers poèmes qu'il récita, alors que l'assistance avait (depuis déjà longtemps) atteint le stade de l'adulation, et que les flèches de ses paroles avaient touché les auditeurs assemblés au plus profond d'eux-mêmes, on trouve :

Où est mon âme? L'extase l'a fait fondre.
Où est mon cœur? Ne s'est-il pas encore remis?
Ô Sa'd, souffle sur la braise de mon amour⁽²⁴⁸⁾ en me parlant d'eux.
Ô Sa'd, dis-moi, par Dieu, que je suis ta rançon⁽²⁴⁹⁾!

Sans cesse il répétait ces vers et s'en trouvait très excité ... »⁽²⁵⁰⁾.

C'est malheureusement le seule exemple que fournisse Ibn Ḡubayr de la poésie dans ce deuxième sermon. En sus, Ibn Ḡubayr le cite de mémoire⁽²⁵¹⁾. A propos du troisième sermon, Ibn Ḡubayr écrit : « Finalement, il (c.-à-d. Ibn al-Ḡawzī) se mit, vers la fin de la séance, à répéter jusqu'à épuisement des vers érotiques pleins de désir, de renoncement et de ravissement. Il descendit alors d'un bond du haut de sa chaire, troublé et abattu »⁽²⁵²⁾. Les gens tombaient en extase, entraient en transe, titubaient. Ibn al-Ḡawzī lui-même se montrait si violemment ému qu'Ibn Ḡubayr redouta que la prédication ne lui causât une attaque⁽²⁵³⁾. Une autre fois, vers la fin d'un sermon, Ibn al-Ḡawzī fut saisi d'une faiblesse telle qu'il descendit de la chaire totalement désorienté et abattu. Ses auditeurs étaient profondément troublés et, saisis d'un profond repentir, se maudissaient eux-mêmes⁽²⁵⁴⁾.

Quel but ce ḥanbalite espérait-il atteindre par ses sermons? Ce serait faire une injustice à Ibn al-Ḡawzī et passer à côté de la question que de considérer ses sermons simplement sous l'aspect de l'émotionnalité. Ils ne furent jamais des charlataneries : il en avait horreur. Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, les sermons d'Ibn al-Ḡawzī étaient toujours des moyens en vue d'une fin. Elle avait nom prise de conscience et discipline de soi-même. C'est pourquoi il polémiquait si vigoureusement contre la « culture de l'extase » de certains mystiques et prédicateurs populaires. Dans tous ses sermons, Ibn al-Ḡawzī défendait une position éthique, car, selon l'exégèse de la loi islamique, l'homme est apte à suivre la voie de la droiture et convié à le faire. Cette voie est annoncée dans les sermons d'Ibn al-Ḡawzī, à partir des paroles du Prophète et des pieux ancêtres. Mais en même

temps, on y décrit les épouvantes et les angoisses de tous ceux qui, de quelque façon que ce soit, ont dévié de cette voie. L'homme, comme créature de Dieu, reste pour Ibn al-Ġawzī un être ambivalent : prisonnier de sa nature et en même temps capable de la maîtriser, grâce aux aptitudes dont Dieu l'avait comblé.

Parmi ces aptitudes, Ibn al-Ġawzī a placé au premier plan celle de l'amour, qu'il s'agisse de l'amour profane ou de l'amour divin (l'amour porté à Dieu et l'amour de Dieu pour les hommes). La signification accordée par Ibn al-Ġawzī dans ses sermons tant aux dangers qu'à la force de l'amour, donnaient à ses sermons un ton très personnel.

D'après tout ce que l'on sait à ce jour, les écrits consacrés par le « grand patron » de la *ḥanbaliyya* bagdādienne à l'art de l'homélie et du prêche — et du reste presque toutes ses autres œuvres — ont un point commun : d'une part elles sont des compilations d'un grand nombre de sources parmi les plus diverses, mais, d'autre part, elles contiennent des réflexions au plus haut degré personnelles et des prises de position de l'auteur vis-à-vis des choses qui le préoccupaient, lui et son temps. Ce savant ḥanbalite a en effet pris position, de façon critique, vis-à-vis de presque tous les problèmes de l'histoire de son temps et — à l'exception de la mathématique et de l'astronomie — s'est exprimé dans tous les domaines du *'ilm*. C'est à coup sûr dans les textes de ses sermons et dans ses écrits biographiques et polémiques que sa personnalité se laisse saisir avec le plus de netteté.

L'attitude d'Ibn al-Ġawzī vis-à-vis des conteurs d'histoires religieuses (*quṣṣāṣ*) et des prédicateurs populaires (*wu'āz*) s'en est trouvée éclairée de façon correcte⁽²⁵⁵⁾. L'intention d'Ibn al-Ġawzī n'était pas seulement d'initier de jeunes prédicateurs débutants à l'art du prêche au plan de la forme rhétorique, mais aussi de leur fournir, par des livres et des manuels préparés par lui-même à cet effet, des directives sur le contenu des sermons, directives fondées exclusivement sur le Coran et la littérature de *ḥadīṭ*. Il voulait ainsi, d'une part, procurer à l'éloquence sacrée une place comme discipline indépendante et reconnue au sein des sciences islamiques et, d'autre part, exercer un contrôle sur les tendances anti-islamiques de certains prédicateurs⁽²⁵⁶⁾. Les prédicateurs, tels qu'il se les représentait, devaient se voir fournir une nouvelle échelle des valeurs et leur activité assumer une nouvelle fonction politique dans l'Etat. L'éloquence sacrée devait être utilisée pour le service et la protection du califat 'abbāside⁽²⁵⁷⁾, comme je l'ai indiqué au début de cette étude.

Même si nous savons maintenant qu'Ibn al-Ġawzī a effectivement écrit des directives de ce genre pour les *quṣṣāṣ* et les *wu'āz*, nous ne disposons cependant toujours pas d'exemples ou d'analyses textuelles, tirés de son œuvre écrite, immense mais seulement très partiellement éditée. Il nous reste à attendre l'édition et l'étude du contenu de son manuel des péroraisons maintenant retrouvé, le *Kitāb al-Ḥawātīm*.

APPENDICE

DESCRIPTION DU MANUSCRIT HÜSEYİN ÇELEBİ 434 À BROUSSE : IBN AL-ĞAWZĪ, *Kitāb Ru'ūs al-qawārīr fī 'l-wa'z wa'l-taḍkīr* (voir, ci-dessous, p. 113, n. 230).

Reliure de cuir récente avec cadre d'or et médaillon central doré en forme de losange, sans rabat. — Papier brun et clair, fort. — 68 feuillets. — Format 20,5 × 17,5 cm, justification 14,5 × 9,3 cm. 15 lignes de 8 à 9 mots. *Nashī* bien lisible, écrit à l'encre brune. Titres courants en rouge. Unités syntaxiques signalées par trois petits points rouges. — Pas de réclames. — Foliation d'une écriture bibliothécaire turque moderne. Le manuscrit est, après restauration, en bon état. Colophon, fol. 68 a :

نقله ولد منشئه على بن عبد الرحمن بن الجوزي ووافق الفراغ من نقله يوم الإثنين ثامن عشر جمادى الآخرة من سنة ست مائة .

(« Copie achevée par le fils de l'auteur, 'Alī b. 'Abd al-Raḥmān b. al-Ğawzī, le lundi 18 ġumādā II 600 (22.2.1204) »).

Fol. 1 a : Beau et vieux *'unwān* dans un cadre d'or avec bord extérieur bleu. A gauche, ornement végétal dans les teintes or, rouge et bleu. Le *'unwān* contient le titre, écrit à l'encre brune : « *Kitāb Ru'ūs al-qawārīr fī 'l-wa'z wa'l-taḍkīr min inšā' šayḥ al-umma 'Abd al-Raḥmān b. 'Alī b. Muḥammad b. 'Alī b. Ḥummādī b. al-Ğawzī* ». Au-dessous, deux sceaux de possesseurs, effacés et illisibles.

Début (fol. 1 b) :

بسم الله الرحمن الرحيم ، ربّ عونك ، قال الشيخ الإمام . . . أبو الفرج . . . ابن الجوزي : الحمد لله بفنون المحامد والثناء . . . لما كان مجلس الوعظ يشتمل على خطبة و صدر وعجز فصدره يذكر فيه التفسير والحديث وأجوبة المسائل وعيون العلوم . . .

Fin (fol. 68 a) :

. . . يا لرحيلك فما عجله يا لسفرك ما طوله يا لطريقك ما هو له يا لعقلك خير منه البله ، آخر الكتاب .

Le ms. est mentionné dans Ahmet Ateş, *Une liste des manuscrits choisis parmi les bibliothèques de Bursa*, Istanbul 1951, p. 41, No. 85 (avec datation erronée à 620 h.) et

dans Şeşen, *Nawādir*, I, 60. D'autres manuscrits sont mentionnés par al-'Alūġi, *Mu'allafāt*, p. 106, No. 155. L'édition de Amin 'Abd al-'Aziz, Le Caire : Maṭba'at al-Ġamaliyya 1332/1914, ne répond pas aux exigences scientifiques. Elle prend pour base une copie de 1329/1911, elle-même dérivée d'une copie de 645/1247 (voir le colophon dans l'édition, p. 61, et la préface de l'éditeur, p. 2). L'*incipit* de l'édition ainsi que toute l'introduction de l'auteur ne correspondent pas à ceux du ms. Hüseyin Çelebi 434. Le reste du texte, en tout quatre chapitres plus l'*explicit*, est identique.

Notes supplémentaires :

Alors que cette étude était en cours de publication, est parue la thèse de Stefan Leder, *Ibn al-Ġawzī und seine Kompilation wider die Leidenschaft. Der Traditionalist in gelehrter Überlieferung und originärer Lehre*, Beyrouth 1984 (*Beiruter Texte und Studien*, 32). Je n'ai plus été en mesure de tenir compte ici de l'interprétation que donne Leder de la personnalité d'Ibn al-Ġawzī. Leder et moi-même sommes, indépendamment l'un de l'autre, parvenus à des résultats identiques ou semblables sur divers points de la biographie d'Ibn al-Ġawzī et, nous fondant sur des textes différents, de son art de la prédication. Voir mon compte rendu à paraître dans : *Der Islam*.

A la fin du manuscrit de Berlin, Ahlwardt 8362, fol. 307 b (ici-même, Pl. XXVII), Leder a découvert un autre court autographe d'Ibn al-Ġawzī. Il s'agit d'un *samā'* (certificat d'audition) du *Damm al-hawā*, en date de 566/1171 (cf. Leder, *Ibn al-Ġawzī*, 43).

Comme Prof. Dr. Rudolf Sellheim me l'a indiqué, le nom de famille du savant arabe n'est pas « 'Alūġi » mais « al-'Alwaġi » (voir ici-même, p. 57, et note 27 p. 94). Il y a de tout temps eu des confusions à propos de ce nom, mais al-'Alwaġi prononce lui-même son nom de cette manière.

NOTES

(*) Version fortement augmentée d'une communication faite au XI^e Congrès de l'Union Européenne d'Arabes et Islamisants, Evora/Faro (Portugal), Septembre 1982. Nous tenons à remercier les bibliothèques d'Istanbul, Brousse, Dublin et Berlin, en particulier la Süleymaniye Kütüphanesi à Istanbul, de nous avoir donné la permission de voir les manuscrits cités ci-dessous et de nous en avoir fourni des microfilms. Nos remerciements s'adressent, alors, à Gilles P. Hennequin (C.N.R.S., Paris) qui nous a aidé généreusement en ce qui concerne la traduction française de notre texte allemand, et, également, à Joseph N. Bell (Bergen) avec lequel nous avons discuté certains vers poétiques du *Ḥawātīm*.

(1) Pour une bibliographie sur les bibliothèques de manuscrits et leur fonds, voir A. Hartmann, *Bemerkungen zu Handschriften 'Umar as-Suhrawardī*, dans : *Der Islam* 60, 1983 (*Festschrift für Albert Dietrich*), 112 sqq.

(2) Rudolf Sellheim, *Materialien zur arabischen Literaturgeschichte I*, Wiesbaden 1976 (*Verzeichnis der orientalischen Handschriften in Deutschland*, vol. XVII, série A).

(3) Sellheim, *Materialien*, voir introduction, en particulier p. xvii.

(4) Parmi les travaux récents sur Ibn al-Ġawzī, on mentionnera Merlin L. Swartz, *Ibn al-Jawzī's Kitāb al-Quṣṣāṣ wa'l-mudhakkirin, Including a Critical Edition, Annotated Translation and Introduction*, Beyrouth 1971; de même, l'étude de Daniel Reig, *Le Ṣayd al-ḥāṭir d'Abū 'l-Faraġ Ibn al-Ġawzī*, dans : *Studia Islamica* 34, 1971, 89-123. Voir aussi *EI*², III, 751-752 (éd. angl.), s.v. *Ibn al-Djawzī* (H. Laoust). George Makdisi, *Ibn 'Aqīl et la résurgence de l'Islam traditionaliste au XI^e siècle (V^e siècle de l'Hégire)*, Damas 1963, index. Henri Laoust, *Les schismes dans l'Islam*, Paris 1965, 240-243. Angelika Hartmann, *an-Nāṣir li-Dīn Allāh (1180-1225). Politik, Religion, Kultur in der späten 'Abbāsidenzeit*, Berlin / New York 1975, 186-189. Joseph Norment Bell, *Love Theory in Later Ḥanbalite Islam*, Albany 1979, 11-45 (à propos du *Ḍamm al-hawā* d'Ibn al-Ġawzī).

Je n'ai pas eu accès à la thèse inédite de Merlin Swartz, *Ibn al-Jawzī : A Study of His Life and Work as a Preacher*, Harvard 1967. Mon exposé était déjà rédigé quand est parue une autre étude de Merlin Swartz, *The Rules of the Popular Preaching in Twelfth-Century Baghdad, According to Ibn al-Jawzī*, dans : *Prédication et propagande au Moyen Age. Islam, Byzance, Occident. Penn-Paris-Dumbarton Oaks Colloquia III, 20-25 oct. 1980, organisée par G. Makdisi, D. Sourdel et J. Sourdel-Thomine*, Paris 1983, 223-239. (L'article de M. Swartz est, dans une large mesure, un résumé des conclusions de son travail fondamental paru en 1971 (bibliographie ci-dessus) : Swartz déduit du *Kitāb al-Quṣṣāṣ* et du *Muntaẓam* d'Ibn al-Ġawzī des critères d'ordre général en ce qui concerne la structure des sermons d'Ibn al-Ġawzī et ses auditoires. Swartz oppose le sermon (*wa'z*) au prêche du vendredi (*ḥuṭba*). Avant de généraliser, à notre avis, un choix de sources plus étendu aurait été préférable).

(5) Voir Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 15.

(6) Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam fī ta'riḥ al-mulūk wa'l-umam*, X, Ḥaydarābād 1359/1940, 32.

La *mašyaḥa* d'Ibn al-Ġawzī contient plus de 200 noms, mais certainement pas, il s'en faut de beaucoup, les noms de tous les maîtres auprès desquels cet élève assidu avait étudié les traditions. Voir *Mašyaḥat Ibn al-Ġawzī*, éd. Muḥammad Maḥfūz, 2^e éd., Athènes/Beyrouth 1400/1980. — Ibn al-Ġawzī parle de son enfance, de sa jeunesse et de ses études dans le *Laftat al-kabid* (*Lafta*¹, 81; *Lafta*², 23-24), ainsi que du rôle du *fiqh* (*Lafta*¹, 80; *Lafta*², 21. Voir les indications bibliographiques ci-après, n. 67, p. 98).

(7) Voir Ibn Rağab, *Al-Dayl 'alā Ṭabaqāt al-ḥanābila*, éd. M. Ḥamid al-Fiqī, I, Le Caire 1372/1952, p. 153, 414. George Makdisi, *Ibn 'Aqil*, 4 (et index). *EI*², III, 751.

(8) Là-dessus les travaux bien connus d'Henri Laoust et de George Makdisi (bibliographie dans Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 242-243). Parmi les travaux parus plus tard, on peut signaler en particulier : George Makdisi, *L'Islam hanbalisant*, dans : *REI* 42, 1974, 211-244, et 43, 1975, 45-76. Hans Daiber, *The Creed ('Aqida) of the Ḥanbalite Ibn Qudāma al-Maqdisī. A Newly Discovered Text*, dans : *Studia Arabica et Islamica, Mélanges Iḥsān 'Abbās*, éd. Wadād al-Qāḍī, Beyrouth 1981, 105-125.

(9) Voir Herbert Mason, *Two Statesmen of Mediaeval Islam. Vizir Ibn Hubayra (499-560 AH / 1105-1165 AD) and Caliph An-Nāṣir li Dīn Allāh (533-622 AH / 1158-1225 AD)*, The Hague / Paris 1972, p. 13-66.

(10) Swartz, *Ibn al-Jawzī*, p. 28 sq.

(11) Swartz, *Ibn al-Jawzī*, p. 22.

(12) *Muntaẓam*, X, 243. Voir à cet effet Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 31.

(13) Le 10 šawwāl 571 (22.4.1176), des restrictions sévères furent imposées à l'activité des prédicateurs bağdādiens. Cf. Ibn al-Ğawzī, *Muntaẓam*, X, 259.

(14) Voir Max Weisweiler, *Das Amt des Mustamlī in der arabischen Wissenschaft*, dans : *Oriens* 4, 1951, 27-57. Sur l'étendue de l'auditoire et la technique spécifique de la transmission des discours et des sermons, *op. cit.*, 36-44.

(15) Ibn al-Ğawzī, cité dans Ibn Rağab, *Dayl*, I, p. 403, lignes 6-7.

(16) al-Ḍahabī, *Taḍkirat al-ḥuffāz*, IV, Ḥaydarābād 1376/1956, p. 1344.

(17) Voir ici-même, p. 79-81.

(18) Voir les observations sur la datation du *Talbīs Iblīs*, dans Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 45.

(19) Ibn al-Ğawzī, *Muntaẓam*, X, 259, et Ibn Rağab, *Dayl*, I, 407.

(20) *Muntaẓam*, X, p. 259, ligne 4 sqq.

(21) *Muntaẓam*, X, 233. Sibṭ b. al-Ğawzī, *Mir'āt al-zamān fī ta'rīḥ al-a'yān*, VIII/1, Ḥaydarābād 1371/1952, 262, 283.

(22) *Muntaẓam*, X, 217.

(23) « *Manāqib 'Alī b. Abī Ṭālib* », voir 'Abd al-Ḥamid al-'Alūğī, *Mu'allafāt Ibn al-Ğawzī*, Bağdād 1385/1965, p. 179, N° 437.

(24) *Şayd al-ḥāṭir*, éd. Muḥammad al-Ğazzālī, Le Caire, s.d., 385.

(25) *Talbīs Iblīs*, éd. Maḥmūd Maḥdi al-Istanbūli (Beyrouth) 1396/1976, 97-102.

(26) *Talbīs Iblīs*, 102-112.

(27) Voir la liste de ses ouvrages dans Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 483-489 (faisant partie de sa notice nécrologique détaillée, 481-502) et dans Ibn Rağab, *Dayl*, I, 416-421 (dans la notice nécrologique, 399-432). Ibn Rağab se réfère à l'historiographe bağdādien Ibn al-Qaṭī'i (m. en 634/1236), élève d'Ibn al-Ğawzī, auquel ce dernier avait personnellement transmis une liste autographe de ses ouvrages. Ibn Rağab ajoute cependant qu'à son avis Ibn al-Qaṭī'i, de sa propre initiative, a inclus d'autres ouvrages à cette liste (*Dayl*, I, p. 416, lignes 14-15, et p. 420). Ibn Rağab a également rassemblé les titres des ouvrages écrits par Ibn al-Ğawzī après que cette liste eut été établie (*Dayl*, I, 420 sq.). Pour plus de détails cf. 'Abd al-Ḥamid al-'Alūğī, *Mu'allafāt Ibn al-Ğawzī*, Bağdād 1385/1965. Dans le *Laftat al-kabid*, Ibn al-Ğawzī lui-même parle à son fils Abū 'l-Qāsim de ceux de ses ouvrages qu'il considérait, jusqu'environ 578/1182, date à laquelle le *Laftat al-kabid* fut composé, comme les plus importants (*Lafta*¹, 88-89; *Lafta*², 43-44).

Notes bibliographiques, voir ci-après, n. 67 p. 98). A ce moment-là, il avait achevé 100 livres, ce qu'il nous fait savoir avec fierté (*op. cit.*, *loc. cit.*).

(28) Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 482 : « *Sami'tuhu yaqūlu 'alā 'l-minbar fī āḥir 'umrihi : katabtu bi-iṣba'ayya hātayni alfay muḡalladin* ».

(29) Ibn Raḡab, *Dayl*, I, p. 412, lignes 14-15. Avant Ibn Raḡab, al-Ḍahabī avait déjà repris la première partie de cette citation, et Ibn al-'Imād la transmit intégralement après lui : cf. al-Ḍahabī, *Taḏkirat al-ḥuffāz*, IV, Ḥaydarābād [1315/1897-8], 140. Ibn al-'Imād, *Ṣaḍarāt al-ḍahab fī aḥbār man ḍahab*, IV, Le Caire 1350-51/1931-32, 330.

(30) Comme le montre le manuscrit de Dublin, N° 3370.

(31) Là-dessus, Jan Just Witkam, *Arabic Manuscripts in the Library of the University of Leiden. A General Introduction to the Catalogue*, Leyde 1982, 14.

(32) Ibn Raḡab, *Dayl*, I, p. 413, lignes 8-9, et *ibid.*, p. 415, ligne 20.

(33) Jurisconsulte baḡdādien, compilateur de biographies, et historiographe, m. en 634/1236. Sa chronique intitulée *Durrat al-iklil fī tatimmat al-taḍyīl* est un supplément au *Dayl 'alā Ta'riḥ Baḡdād* d'al-Sam'ānī. Alors que des historiographes contemporains, comme p. ex. Ibn al-Naḡḡār, ont critiqué la *Durrat al-iklil*, Ibn Raḡab en prend la défense et en fait le point de départ de son *Dayl 'alā Ṭabaqāt al-ḥanābila*. Ibn al-Naḡḡār aurait lui-même utilisé la *Durra* pour son *Dayl 'alā Ta'riḥ Baḡdād*, comme l'affirme Ibn Raḡab (*Dayl*, II, 212). D'autres détails dans Franz Rosenthal, *A History of Muslim Historiography*, Leyde 1952, 386-387; 2° éd. rév., Leyde 1968, 462 sq. A. Hartmann, *an-Nāṣir*, 26-27.

(34) Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, p. 488, dernière ligne. Sibṭ aurait obtenu en Syrie les titres mentionnés dans la liste, Sibṭ, *ibid.*, p. 483, lignes 7-8.

(35) Là-dessus, cf. Ibn Raḡab, *Dayl*, I, p. 415, lignes 19-20, et, en particulier, *ibid.*, p. 416-420, ligne 2.

(36) Ibn Raḡab, *Dayl*, I, p. 420, ligne 3 sqq.

(37) Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 489.

(38) Ibn Taymiyya, cité dans Ibn Raḡab, *Dayl*, I, p. 415, lignes 22-23.

(39) Ibn Ḥallikān, *Wafayāt al-a'yān wa-anbā' abnā' al-zamān*, II, Le Caire 1960, 321.

(40) al-Munḍirī, *al-Takmila li-wafayāt al-naqala*, éd. Baššār 'Awwād Ma'rūf, II, al-Naḡaf 1389/1969, 293.

(41) Voir ci-devant, n. 27 p. 94.

(42) al-'Alūḡī, *Mu'allafāt*, 63-203.

(43) Ibn al-Ġawzī, *al-Tabṣira*, éd. Muṣṭafā 'Abd al-Wāḥid, I, Le Caire 1390/1970 (voir l'introduction de l'éditeur, p. ḥā'-kāf). Ibn al-Ġawzī, *Talqīḥ fuhūm ahl al-aṭar fī 'uyūn al-ta'riḥ wa'l-siyar*, éd. 'Alī Ḥasan, Le Caire s.d. (voir l'introduction de l'éditeur, p. ṭā'-lām). Muḥammad Bāqir 'Alwān, *al-Mustadrak 'alā mu'allafāt Ibn al-Ġawzī*, dans : *al-Mawrid* 1, 1971, 181-190. Nāḡiya 'Abdallāh Ibrāhīm, *Ibn al-Ġawzī. Fihrist kutubihi*, dans : *Maḡallat al-Maḡma' al-'Ilmi al-'Irāqī* 31, 1980, 193-200. Muḥammad Ibrāhīm al-Ṣaybānī, *Maḥṭūṭāt al-Muntaẓam fī 'l-'ālam wa-amākin wuḡūḍihā*, al-Kuwayt 1403/1982-83.

(44) Il y a plusieurs certificats d'audition et de transmission qui ne sont pas de sa main, mais qui furent, comme c'est souvent le cas, copiés avec les textes de ses ouvrages par ses élèves.

(45) Voir *Note supplémentaire*, p. 92, et fac-similé, Pl. XXVII.

(46) Arthur J. Arberry, *The Chester Beatty Library. A Handlist of the Arabic Manuscripts*, II, Dublin 1955-56, N° 3370, planche 42. Ibn al-Ġawzī confirme dans le colophon qu'il est bien le copiste du manuscrit (voir pl. 42 dans Arberry). En vue d'une comparaison des écritures, on a reproduit ci-après,

Pl. XXVIII, le fol. 120 a du ms. de Dublin. Je remercie David James (Chester Beatty Library) de m'avoir fourni des photocopies du manuscrit.

⁽⁴⁷⁾ Ms. Fatih 4329. Cf. Hellmut Ritter, *Philologika IV*, dans : *Der Islam* 18, 1929, 55. Ce court autographe se trouve en marge du folio 298 a du ms. Comme j'ai pu le constater, il s'agit d'un certificat d'audition (*samā'*) d'Ibn al-Ġawzī et non pas d'un *ex libris*.

⁽⁴⁸⁾ Šalāh al-Dīn al-Munaġġid, *Iğāzāt al-samā' fi 'l-maḥṭūṭāt al-qadīma*, dans : *RIMA* I, 1955, p. 245 et pl. 6.

⁽⁴⁹⁾ 'Abd al-'Aziz b. Dulaf (m. en 637/1239) comptait parmi les savants ḥanbalites de Baġdād les plus influents. Il était un élève du vizir Ibn Yūnus (m. en 593/1196-97). Ibn Dulaf lui-même était particulièrement réputé comme expert en Coran et en *ḥadiṭ*, chose attestée également par l'intérêt qu'il prit à recopier le commentaire coranique d'Ibn al-Ġawzī, *Zād al-masīr fi 'ilm al-tafsīr*. Ibn Dulaf parvint à la notoriété sous le calife al-Zāhir. Pour plus de détails, voir A. Hartmann, *an-Nāṣir*, 182, 211. Ibn Raġab, *Dayl*, II, 217-219.

⁽⁵⁰⁾ Ms. Tire, Naġīb Pāšā 43 et 44. (Cf. Ramazan Şeşen [Ramaḍān Şišin], *Nawādir al-maḥṭūṭāt al-'arabiyya fi maktabāt Turkiyā*, I, Beyrouth 1975, 60. Malgré tous mes efforts, je n'ai pas réussi à voir les mss. eux-mêmes ou à obtenir des microfilms de Turquie.

⁽⁵¹⁾ Le propriétaire du ms. et fondateur de la bibliothèque était Amcazade Hüseyin Çelebi, qui mourut en 1713. Sa bibliothèque compte parmi les plus anciennes qui soient aujourd'hui encore presque intégralement conservées à Brousse. Il l'avait installée dans la Inebey Medresesi, près de la Ulu Cami.

⁽⁵²⁾ Ce chiffre est emprunté à la liste des ouvrages d'Ibn al-Ġawzī dans al-'Alūġī, *Mu'allafāt*, 63-203. Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 483-489, et Ibn Raġab, *Dayl*, I, 416-421, n'avaient connaissance que de la moitié environ. Voir aussi *GAL*, I, 500-508, S I, 914-920.

⁽⁵³⁾ Istanbul 1951, p. 41, N° 79 : « 439 (A.) — Kitāb al-Khavātīm par Abū 'l-Farac 'Abdarrahmān b. al Cavzī (m. 597 h.), écr. 581 h., autogr., fol. 70; 25 × 17 (22 × 12) ».

⁽⁵⁴⁾ Beyrouth 1975, p. 59. Les volumes 2 et 3 sont parus à Beyrouth en 1980 et 1982. Comme l'explique Ramazan Şeşen dans l'introduction du 1^{er} vol. des *Nawādir*, son fihrist ne devrait contenir que les manuscrits arabes non mentionnés dans *GAL*, *GAS* ou d'autres catalogues. Les listes de manuscrits publiées par le Ministère de l'Education à l'occasion du 22^e Congrès International des Orientalistes, Istanbul 1951, ne sont pas mentionnées par Şeşen, bien qu'il s'en soit servi.

⁽⁵⁵⁾ Ḥaydarābād 1952, VIII/2, p. 488, ligne 13. Ms. Topkapı Sarayı, Aḥmed III, 2907, vol. 13, fol. 286 b, lignes 1-2.

⁽⁵⁶⁾ Là-dessus, cf. al-'Alūġī, *Mu'allafāt*, p. 118, N° 122.

⁽⁵⁷⁾ Ibn Raġab, *Dayl*, I, p. 420, ligne 22.

⁽⁵⁸⁾ al-'Alūġī, *Mu'allafāt*, p. 194, N° 482.

⁽⁵⁹⁾ Le manuscrit n'a que le *rasm* الساطية. L'orthographe الشاطية se trouve dans un autre autographe d'Ibn al-Ġawzī, à savoir un certificat d'audition (*samā'*) dans une copie de son *Kitāb A'mār al-a'yān*. Là, il est dit que l'ouvrage fut récité en 585/1198 dans la maison du *šayḥ* (sic!) *al-Šāfi'iyya*. (Cf. al-Munaġġid, *Iğāzāt*, p. 245 et pl. 6). Ce sont, à ma connaissance, les seules preuves manuscrites connues jusqu'ici qui témoignent de l'activité d'Ibn al-Ġawzī à la Madrasa Šāfi'iyya.

⁽⁶⁰⁾ Si l'on voulait établir un rapport direct entre la note ajoutée en bas du colophon et le colophon lui-même, on ne parviendrait à une solution satisfaisante que dans le cas où le manuscrit, dans son

ensemble, ne serait *pas* l'autographe, mais seulement une copie. Celle-ci aurait alors été commandée par Aḥmad b. Muḥammad b. 'Abdallāh al-Mawṣili (« *kattaba aḡma' Aḥmad b. ... al-Mawṣili* »), et le copiste, qui reste anonyme, aurait reproduit le colophon d'Ibn al-Ġawzī ainsi que toutes les remarques personnelles de celui-ci sur la page de titre. — Ou bien : à condition que le manuscrit ne soit *pas* l'autographe, on pourrait lire « *kataba aḡma'a Aḥmad b. ... al-Mawṣili* ». Cette mention proviendrait alors d'une personne restée anonyme qui pourtant a dû savoir qu'Aḥmad b. Muḥammad al-Mawṣili avait été le scribe du manuscrit. — Ce ne sont là que deux hypothèses qui n'entrent pas en ligne de compte. La comparaison graphologique du manuscrit avec les autres autographes d'Ibn al-Ġawzī découverts à ce jour, tout particulièrement l'autographe de Dublin, indique sans équivoque que ce manuscrit a été écrit par Ibn al-Ġawzī lui-même. Le manuscrit Ḥüseyn Çelebi 435 est donc un autographe.

(61) Je ne puis l'identifier avec certitude. Il pourrait être identique à Aḥmad b. M. al-Mawṣili, né en 575/1179, mort en 622/1225, et qui s'est occupé surtout de l'œuvre d'al-Ġazzālī (cf. al-Subkī, *Ṭabaqāt al-ṣāfi'iyya*, V, Le Caire 1324/1906, p. 17). Mais al-Subkī ne connaît son père que sous le nom de Muḥammad b. Yūnus et non pas sous celui de Muḥammad b. 'Abdallāh. Ou s'agit-il d'Aḥmad b. M. b. Abī 'l-Wafā' al-Mawṣili, poète de cour de l'atabeg de Mossoul, Badr al-Dīn Lu'lu'? Cet Aḥmad était connu sous le nom d'Ibn al-Ḥalāwī et il vécut de 603/1207 à 656/1258 (cf. Gaston Wiet, *Les biographies du Manḥal aṣ-ṣāfi*, Le Caire 1932, p. 42, N° 293. *GAL*, I, 250. al-Zirikli, *al-A'lām*, I, 211).

Ou s'agit-il encore d'Aḥmad b. Muḥammad b. 'Alī al-Mawṣili? Celui-ci a été le premier à enseigner à la *madrasat sab' al-muḡānin* (on trouve aussi : *al-madrasa al-maḡnūniyya*), hors les murs de Damas. (Cf. Ibn Šaddād, *al-A'lāq al-ḥaṭira*, *Ta'riḥ madinat Dimasq*, éd. Sāmī al-Dahhān, Damas 1375/1956, p. 250, N° 70).

Dans son *Ta'riḥ*, al-Ġazārī mentionne encore un 'Abdallāh b. M. b. 'Abdallāh al-Mawṣili (m. en 691/1292), qui était derviche et passa sa vie retiré au pied du mur Nord de la grande mosquée de Damas. (Cf. *La chronique de Damas d'al-Jazārī (années 689-698 H.)*, par Jean Sauvaget, dans : *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*, fasc. 249, Paris 1949, p. 23, N° 131).

Finalement, il n'est pas exclu que ce soit Aḥmad b. M. al-Qādisi al-Ḍarir (m. en 621/1224-25), père de l'historiographe Ibn al-Qādisi (m. en 632/1234-35). Il avait participé personnellement aux assemblées d'Ibn al-Ġawzī (cf. Ibn Kaṭīr, *al-Bidāya wa'l-nihāya fī 'l-ta'riḥ*, XIII, réimpression Beyrouth/al-Riyāḍ 1966, p. 104), et il avait par ailleurs écrit un supplément au *Muntaẓam*. (Cf. Sibṭī, *Mir'āt*, Ms. Topkapı Sarayı, Aḥmed III, 2907, vol. 13, fol. 341 b : absent de l'édition de Ḥaydarābād. Abū Šāma, *Tarāḡim riḡāl al-qarnayn al-sādis wa'l-sābi' al-ma'rūf bi'l-Ḍayl 'alā 'l-Rawḍatayn*, éd. 'Izzat al-'Aṭṭār al-Ḥusaynī, Beyrouth 1974, p. 143). Mais il ne s'agit dans tout cela que d'hypothèses. Le personnage qu'on cherche à identifier pourrait tout aussi bien appartenir à une époque plus tardive, et pourrait être un scribe insignifiant. Je n'ai pu le trouver dans la littérature biographique.

(62) Voir ci-après, n. 65 et n. 76.

(63) Nous ne pouvions pas l'identifier dans la littérature biographique correspondante. La *nisba* « al-Wabari » est prouvée par une citation dans al-Sam'ānī, *al-Ansāb*, XIII, Ḥaydarābād 1402/1982, N° 5141, p. 81-82.

(64) Voir le fac-similé, ci-après, Pl. XXVI.

(65) Il n'y a rien d'étonnant à ce que le fils, dont on sait qu'il avait seulement un an à l'époque, porte

déjà une *kunya*, et, qui plus est, la bonne. (Cf. Ibn Rağab, *Dayl*, II, 258. Sur l'attribution de *kunyas* aux enfants, voir *ET*², V, 396 (éd. angl.), s.v. *kunya*).

⁽⁶⁶⁾ Nous remercions J.J. Witkam (Leyde) de son renseignement amical en ce qui concerne des termes techniques de l'achat de ce manuscrit mentionnés sur la page de titre.

⁽⁶⁷⁾ Ibn al-Ğawzī, *Laftat al-kabid ilā naṣiḥat al-walad*, éd. Muḥammad Ḥamid al-Fiḳī, d'après les manuscrits collectifs du Caire, Dār al-Kutub N^{os} 123 et 125, dans : *Dafā'in al-Kunūz*, N^o 4, Le Caire 1349/1930-31, pp. 78-90. Le texte a été réédité par Fu'ād 'Abd al-Mun'im Aḥmad dans les années 1970 (Alexandrie s.d., Maktabat Ḥāmid) d'après des manuscrits d'Istanbul et du Caire, en tenant compte de l'édition d'al-Fiḳī. Comme les deux éditions diffèrent légèrement, je désigne l'édition d'al-Fiḳī *Lafta*¹ et celle de 'Abd al-Mun'im *Lafta*². Il existe une troisième édition en marge d'Ibn Qayyim al-Ğawziyya, *Awlādunā fī adab al-Islām*, éd. Qusayy Muḥibb al-Dīn al-Ḥaṭīb, Le Caire 1974, mais elle ne m'a pas été accessible. Sur le *Laftat al-kabid*, voir *GAL*, I, 500, S I, 914. al-'Alūḡī, *Mu'allafāt*, p. 153, N^o 323. Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 45.

⁽⁶⁸⁾ Pour cette raison, l'ouvrage a été transmis, également, sous le titre « *Waṣiyya li-waladihi* ». Voir, entre autres, le manuscrit Reisülküttab 927, fol. 85 b - 91 a. A Istanbul, j'ai collationné les deux textes, *Lafta* et *Waṣiyya*, qui sont identiques.

⁽⁶⁹⁾ Voir ici-même, p. 70 et p. 106, n. 144.

⁽⁷⁰⁾ Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 502.

⁽⁷¹⁾ Voir ci-après, p. 106, n. 144.

⁽⁷²⁾ Voir ici-même, p. 91 et p. 113, n. 230.

⁽⁷³⁾ Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 500.

⁽⁷⁴⁾ Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 502.

⁽⁷⁵⁾ Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 488. Ibn Rağab, *Dayl*, I, p. 420, ligne 19. al-'Alūḡī, *Mu'allafāt*, p. 157, N^o 342.

⁽⁷⁶⁾ Sur la personne et l'influence de Muḥyi 'l-Dīn, voir Hartmann, *al-Nāṣir*, 190-192, et les références bibliographiques qui y sont indiquées. Voir aussi Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 502-503.

⁽⁷⁷⁾ Ibn al-Ğawzī, *Manāqib Bağdād*, Bağdād 1921, 27. Le fait que le quartier de Bāb al-Azağ s'étendait effectivement jusqu'au Tigre est attesté par, entre autres, Ibn al-Sā'i, *al-Ğāmi' al-muḥtaṣar fī 'unwān al-tawārīḥ wa-'uyūn al-siyar*, IX, éd. M. Ğawād et P. Anastase Marie de St. Elie, Bağdād 1934, p. 89, lignes 1-2, et maintenant aussi dans le colophon de l'autographe d'Ibn al-Ğawzī à Brousse.

⁽⁷⁸⁾ Il ne faut pas le confondre avec les *madrasas* suivantes :

1) Une école du droit ḥanafite au nom presque identique, *al-Madrasa al-Šāfi'iyya al-'Alā'iyya*, se trouvant plus au Nord au bord du Tigre en face de la *madrasa* d'Abū 'l-Nağīb al-Suhrawardī, « près du vieux pont » de Bağdād, soit à peu près à l'emplacement de l'actuel mess des officiers. Cette *madrasa* fut fondée en 693/1293-94 par l'émir turc 'Alā' al-Dīn 'Alī b. 'Abd al-Mu'min b. Kurdemir al-Turkistānī. Ibn al-Fuwaṭī l'a décrite au 8^e/14^e siècle comme un beau bâtiment de haute stature. (Cf. Ibn al-Fuwaṭī, *Talḥiṣ mağma' al-ādāb*, IV, Damas 1967, 368. M. Ğawād et A. Sustar, *Dalīl ḥārīḡat Bağdād al-mufaṣṣal fī ḥiṭaṭ Bağdād qadīman wa-ḥadīṭan*, Bağdād 1958, 206. N. Ma'rūf, *al-Madāris al-šarābiyya bi-Bağdād wa-Wāsiṭ wa-Makka*, Bağdād 1965, p. 131, 133 et carte, p. 190. Je remercie Kāmil M. al-Shaibi, Bağdād, de m'avoir donné la référence de cette dernière publication.

2) La *Madrasa Šāfi'iyya* dans le quartier Bāb al-Ša'ir sur la rive gauche du Tigre. Elle compta parmi ses enseignants un petit-fils de 'Abd al-Qādir al-Ğilī, Abū Šāliḥ Naṣr (m. en 633/1236). (Cf. Ibn al-Fuwaṭī, *al-Ḥawādiṭ al-ğāmi'a*, Bağdād 1932, p. 87, ligne 1).

3) Une autre *madrasa* d'Ibn al-Ġawzī dans le Bāb al-Azağ. Cette école, connue surtout comme *Madrasat Ibn Dīnār* ou *Madrasat Abī Ḥakīm*, avait été reprise par Ibn al-Ġawzī après la mort de son maître en *fiqh*, Abū Ḥakīm al-Nahrawānī (m. en 556/1161). (Cf. Ibn Rağab, *Dayl*, I, 404. *ET*², III, 751 (éd. angl.), s.v. *Ibn al-Djawzī* (H. Laoust). N. Ma'rūf, *al-Madāris al-šarābiyya*, 122, avec d'autres références aux sources).

⁽⁷⁹⁾ La *madrasa* était connue sous les noms de *Madrasat Ibn al-Muḥarrimī* (d'après le nom de son fondateur qui mourut en 513/1119 et qui avait été un maître de 'Abd al-Qādir), *Madrasat 'Abd al-Qādir al-Ġilī*, *al-Qādiriyya* ou *Madrasat al-Ġilī*. (Cf. Ibn al-Ġawzī, *Muntaẓam*, IX, 120, 216. Makdisi, *Ibn 'Aqil*, 257. Youssef Eche, *Les bibliothèques arabes publiques et semi-publiques en Mésopotamie, en Syrie et en Egypte au Moyen Age*, Damas 1967, 180-181. Jacqueline Chabbi, 'Abd al-Qādir al-Djilānī, *personnage historique*, dans : *Studia Islamica* 38, 1973, 90-91. N. Ma'rūf, *al-Madāris al-šarābiyya*, 122. Voir aussi ci-après, n. 92 p. 100).

⁽⁸⁰⁾ *Muntaẓam*, VIII, 293. Niẓām al-Dīn Abū Naṣr b. Ġahīr, de la famille vizirale des Banū Ġahīr, puissants, riches et controversés, et qui, en politique, avaient manœuvré habilement pour leur propre intérêt entre le calife et le sultān salġūqide, mais finirent écrasés entre les deux. De 535/1140 à 542/1147, Niẓām al-Dīn fut le vizir du calife al-Muqtafi. Il avait été auparavant majordome (*ustād al-dār*). (Cf. Ibn al-Ġawzī, *Muntaẓam*, X, 88, 124-125. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, XI, 79. Ibn al-Ṭiqṭaqā, *al-Fahri fī 'l-ādāb al-sultāniyya wa'l-duwal al-islāmiyya*, Beyrouth 1386/1966, 311. *ET*², II, 384-385 (éd. angl.), s.v. *Banū Djahīr* (Cl. Cahen).) Ibn al-Ṭiqṭaqā lui reconnaît une compétence en *ḥadiṭ*.

⁽⁸¹⁾ Banafša bint 'Abdallāh al-Turkiyya, m. en 598/1201, enterrée à l'Ouest de Baġdād près de la tombe de Ma'rūf al-Karḥī. Elle fit également construire un pont sur le Tigre, fonda une localité rurale (*qarya*) pour les ḥanbalites et fit généreusement l'aumône. Elle avait fait construire sur la route de la Mecque plusieurs bâtiments pour y abriter les pèlerins, ainsi que des *ribāṭs* et des mosquées à Baġdād. (Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, XII, 74. Ibn al-Sā'i, *al-Ġāmi' al-muḥtaṣar*, IX, 88-89. Ibn al-Sā'i, *Nisā' al-ḥulafā'*, éd. Muṣṭafā Ġawād, Le Caire 1960, 111-112. Ibn Ġubayr, *Rihla*, 225. Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 510-511. al-Mundirī, *al-Takmila*, II, 343-344, N° 660. 'Umar Kaḥḥāla, *A'lām al-nisā'*, I, Damas 1379/1959, 2° éd., 38-39).

⁽⁸²⁾ D'après ce qu'en dit al-Šafadī (sans indiquer sa source), elle et plusieurs dignitaires de la cour s'opposèrent en 575/1180 à l'élévation d'al-Nāṣir au califat. (al-Šafadī, *Kitāb al-Wāfi bi'l-wafayāt. Das biographische Lexikon des Šalāḥaddīn Ḥalīl ibn Aibak aṣ-Šafadī*, VI, éd. Sven Dederling, Wiesbaden 1972 (Bibl. Isl., 6 f), p. 311, lignes 9-10. al-Šafadī, *Nakt al-himyān*, Le Caire 1329/1911, 93). Mais, selon Sibṭ b. al-Ġawzī, elle aurait fait justement le contraire : elle convainquit al-Mustaḍī de transmettre l'autorité souveraine à al-Nāṣir, et non pas à son favori initial. Al-Nāṣir lui-même lui en aurait fait la proposition, et l'aurait récompensée par la suite. (Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/1, 511). Des contemporains comme Ibn al-Sā'i (*Ġāmi' al-muḥtaṣar*) et al-Malik al-Manṣūr (*Midmār al-ḥaqā'iq wa-sirr al-ḥalā'iq*, éd. Ḥasan Ḥabaši, Le Caire 1968) n'en disent rien.

⁽⁸³⁾ L'administrateur était le juriste šāfi'ite, traditionniste et juge Abū Ġa'far Muḥammad b. al-Šabbāğ (m. le 12 *dū 'l-ḥiğga* 585 / 21.1.1190), qui enseignait également à la Niẓāmiyya comme successeur du défunt Yūsuf al-Dimašqī. Ibn al-Šabbāğ exerçait la fonction de juge dans le *ḥarīm* du palais califal, mais il fut révoqué à cause de sa vie dissolue. C'est en tout cas ce qu'al-Subki se souvient d'avoir lu dans Ibn al-Nağğār, du moins dans une citation de celui-ci par un tiers. (Al-Subki, *Ṭabaqāt al-šāfi'iyya*, IV, 86). Les notices nécrologiques succinctes consacrées à Ibn al-Šabbāğ par al-Mundirī et al-Dahabī remontent à Ibn al-Dubayṭī. (Voir al-Mundirī, *al-Takmila*, I, p. 220-221, N° 95, avec

d'autres références bibliographiques. Al-Ḍahabī, *al-Muḥtaṣar al-muḥtaṣṣ ilayhi min Ta'riḥ Ibn al-Dubayfī*, I, éd. Muṣṭafā Ḡawād, Baġdād 1951, p. 72).

La chronique du prince ayyūbide de Ḥamāt, al-Malik al-Manṣūr, *Miḍmār al-ḥaqā'iq* (voir ci-devant, n. 82, p. 99), qui rapporte en détail les événements à Baġdād dans la deuxième moitié du 6^e/12^e siècle, mentionne Ibn al-Ṣabbāġ comme *qāḍī 'l-rab'* (« juge du quartier », c'est-à-dire du quartier baġdādien appelé d'après le Bāb al-Nūbī), et en 581/1185-86 aussi comme *qāḍī 'l-bāb*, c'est-à-dire juge du Bāb al-Nūbī lui-même. (*Miḍmār*, 207).

⁽⁸⁴⁾ Voir Ibn al-Ġawzī, *Muntaẓam*, X, 252-253. Parmi les publications récentes, voir N. Ma'rūf, *al-Madāris al-ṣarābiyya*, 120-121. Dans *Manāqib Baġdād*, Ibn al-Ġawzī ne mentionne pas cette *madrasa*.

⁽⁸⁵⁾ Cf. Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 29.

⁽⁸⁶⁾ *Muntaẓam*, X, p. 253, lignes 7-8.

⁽⁸⁷⁾ Voir « *zuhd* », ici-même, p. 79 et 81.

⁽⁸⁸⁾ *Muntaẓam*, X, p. 219, lignes 11-19 (sur 'Abd al-Qādir) et p. 240, ligne 22 (sur al-Qazwīnī).

⁽⁸⁹⁾ Sur la date exacte de sa mort, voir maintenant Sellheim, *Materialien*, I, 373.

⁽⁹⁰⁾ *Muntaẓam*, X, p. 219, lignes 11-19. Dans *Manāqib Aḥmad b. Ḥanbal* d'Ibn al-Ġawzī, également, la notice nécrologique sur 'Abd al-Qādir est fort brève. Cf. Ms. Berlin, Or. oct. 1455, fol. 301 a - 301 b.

⁽⁹¹⁾ Al-Ḍahabī cité dans D.S. Margoliouth, *Contributions to the Biography of 'Abd al-Kadir of Jilan*, dans : *JRAS* 1907, 277 : « *Qultu : lam yasa' marārat Ibn al-Ġawzī an yutarġimahu bi-akṭar min ḥādā li-mā fī qalbihi lahu min al-buġd, na'ūdu bi'llāh min al-hawā!* ».

⁽⁹²⁾ C'était la *madrasa* de son maître al-Mubārak b. 'Alī al-Muḥarrimī (m. en 513/1119), qui avait d'ailleurs été également le maître d'Ibn al-Ġawzī. (Cf. *Muntaẓam*, IX, 215-216. Ibn Raġab, *Dayl*, I, 166-171, 290-291. Eche, *Bibliothèques*, 180-181. Makdisi, *Ibn 'Aqīl*, 256-257).

⁽⁹³⁾ Voir al-Tādifī, *Qalā'id al-ġawāhir fī manāqib 'Abd al-Qādir*, éd. 'Abd al-Ḥamid Aḥmad Ḥanafī, Le Caire 1356/1937, p. 12 et 18 : d'après le rapport de son fils 'Abd al-Wahhāb, 'Abd al-Qādir enseignait trois fois par semaine dans sa *madrasa*, mais seulement une fois par semaine dans son *ribāṭ*. Voir aussi *Muntaẓam*, X, p. 219, lignes 12-16. De même, en ce qui concerne sa notice nécrologique sur 'Abd al-Qādir dans *Manāqib Aḥmad b. Ḥanbal*, Ibn al-Ġawzī passe sous silence complet qu'al-Ġilī aurait été *ṣūfī*. Il se contente de dire que celui-ci avait étudié le *fiqh* et le *ḥadīṭ*, et les avait également enseignés. (Voir Ibn al-Ġawzī, *Manāqib Aḥmad b. Ḥanbal*, fol. 301 a - 301 b). Cette référence était les théories émises par Jacqueline Chabbi et Angelo Scarabel. (En ce qui concerne l'exposé de J. Chabbi, voir ci-devant n. 79 p. 99. A. Scarabel, *Considerazioni su silsila e genealogia in 'Abd al-Qādir al-Jilānī*, dans : *Rivista degli Studi Orientali* 51, 1977, 77-98 [voir en particulier, p. 83]). La même chose est confirmée par l'historien baġdādien Ibn al-Naġġār (m. en 643/1245) : 'Abd al-Qādir aurait enseigné la jurisprudence dans sa *madrasa* et rendu des réponses sur des questions du droit. Il aurait été *muftī*. Cf. Margoliouth, *Contributions*, 280, 298.

⁽⁹⁴⁾ En détail voir J. Chabbi, *'Abd al-Qādir al-Djilānī*, 98-99. Les théories de J. Chabbi, *op. cit.*, 75-106, ont été critiquées, mais pas réfutées, par Jean-Claude Vadet, qui se réfère à *al-Fatḥ al-rabbānī* de 'Abd al-Qādir. Voir J.-Cl. Vadet, *L'éloquence d'un sermonnaire ḥanbalite baġdādien du XII^e siècle*, 'Abd al-Qādir al-Jilānī, dans : *Prédication et propagande au Moyen Age. Islam, Byzance, Occident. Penn-Paris-Dumbarton Oaks Colloquia III*, 20-25 oct. 1980, organisée par G. Makdisi, D. Sourdel et J. Sourdel-Thomine, Paris 1983, p. 201-222.

⁽⁹⁵⁾ Ses paroles allaient droit au cœur des gens (*yatakallimu 'alā 'l-ḥawāṭir*), et il était très populaire (*qubūl tāmm*), à ce qu'en dit Sibṭ b. al Ḡawzī. cf. Margoliouth, *Contributions*, 286, 308. Sur ses écrits voir *EI*², I, 69-70 (éd. angl.), s.v. 'Abd al-Ḳādir al-Djilānī (W. Braune). Son célèbre recueil de 78 sermons, *Futūḥ al-ḡayb*, est publié en marge de Muḥammad b. Yaḥyā al-Tāḍifi al-Ḥalabī, *Qalā'id al-ḡawāḥir fī manāqib 'Abd al-Qādir*, éd. 'Abd al-Ḥamīd Aḥmad Ḥanafī, Le Caire 1356/1937 (la 3^e édition, Le Caire 1375/1956, est identique), ainsi qu'en marge d'al-Ṣaṭṭanawfī, *Bahḡat al-asrār wa-ma'dīn al-anwār*, Le Caire 1304/1886-87 et 1330/1912. En sus des traductions bien connues de W. Braune, *Die Futūḥ al-ḡaib des 'Abd al-Qādir*, Berlin/Leipzig 1933 (Studien zur Geschichte und Kultur des Islamischen Orients, 8. Heft) et Aftab-ud-Din Ahmad, *Futuh al-ḡayb (The Revelations of the Unseen) by Hazrat Shaikh Muhyuddin Abdul Qadir Gilani*, Lahore 1967 (réimpression de l'édition de 1949), Alma Giese vient à son tour de terminer une traduction anglaise commentée (sous presse). — Je remercie Ali Abd el-Muhsin, le *mudīr al-ṣū'ūn al-fanniyya* au *Dār al-Kutub* au Caire, et Joseph N. Bell (Bergen), de m'avoir aidée à obtenir des photocopies des éditions d'al-Ṣaṭṭanawfī (Le Caire 1304) ainsi que d'al-Tāḍifi (Le Caire 1375).

⁽⁹⁶⁾ Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/1, 265.

⁽⁹⁷⁾ Scarabel, *Considerazioni*, 98.

⁽⁹⁸⁾ Une sorte d'estrade, entourée d'une balustrade, posée devant le *miḥrāb*, et d'où l'on récite le Coran.

⁽⁹⁹⁾ Voir l'autodescription d'Ibn al-Ḡawzī, *Muntaẓam*, X, 253.

⁽¹⁰⁰⁾ *Op. cit.* et *loc. cit.*

⁽¹⁰¹⁾ Dans la nuit du 27 *ramaḍān* 570 (21.4.1175), *op. cit.* et *loc. cit.*

⁽¹⁰²⁾ Le mercredi, 7 *ṣawwāl* 570 (1.5.1175), *op. cit.* et *loc. cit.*

⁽¹⁰³⁾ Bien que les informations sur les chiffres soient en général à apprécier avec prudence, Ibn al-Ḡawzī ne semble pas, dans le cas présent, avoir exagéré. Voir aussi *Muntaẓam*, IX, p. 259, ligne 23, et X, p. 243, ligne 15.

⁽¹⁰⁴⁾ *Muntaẓam*, X, p. 253, n. 2 : « *Wa'llāh, law lā Aḥmad wa'l-wazīr Ibn Hubayra, la'ntaqaltu 'an al-maḡḡhab, fa-innī law kuntu ḥanaḡiyyan aw ṣāfi'iyyan la-ḥamalanī al-qawm 'alā ru'ūsihim* ».

⁽¹⁰⁵⁾ *Muntaẓam*, X, p. 258, lignes 10-14.

⁽¹⁰⁶⁾ *Muntaẓam*, X, 265, 284.

⁽¹⁰⁷⁾ Sur l'arrière-plan voir *Muntaẓam*, X, p. 258, lignes 15-19.

⁽¹⁰⁸⁾ *Muntaẓam*, X, p. 284, ligne 16.

⁽¹⁰⁹⁾ Dans les 17 chapitres de son *al-Miṣbāḥ al-muḡī' fī ḥilāfat al-Mustaḡī'* (dans Ibn Raḡab, *Ḍayl*, I, p. 419, ligne 20, connu sous le titre « *al-Miṣbāḥ al-muḡī' li-da'wat al-Imām al-Mustaḡī'* »), Ibn al-Ḡawzī a rassemblé les sermons qu'il avait prononcés à la louange d'al-Mustaḡī' et du califat en général. On crut longtemps que cet ouvrage était perdu. C'est seulement il y a quelques années qu'on l'a retrouvé dans un manuscrit de Baḡdād, édité là-bas en 1976, en deux volumes, par Nāḡiya 'Abdallāh Ibrāhīm. Comme le titre le laisse supposer, on avait cru auparavant qu'il s'agissait d'un ouvrage historiographique du temps d'al-Mustaḡī'. Mais, depuis l'existence de l'édition critique de ce texte, nous savons que nous avons affaire à une collection de sermons et d'exhortations (*kitāb wa'z wa-taḡkīr*). (Voir, là-dessus, l'introduction de l'éditeur, p. 58 sq.). Le *Miṣbāḥ* est un ouvrage plein d'histoires et d'anecdotes, une mixture entre « *miroir des princes* » et admonition générale; en même temps, il nous offre, en quantité, de la matière politique toujours inflammable. Ibn al-Ḡawzī y prêche sur les étapes essentielles du

développement du califat depuis Abū Bakr jusqu'à al-Mustaḍī, à qui il a dédié l'ouvrage. Il s'y réfère, entre autres, aux détails sociaux et économiques, et prend position sur les questions du culte. Le *Miṣbāḥ* fut composé fort probablement au début du règne d'al-Mustaḍī, à savoir peu de temps après 566/1170-71. (Pour les questions de datation, voir N. Ibrāhīm, introduction à l'édition, p. 43-44).

⁽¹¹⁰⁾ *Muntaẓam*, X, p. 284, lignes 19-20.

⁽¹¹¹⁾ *Laftat al-kabid*, p. 90, lignes 10-11.

⁽¹¹²⁾ Attesté avec cette signification dans Ibn al-Ġawzī, *Kitāb al-Quṣṣāṣ*, p. 145, lignes 14-15, trad. p. 231 : « *Wa-qad qaṭa'tu min šu'ūr al-šibyān al-lāhīn akṭar min 'ašarat ālāf ṭā'ila* ». (Voir ci-après, n. 113).

Dans les dictionnaires (E.W. Lane, *An Arabic-English Lexicon*, Londres 1863 ff.; R. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, Leyde 1881; G.W. Freytag, *Lexicon Arabico-Latinum*, Halle 1830-1837; et d'autres) on ne trouve pas cette signification, et pas davantage dans les dictionnaires arabes suivants : Muḥammad Murtaḍā al-Zabīdī, *Tāğ al-'arūs*, 10 vol., Miṣr 1306/1888 sq.; al-Firūzābādī, *al-Qāmūs al-muḥīṭ*, 4 vol., Le Caire 1357/1938; al-Tahānawī, *Kaššāf iṣṭilāḥāt al-funūn*, 2 vol., Calcutta 1853-1862 (Bibliotheca Indica, Old Series, 17 et 23), réimpression Osnabrück 1980; Muḥammad b. Manẓūr, *Lisān al-'arab*, 20 parties dans 10 vol., Būlāq 1300/1882 sqq.

⁽¹¹³⁾ *Muntaẓam*, X, p. 284, lignes 17-19 : « *wa-qaṭa'tu akṭar min 'iṣrīn alf ṭā'ila* ». Ailleurs (*Kitāb al-Quṣṣāṣ*, p. 145, trad. p. 231), il prétend avoir fait faire pénitence à plus de 100.000 personnes, coupé les cheveux à plus de 20.000 jeunes gens et enfin converti à l'Islam plus de 100.000 personnes. Dans Ibn Rağab (*Dayl*, I, p. 410, lignes 11-12) et, d'après lui, dans Ibn al-'Imād (*Šaḍarāt al-ḡahab*, IV, p. 330, lignes 8-9), cette citation au sujet des cheveux coupés en signe de repentir (*qaṭa'tu ... ṭā'ila*) est répétée. — Ibn al-Ġawzī parle lui-même deux fois de « *ṭā'ila* » dans le *Muntaẓam*. Voir *Muntaẓam*, X, p. 284, lignes 17-19 [comme indiqué ci-dessus] et *Muntaẓam*, X, p. 285, ligne 11 : « *wa-quṣṣat ṭalāṭūn ṭā'ilatan wa-tāba ḥalq min al-muṣsidīn* ». « On coupa les cheveux à 30 personnes (en signe de repentir) et (beaucoup de) gens, qui avaient mal agi, firent acte de contrition ».

Ailleurs, Ibn al-Ġawzī utilise le mot plus courant « *šu'ūr* » : c'est ainsi que, le 1^{er} ramadān 567 (27.4.1172), pendant un sermon dans le quartier d'al-Ḥalaba, 200 hommes environ firent acte de contrition entre ses mains, et là-dessus il aurait coupé les cheveux à 120 d'entre eux (*Muntaẓam*, X, p. 237, ligne 19. Ibn al-Furāt a repris cette citation dans son *Ta'riḥ*, IV/1, éd. Ḥasan M. al-Šammā', Baṣra 1967, p. 187).

Lors d'un sermon célèbre vers la fin de ġumādā II 572 (fin de déc. 1176), en présence du calife, Ibn al-Ġawzī aurait de nouveau coupé les cheveux à des auditeurs repentants (*Muntaẓam*, X, p. 263, ligne 17). Ibn al-Ġawzī se vante de semblables prouesses dans le *Laftat al-kabid*, qui fut composé en 579/1184 : jusqu'à la date indiquée, il aurait converti à l'Islam environ 200 *ḡimmīs*, plus de 100.000 personnes auraient fait acte de contrition à l'occasion de ses sermons et il aurait coupé les cheveux à plus de 20.000 personnes. (*Lafta*¹, 81-82, utilise le terme technique « *sālīf* », « cheveux tombant sur l'oreille et la tempe »; *Lafta*², 25, utilise « *ḡumma* », « chevelure tombant sur les épaules »). Le phénomène de la coupe des cheveux, en tant que tel, est un reliquat de l'époque pré-islamique. Cf. à ce sujet, Julius Wellhausen, *Reste arabischen Heidentums*, 3^e éd., Berlin 1961, 198 sq. D'autres références bibliographiques dans Swartz, *Ibn al-Jawzī*, p. 231, n. 1.

⁽¹¹⁴⁾ Ibn Ġubayr, *Riḥla*, *The Travels of Ibn Jubair*, éd. William Wright, rev. by Michael Jan de Goeje, Leyde 1907 (Gibb Memorial Series, V), 220-224.

(115) Abū 'Abdallāh M. b. Aḥmad Ibn al-Qādisī (m. en 632/1234-35) composa un supplément au *Muntaẓam* d'Ibn al-Ġawzī, qui va jusqu'à l'année 616/1219-20. (Cf. Rosenthal, *Historiography*, 2^e éd., 83. Hartmann, *an-Nāṣir*, 21. Id., *al-Malik al-Manṣūr (617/1220), ein ayyūbidischer Regent und Geschichtsschreiber*, dans : *ZDMG*, 136, 1986, p. 592, n. 116 et p. 593. Ibn al-Qādisī est cité dans Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/1, 415).

(116) *Muntaẓam*, X, 283, 285. Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 491.

(117) Là-dessus, Hartmann, *an-Nāṣir*, 186-189.

(118) Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, p. 484, lignes 15-17. Dans Ibn Raġab, *Dayl*, I, p. 420, lignes 15-17, les deux ouvrages s'appellent « *al-Fāḥir fī ayyām al-Imām al-Nāṣir* » et « *Ḍamm al-ḥalifa al-Nāṣir* ».

(119) Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, p. 488, lignes 9-10. Ibn Raġab, *Dayl*, I, p. 420, lignes 14-15. D'après Sibṭ cet ouvrage se composait de 3 parties, tandis qu'Ibn Raġab n'en connaissait que deux.

(120) Voir al-'Alūġī, *Mu'allafāt*, p. 171, N° 405.

(121) Cf. Ibn Ġubayr, *Rihla*, p. 223, ligne 22 à p. 224, ligne 2. Pour les critiques contre l'Etat, prononcées fréquemment par les *wu'āz* dans leurs sermons, voir Swartz, *Rules of the Popular Preaching*, 224-225.

(122) Ceci est l'opinion d'Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, X, 671.

(123) *Talbis Iblis*, 114 sqq. Les nombreux écrits consacrés par Ibn al-Ġawzī à la critique du *ḥadīṭ* sont mentionnés par al-'Alūġī, *Mu'allafāt*, 223-225. Le maintien de la tradition dans toute sa pureté au moyen de la critique de la transmission était un des devoirs suprêmes, et la traque des *ḥadīṭs* inauthentiques une tâche dont il s'acquittait d'une façon intransigeante. On rappellera, à ce propos, que c'est pour cette raison qu'il partit en guerre également contre l'une des œuvres les plus populaires de la littérature religieuse arabe, l'*Ihyā' 'ulūm al-dīn* d'al-Ġazzālī. Ibn al-Ġawzī rédigea une nouvelle version, expurgée de toutes les fausses traditions (*mawḍū'āt*). Il l'appela *Minhāġ al-qāṣidīn* (voir à ce sujet l'article « Gazzālī » dans *Islam Ansiklopedisi*, IV, 757 (Kasım Kufralı). — Dans Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 487, et dans Ibn Raġab, *Dayl*, I, p. 419, ligne 19, sous le titre *I'lām al-ihyā' bi-aḡāliḥ al-Ihyā'*. Dans al-'Alūġī, *Mu'allafāt*, p. 70, N° 31, également sous *Natīġat al-Ihyā'*). Dans le prologue du *Minhāġ*, Ibn al-Ġawzī écrit : « *Wa-fī Kitāb al-Ihyā' āfāt lā ya'lamuhā illā 'l-'ulamā' wa-aqalluhā al-aḥādīṭ al-bāṭila al-mawḍū'a wa'l-mawqūfa wa-qad ḡa'alahā marfū'a* » (Ms. Istanbul, Çorlulu Ali Paşa 298, fol. 1 b). « Le *Kitāb Ihyā' ('ulūm al-dīn)* contient des choses nuisibles qui ne peuvent être reconnues que par les seuls savants. Les moins importantes sont encore les *ḥadīṭs* vains et inventés, ainsi que ceux qui traitent des actions et paroles relatives aux *ṣaḥāba* et à Muḥammad, mais dont il (al-Ġazzālī) a fait des *ḥadīṭs* contenant des informations sur le Prophète ». Le *Minhāġ al-qāṣidīn* est encore inédit. Parmi les manuscrits dont l'existence m'est connue, j'ai utilisé le codex d'apparat d'Istanbul, Çorlulu Ali Paşa 298, daté de *rabi' I* 1084 (juin-juillet 1673). Presque 100 ans après la mort d'Ibn al-Ġawzī, le ḥanbalite Ibn Qudāma (651/1253 - 689/1290), descendant de l'illustre famille des Maqdisīs, rédigea un résumé du *Minhāġ*. Celui-ci est publié en plusieurs éditions, dont la plus courante est : Aḥmad b. Muḥammad b. 'Abd al-Raḥmān b. Qudāma al-Maqdisī, *Muḥtaṣar Minhāġ al-qāṣidīn*, éd. Aḥmad b. 'Alī Āl Tānī, Damas, 3^e édition revue et corrigée, 1389/1978. Dans cette édition, un autre Ibn Qudāma (m. en 742/1341-42) est considéré comme auteur du *Muḥtaṣar*. Nous nous référons cependant à une édition plus récente, celle de Šu'ayb al-Arna'ūt et 'Abd al-Qādir al-Arna'ūt, préface de Muḥ. Aḥmad Duhmān, Damas-Beyrouth 1403/1982.

(124) Ibn Raġab, *Dayl*, I, p. 295, lignes 18-20 : « Il (c.-à-d. Ibn al-Ġawzī) rédigea un livre, dans lequel il s'en prend au *ṣayḥ* 'Abd al-Qādir pour de nombreuses raisons » (*yanqimu 'alā 'l-ṣayḥ 'Abd al-Qādir ašyā' kaṭīra*).

(125) al-'Alūḡī, *Mu'allafāt*, 217. Al-'Alūḡī, dans sa liste des livres perdus d'Ibn al-Ġawzī, l'appelle le « *Kitāb fī ḍamm 'Abd al-Qādir* » (d'après Ibn Raġab, *Dayl*, I, p. 420, ligne 17). Par contre, Sibṭ b. al-Ġawzī ne le mentionne pas. (Voir la liste des ouvrages d'Ibn al-Ġawzī dans le *Mir'āt*, VIII/2, 483-488). Dans le *Muntaẓam*, Ibn al-Ġawzī lui-même n'en parle pas. (Cf. sa notice nécrologique sur 'Abd al-Qādir al-Ġilī, *op. cit.*, X, 219). Dans le chapitre 100 de ses *Manāqib al-Imām Aḥmad b. Ḥanbal* (Berlin, Ms. or. oct. 1455, 8^e *ṭabaqa*, fol. 301 a - 301 b), il compte 'Abd al-Qādir parmi les grands ḥanbalites depuis l'époque du fondateur de cette école juridique. Il n'est pas question ici de critique, mais l'éloge de 'Abd al-Qādir n'en reste pas moins très discret. Là-dessus, voir ici-même, n. 93. (Le manuscrit des *Manāqib* est décrit dans Sellheim, *Materialien*, I, 372-373).

(126) 'Abd al-Wahhāb b. 'Abd al-Qādir al-Ġilī, m. en 593/1197. (Voir Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 454. Al-Mundirī, *al-Takmila*, II, 96. Al-Šaṭṭanawfī, *Bahġat al-asrār*, Le Caire 1304/1886-87, p. 113, ligne 32 à p. 114, ligne 2. Hartmann, *an-Nāṣir*, 193-194). Le petit-fils d'Ibn al-Ġawzī manifeste une tendance très nette à ne pas prendre au sérieux le savant 'Abd al-Wahhāb et à rabaisser ainsi la famille du rival de son grand-père.

(127) Rukn al-Dīn 'Abd al-Salām b. 'Abd al-Wahhāb b. 'Abd al-Qādir al-Ġilī, m. en 611/1214. Al-Mundirī, *al-Takmila*, IV, 109. Al-Šaṭṭanawfī, *Bahġa*, p. 115, lignes 26-31. Ibn Raġab, *Dayl*, II, p. 71, lignes 9-10 : « *Wa-darrasa bi-madrasat ġaddihi bi'l-madrasa al-šāṭibiyya* ». Je lis : « Il enseignait à la *madrasa* de son grand-père près de la Madrasa Šāṭi'iyya », et non pas : « Il enseignait à la *madrasa* de son grand-père, la Madrasa Šāṭibiyya ». La deuxième version pourrait être possible du point de vue grammatical, mais elle n'est pas correcte du point de vue des faits historiques. La *madrasa* du grand-père de 'Abd al-Salām ne s'appelait ni « *al-Šāṭibiyya* », ni « *al-Šāṭi'iyya* ». De plus il n'y avait pas, en l'état actuel de la recherche, de Madrasa Šāṭibiyya à Bagdād aux 12^e-13^e siècles. En tout cas, une telle *madrasa* n'est pas mentionnée dans les sources. L'orthographe « *šāṭibiyya* » dans l'édition du *Dayl* d'Ibn Raġab est fautive : il s'agit, soit d'une faute d'impression, soit d'un emprunt erroné à l'un des manuscrits du *Dayl*. Le *rasm* ساطية peut facilement être lu « *šāṭibiyya* ». Parmi les manuscrits du *Dayl* que je connais, ceux de Leipzig 708 (fol. 116 a, ligne 3) et de Berlin, Ms. or. quart 1195 (fol. 133 a, ligne 14) ont ساطية, et celui d'Istanbul, Aşır I 669 (fol. 194 b) a شاطية. En l'état actuel de nos connaissances, il ne peut donc s'agir ici que de la Madrasa Šāṭi'iyya d'Ibn al-Ġawzī laquelle se trouvait en effet à proximité (voir ici-même, p. 63). — Sibṭ b. al-Ġawzī (*Mir'āt*, VIII/2, 438, 454, 529, 571) ne dit rien de plus précis au sujet de la *madrasa*, mais préfère s'en prendre à la personne de 'Abd al-Salām, en dressant un bilan où les aspects positifs brillent par leur absence.

(128) *Muntaẓam*, X, p. 259, lignes 9-12.

(129) Abū 'l-Ḥayr al-Qazwīni (m. en 590/1194). Cf. al-Mundirī, *al-Takmila*, I, p. 367-371, N° 224 (pour plus de renseignements bibliographiques). Al-Subkī, *Ṭabaqāt*, IV, 35-37. Hartmann, *an-Nāṣir*, 138.

(130) Ibn al-Ġawzī le mentionne encore une fois dans le *Kitāb al-Quṣṣāṣ*. Cf. Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 190.

(131) Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/1, 265.

(132) Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/1, 415.

(133) Ces événements et leur arrière-plan sont évoqués dans Hartmann, *an-Nāṣir*, 187, 257-258, reproduit en anglais dans Lutz Richter-Bernburg, *Ibn al-Māristāniyya : The Career of a Ḥanbalite Intellectual in Sixth/Twelfth Century Baghdad*, dans : *JAOS* 102, 1982, 273-275.

(134) Pour Sibṭ b. al-Ġawzī, cet incident a une telle importance que, dans son ouvrage historique, il fait commencer par lui l'année 588/1193 : « *Waliya ġaddi madrasat 'Abd al-Qādir fa-ḍakara 'l-dars bi-hā* »

(Sibt, *Mir'āt*, VIII/2, 415). D'autre part, il passe sous silence les circonstances dans lesquelles son grand-père devint directeur de cette *madrasa*; il ne dit pas non plus un seul mot sur l'autodafé dont fut victime 'Abd al-Salām et le rôle qu'y joua son grand-père. A l'évidence, le petit-fils ne veut montrer son grand-père que sous son meilleur jour. Dans la notice nécrologique sur 'Abd al-Salām datée de 611/1214 (*Mir'āt*, VIII/2, 571), Sibt écrit, il est vrai, que les livres de ce dernier avaient été brûlés en rase campagne (*rahba*), mais il en attribue l'initiative entièrement au calife et au peuple (*al-nās*). De la même façon, Sibt parle de l'arrestation de 'Abd al-Salām en 603/1206-07 (cf. *Mir'āt*, VIII/2, 529).

(135) Voir ci-devant, fin de la note 127, p. 104.

(136) Partie des habits officiels d'un *qāḍī*. Cf. Ibn al-Qifṭī, *Iḥbār al-'ulamā' bi-aḥbār al-ḥukamā'*, Le Caire 1326/1908-09, 154. A ma connaissance, l'exposé d'Ibn al-Qifṭī est le seul texte d'un contemporain qui donne une version différente de celle de Sibt b. al-Ġawzī et de ses partisans. Dans Ibn al-Qifṭī, la personne de 'Abd al-Salām est présentée sous un jour décidément positif. Il n'hésite même pas à affirmer que 'Abd al-Salām, par ses études philosophiques, s'était attiré la haine des « gens du mal » (*arbāb al-šarr*)! A l'évidence, Ibn al-Qifṭī prend parti pour le petit-fils de 'Abd al-Qādir al-Ġīlī. Ceci est naturellement en rapport avec sa propre biographie et l'intérêt qu'il portait aux sciences naturelles de l'antiquité et à la philosophie, intérêt qui se reflète dans les nombreuses citations du *Iḥbār al-'ulamā'*. Dans l'affaire 'Abd al-Salām, Ibn al-Qifṭī avait du reste un témoin oculaire, lui-même philosophe (le *faylasūf* Ibn Sam'ūn, m. en 623/1226; voir à son sujet, Ibn al-Qifṭī, *Iḥbār*, 256-258).

L'obituaire de 'Abd al-Salām par al-Šaṭṭanawfī (id., *Bahġa*, p. 115, lignes 26-31), écrit environ deux générations après sa mort et déjà complètement enserré dans la trame de la légende autour du grand-père, 'Abd al-Qādir al-Ġīlī, passe sous silence les tendances philosophiques. On n'y trouve pas un mot sur le fait que 'Abd al-Salām se serait écarté du chemin de la *šarī'a*; bien au contraire, il aurait été « un homme digne de confiance en parole et en acte » (*fiqa fī qawlihi wa-fi'lihi*).

(137) Cf. Hartmann, *an-Nāṣir*, 144-145.

(138) « ... *miḥnatahu 'llatī zāḥama bi-hā 'l-anbiyā' wa'l-'ulamā' wa'l-fuḍalā' wa'l-awliyā'* » (Sibt, *Mir'āt*, VIII/2, p. 482, ligne 10). Il utilise le terme « *miḥna* » également dans *Mir'āt*, p. 438 et 440, et dans la notice nécrologique consacrée au deuxième fils d'Ibn al-Ġawzī (*Mir'āt*, VIII/2, p. 502, ligne 16) : « *fa-lammā 'mtaḥana abūhu* ». Dans Ibn Raġab (*Dayl*, I, p. 443, ligne 22, dans la notice nécrologique d'Ibn al-Māristāniyya), on parle aussi de « *miḥna* » à propos de l'époque où Ibn al-Ġawzī tomba en disgrâce.

(139) Détails dans Hartmann, *an-Nāṣir*, 181 sqq.

(140) Sibt, *Mir'āt*, VIII/2, p. 438, lignes 16-19 : « *Wa-kāna 'l-zamān ṣayfan wa-ġaddī ḡālis fī 'l-sardāb yaktubu wa-anā ṣabī ṣaġīr, mā aḥsasnā illā bi-'Abd al-Salām, wa-idā bihi qad haġama 'alā ḡaddī [fī] 'l-sardāb, wa-asma'ahu ḡaliḡa 'l-kalām, wa-ḥatama 'alā kutubihī wa-dārihi, wa-sabba 'iyālahu, ...* ».

(141) Sibt, *Mir'āt*, VIII/2, p. 439, lignes 6-8.

(142) Al-Nāṣir li-Dīn Allāh avait ordonné qu'elle soit confiée à 'Abd al-Salām, comme l'écrit Ibn Raġab (*Dayl*, I, p. 426, ligne 11). Ibn Raġab se réfère ici au *Mir'āt* de Sibt b. al-Ġawzī, sans indiquer sa source, il est vrai. Puis, il cite Ibn al-Qādisī, qui croit savoir les raisons du succès remporté par 'Abd al-Salām sur Ibn al-Ġawzī : le petit-fils de 'Abd al-Qādir al-Ġīlī aurait accusé Ibn al-Ġawzī du détournement de fonds provenant du *waqf* de la *madrasa* (cf. Ibn Raġab, *Dayl*, I, p. 426, lignes 19-20).

(143) Voir ici-même, p. 60-61 et 91, et n. 230.

⁽¹⁴⁴⁾ « Il les vendit, et même pas pour le prix de l'encre! » s'indigne Sibṭ b. al-Ġawzī, *Mir'āt*, VIII/2, p. 502, ligne 15. (Voir aussi Ibn Kaṭīr, *Bidāya*, XIII, 30). Sibṭ b. al-Ġawzī ajoute (*Mir'āt*, VIII/2, p. 571, lignes 13-14) qu'Abū 'l-Qāsim a dû être un ami de 'Abd al-Salām, car cela aurait été une de ses habitudes que de se lier d'amitié avec les ennemis de son père.

⁽¹⁴⁵⁾ Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, p. 439, lignes 9-10.

⁽¹⁴⁶⁾ Voir à ce sujet *El²*, III, 751-752 (éd. angl.), s.v. *Ibn al-Djawzī* (H. Laoust). Chabbi, 'Abd al-Ḳādir, 95. Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 34-35. Hartmann, *an-Nāṣir*, 188-189, avec d'autres références.

⁽¹⁴⁷⁾ Voir Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 499-500.

⁽¹⁴⁸⁾ Tous les exemples se trouvent dans Sibṭ (*Mir'āt*, VIII/2, 500-501), qui, comme on l'a vu plus haut (voir ci-devant, notes 133-141), a en tête non seulement une évocation à ses yeux favorable de son grand-père, mais aussi — comme ici — une glorification toute faite.

⁽¹⁴⁹⁾ Hüseyin Çelebi 435, fol. 1 a.

⁽¹⁵⁰⁾ Cet ouvrage en un volume est cité par Sibṭ b. al-Ġawzī dans la liste des ouvrages de son grand-père. Cf. Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, p. 488, ligne 21.

⁽¹⁵¹⁾ Cf. al-Taḥānawī, *Kaṣṣāf iṣṭilāḥāt al-funūn*, II, Calcutta 1862 (Bibliotheca Indica, Old Series, 17 b), p. 1200, s.v. « *maqṭa'* », aussi « rimes terminales ». Cf. A. de Biberstein Kazimirski, *Dictionnaire arabe-français*, II, Paris 1860, p. 771 : « fins des *fuṣūl* ». En général : « sections ».

⁽¹⁵²⁾ A savoir « les auditeurs du prône ». Le *wa'z*, de sa part, est souvent nommé par Ibn al-Ġawzī « *saḡar* » (voyage), p. ex., *Ḥawātīm*, fol. 10 b, ligne 12. Voir ici-même, p. 88.

⁽¹⁵³⁾ *Ḥawātīm*, fol. 1 b, lignes 1-11 :

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ ، رَبِّ يَسِّرْ وَأَعِنْ ، الْحَمْدُ لِلَّهِ عَلَى التَّحْمِيدِ وَالشُّكْرِ لَهُ عَلَى التَّوْحِيدِ ، وَصَلَاتِهِ عَلَى أَشْرَفِ الْعِبَادِ مُحَمَّدٍ وَصَحْبِهِ عَلَى الْأَمْرِ الرَّشِيدِ ، صَلَاةٌ تَوْجِبُ لَهُمْ نَهَايَةَ الْمَزِيدِ وَسَلَامٌ تَسْلِيماً طَوِيلَ التَّخْلِيدِ . لَمَّا كَانَ مَجْلِسُ الْوَعظِ يَنْبَغِي أَنْ يَكُونَ أَشَدَّ حَرَارَةً وَإِزْعَاجاً آخَرَهُ وَضَعْتُ كِتَاباً سَمَّيْتُهُ الْمَقَاطِعَ تَنْقِيتُ فِيهِ أَشْعَاراً لَطِيفَةً تَصْلُحُ لِحَتَامِ الْمَجْلَسِ . ثُمَّ إِنِّي رَأَيْتُ أَنَّهُ يَصْلُحُ أَنْ يَتَقَدَّمَ مَا يَلَامُهَا مِنَ الْكَلَامِ لَثَلَا تَأْتِي مَفْرَدَةً ، فَلَا يَبِينُ لَهَا مَعْنَى . وَقَدْ سَبَقَ لِي فِي هَذَا الْفَنِّ كِتَابٌ إِلَّا أَنِّي أَثَرْتُ أَنْ أَتَقَى مِنْ أَقْوَى الْكَلِّ حَرَارَةً ، وَأَضَمْتُ كُلَّ شَيْءٍ إِلَى مَا يَلِيْقُ بِهِ لِيَكْثُرَ عَدَدُ الْكُؤُوسِ الْمُسْكِرَةِ ، فَتَخْلُقُ سَكْرَانٌ الْوَجْدَ طَرِيحاً فِي الدَّارِ بَعْدَ رَحِيلِ السَّفَرِ . وَقَدْ جَعَلْتُهَا أَرْبَعِينَ فَصَلاً وَاللَّهُ الْمَوْفِقُ .

(Voir le fac-similé Pl. XXIX, A).

⁽¹⁵⁴⁾ Voir les remarques louangeuses concernant ses poésies dans Ibn Ḥallikān, *Wafayāt al-a'yān wa-anbā' abnā' al-zamān*, ed. Muḥammad Muḥyi 'l-Dīn 'Abd al-Ḥamīd, II, Le Caire 1367/1948, p. 321; 'Imād al-Dīn al-Iṣfahānī al-Kātib, *Ḥarīdat al-qaṣr wa-ḡarīdat al-aṣr*, al-Qism al-'irāqī, éd. Muḥammad Bahḡāt al-Aṭārī, III/1, Baḡdād 1396/1976, p. 260-265; Ibn al-'Imād, *Ṣaḡarāt al-dahab fī alḥbār man ḡahab*, IV, Le Caire 1350/1931, p. 329. De son exil à Wāsiṭ, Ibn al-Ġawzī envoya à Baḡdād, entre 590/1194 et 595/1199, des poèmes de sa plume (cf. Ibn Raḡab, *Dayl*, I, 428). Grâce à son ardeur vitale indomptée, il fit de cette période, par ailleurs malheureuse, une époque extraordinairement fertile pour son art poétique et son activité d'écrivain.

⁽¹⁵⁵⁾ Cf. al-'Alūḡī, *Mu'allafāt*, p. 155, N° 332.

⁽¹⁵⁶⁾ Voir ici-même, p. 89. Dans ses gros ouvrages prédicatoires, comme par exemple *al-Tabṣira* et *al-Mudhiṣ*, il a également inclus des poèmes extraits d'anthologies et de *diwāns* dont il n'indique pas l'origine.

(157) Voir Johannes Pedersen, *The Islamic Preacher : wā'iz, mudhakkir, qāṣṣ*, dans : *Ignace Goldziher Memorial Volume*, I, éd. S. Löwinger et J. Somogyi, Budapest 1948, 242.

(158) Une analyse textuelle et stylistique, comparée avec d'autres ouvrages d'Ibn al-Ğawzī, sera publiée ailleurs à une date ultérieure.

(159) Voir *Ḥawātīm*, fol. 1 b, ligne 10.

(160) Dans le *Kitāb al-Ḥawātīm*, « mystique » est employé non pas au sens d'une mystique spéculative, ou liée à la pensée ésotérique, mais exclusivement par référence à ces soufis qui s'en tenaient à la *šarī'a* et ne pratiquaient les obligations cultuelles (*'ibādāt*) que dans le cadre de la loi religieuse et de la sunna. La piété et la conduite de ces ascètes et soufis étaient approuvées par Ibn al-Ğawzī.

(161) Par exemple, *Ḥawātīm*, fol. 15 b, 33 a, et d'autres.

(162) Par exemple, *Ḥawātīm*, fol. 32 b.

(163) Par exemple, *Ḥawātīm*, fol. 7 a, 9 b, et d'autres.

(164) Comme on le sait maintenant, le *Ḍamm al-hawā* fut composé avant 566/1171, c'est-à-dire qu'il fut achevé au moins 10 ans avant le *Ḥawātīm*. Pour la datation du *Ḍamm al-hawā*, voir la thèse récente de Leder, *Ibn al-Ğawzī*, 43-44; et voir notre *Note supplémentaire*, p. 92.

(165) Voir ici-même, p. 82-83.

(166) Au sujet du *Mudhiš*, voir al-'Alūġī, *Mu'allafāt*, 141-142. Le *Mudhiš* est édité par Muḥammad b. Ṭāhir al-Samāwī, Bagdād 1348/1929-30, réimpression Beyrouth 1977.

(167) Date de l'achèvement : 14 ġumādā II 591 (26.5.1195). Voir le colophon dans l'édition du *Mudhiš*, p. 569.

(168) Ed. Beyrouth : Dār al-Ğil 1977, p. 71-558. Suivent encore d'autres exhortations, réparties en trois sections : p. 558-569.

(169) 1^{re} partie du 5^e chapitre, *op. cit.*, p. 71-130.

(170) Sur Adam : *Ḥawātīm*, fol. 3 a et *Mudhiš*, 72 (vers du poète šī'ite al-Ḥafāġī (m. en 466/1073)). Sur Yūsuf : *Ḥawātīm*, fol. 4 b - 5 a et *Mudhiš*, 88 (poète anonyme); *Ḥawātīm*, fol. 5 b et *Mudhiš*, 89. Sur Ayyūb : *Ḥawātīm*, fol. 6 b et *Mudhiš*, 92. Sur Mūsā : *Ḥawātīm*, fol. 8 a - 8 b et *Mudhiš*, 92 et 99. Sur Dāwūd : *Ḥawātīm*, fol. 9 b et *Mudhiš*, 105. — Ces vers sont cités dans les deux ouvrages, soit de façon identique, soit alors de façon plus détaillée dans le *Ḥawātīm* (avec une seule exception : *Ḥawātīm*, fol. 5 b et *Mudhiš*, 89).

(171) *Ḥawātīm*, fol. 19 a, lignes 8-10; voir fac-similé, Pl. XXXII, B. *Mudhiš*, 224 et, pour le dernier vers, 226.

حياتي منك في روح الوصال	وصبري عنك من طلب المحال
وكيف الصبر عنك وأنى صبر	لعطشان عن الماء الزلال
إذا لعب الرجال بكل شيء	رأيت الحب يلعب بالرجال

(Mètre : *wāfir*).

(172) *Ḥawātīm*, fol. 70 a, lignes 3-6; voir fac-similé, Pl. XXXV, B. Les deux premiers vers se trouvent aussi dans le *Mudhiš*, p. 468, lignes 1-2.

كم كم أشكو وأين نفع الشكوى	قد قل تصبري وحلّ البلوى
مالي جلد على جفاكم يقوى	أهوى قلقي إذا جنى من أهوى

إن كان بكائي في هواكم يُجدي أفرحتُ بما يفيض منه خدي
أو كنتم ترضون بالخفا والصد سلّمت لأمركم وهذا حدي

(Mètre : *dūbayt*). Voir Willem Stoetzer, *Sur les quatrains arabes nommés « dūbayt »*, dans : *Actes du XIII^e Congrès de l'UEAI à Venise (sept. 1986)* (sous presse).

⁽¹⁷³⁾ *Ḥawātīm*, fol. 7 a, dernière ligne - fol. 7 b, première ligne; voir fac-similé, Pl. XXX, A-B. *Mudhiš*, 383.

وهواك ما بقى هوا لك علىّ فيك ولا ترك (أبقى : M)
أيلومني فيك الذي يزري على ولم يرك
رفقاً بعبدك سيدي هذا عبيدك قد هلك

(Mètre : *kāmil*).

⁽¹⁷⁴⁾ Litt. : « de la poix liquide ».

⁽¹⁷⁵⁾ *Ḥawātīm*, fol. 18 b, lignes 8-13; voir fac-similé, Pl. XXXII, A. *Mudhiš*, p. 223, lignes 10-15.

أيتها المالك الذي سهرى فيه كطعم الرقاد بل هو أحلى
غرضي ما يريده في حبيبي لو سقاني مهلاً لما قلتُ مهلاً
لستُ أدري أطلال ليلى أم لا كيف يدري بذلك من يتقلّى؟
إن للعاشقين في قصر الليل وفي طوله عن النوم شغلا
لو تفرّغت لاستطالة ليلى ولرعي النجوم كنتُ مخلى
وغرام الفؤاد مذ غبت عنه لم يحلّ عن هواك حاشي وكلا !
(أو لرعى : M)

(Mètre : *ḥafīf*).

⁽¹⁷⁶⁾ Ibn al-Ğawzī connaissait, bien sûr, le « *Qūt al-qulūb* » du mystique orthodoxe al-Makki (m. en 386/996). Il l'a même violemment critiqué dans le *Talbīs Iblīs*. Bien qu'al-Makki ait été considéré comme un modèle de piété, Ibn al-Ğawzī croit l'avoir pris en défaut. Il l'attaque dans le *Talbīs Iblīs*, émettant des réserves quant à cette même piété d'al-Makki. (Cf. *Talbīs Iblīs*, 210-211).

⁽¹⁷⁷⁾ Il s'agit peut-être ici d'un jeu de mots : nom de lieu *versus* sens primitif? D'une part, al-Qaṭī'a est le nom de deux quartiers à Baġdād (cf. G. Le Strange, *Baghdad during the Abbasid Caliphate*, Oxford 1900, 116) et particulièrement d'un quartier à l'Est de la ville (cf. Le Strange, *Baghdad*, 153; *Muntaẓam*, VIII, 293) tout près du palais califal (cf. *ET*², I, 901, s.v. *Baghdād*) et, d'autre part, le nom des domaines (*qaṭī'at fulān*) (cf. Yāqūt, *Mu'ğam*, IV, 376 sqq.). Par contre, *dār al-mulk* ne désigne la résidence d'un souverain qu'en Perse. A Baġdād, le palais des Bouyides et, plus tard, des Salġūqides, fut nommé *dār al-mamlaka* (cf. Le Strange, *Baghdad*, 233). Ce que le derviche voulait dire, dans l'anecdote du *Ḥawātīm*, pourrait être : la demeure d'un souverain (*dār al-mulk* ou bien *dār al-malik*) *versus* celle d'un homme lige (*qaṭī'a*, *iqṭā'*).

⁽¹⁷⁸⁾ Les textes en prose du *Ḥawātīm*, fol. 31 b, lignes 11-15, fol. 32 a, lignes 2-3 et 13-14, ainsi que les poèmes, fol. 31 b, dernière ligne - fol. 32 a, première ligne, fol. 32 a, lignes 4-7 et 9-12, fol. 32 a, dernière ligne - fol. 32 b, ligne 2, se trouvent, avec des variantes, dans le *Mudhiš*. Là, cependant, le contexte est tout à fait différent, cf. *Mudhiš*, p. 508, lignes 5-14, p. 512, lignes 13-14, p. 526, lignes 16-17, et p. 436,

lignes 11-17; voir fac-similé, Pl. XXXIII, A-B et XXXIV, A. Voici les textes tels que nous les avons cités :

نزل بعض أهل المعرفة إلى الشطّ فصاح : يا ملاح احملي ! فقال : إلى أين ؟ قال : ﴿ إلى دار الملك . قال : معي
ركّاب إلى القطيعة . فصاح الفقير : لا بالله ، لا بالله ، أنا منذ سنين أفرّ منها .

هذا جَزَعِي وما خلا مغناكم ما أصنع يوم بينكم حاشاكم (بعد بعدكم : M)
أقسمتُ بكم لكم وحسبي ذاكم لا أذكر غيركم ولا أنساكم (fol. 32 a)

[Mètre : *dūbayt*]

دخل ذو فطنة إلى دار فرأى حبّا وإلى جانبه مِرْكَن قد ودع فيه صبر فتواجد وقال : حبّ إلى جنبه صبر ؟

يا نازلين الحمى رفقا بقلب فتى إن صاح بالبين داع باح مضمرة
وقد يميل إلى المغنى ليسأله أخو الغرام ولكن من يخيره (يسأله : M)
وما ذكرتكم إلّا وهمتُ جوى وآفة المبتلى فيكم تذكره
ولا عزمْتُ على سلوان حبكم إلّا ويخذلني قلبي وينصره

(Mètre : *basīt*)

قلت : العارف مملوء بحبّ حبيبه ليس فيه موضع أثره لغيره

وجدى بكم وصفو ودّى لكم
والقلب فذ نأيتم عندكم (فد : H ، والصحيح هو « مذ » ؟)
عيني عين لبعدكم بعدكم
شقوا قلبي فإرأوا غيركم (لو شقوا // لا : M)

(Mètre : *sarī*)

إذا جنّ الليل وظلامه ثار شجن الحبّ وسقامه ورمى الوجد فأصابت سهامه وطال بالحرز قعوده وقيامه .

كم بذكراك ولوعى يا جوى بين الضموع
هجع العاذل لكن من لعيني بالهجوم
هى فى شغل عن النو م بمرفض الدموع
أتغنّى بك فى الحى كورقاء بحجوع (fol. 32 b)

(Mètre : *ramal*)

ليس فى ليل الهجر منام ، ومتى رأيت محبّا ينام ؟

(179) Voir ici-même, p. 85 sqq.

(180) Voir ici-même, p. 89.

(181) Litt. : « ... entouré par le Nağd ».

(182) Litt. : « ... de ce qui est apparu ».

(183) *Ḥawātīm*, fol. 10 b, ligne 13 - fol. 11 a, ligne 6 ; voir fac-similé Pl. XXXI, A-B. *Mudhiš*, 149-150, avec des variantes mineures qui sont citées ici en marge (abréviation : *M*). Ibn Ḡubayr, *Rihla*, 223, ne contient que la première et la 8^e ligne, avec peu de variantes (abréviation : *R*).

(<i>M</i> : إذا به :)	أين فؤادى أذابه البعد	وأين قلبي أما صحا بعد
(<i>R</i> : الوجد :)	حدا بذكر العقيق سائقه	فطار شوقاً بلبه الوجد
	جسم ببغداد ليس تصحبه	روح وروح تضمها نجد
	يالْفؤاد ما يستريح من الكر	ب له كل لحظة وقيد
	آه لعيش قد كنت أصعبه	لو كان يوماً لفانت رد
	أروح في حبكم وواقلي	وهكذا اشتكى إذا أغدو
	كل زمانى جزر عن الوصل	أشكوه فهلا تناوب المد
(<i>R</i> : فديت :)	ياسعد زدى جوى بذكرهم	ياسعد قل لى فديت ياسعد
(<i>M</i> : وقل/حدث/يدو :)	بلغهم ما أجن من حرق	قل وتحدث ببعض ما يبدو
	قل قد رأيت الأسير فى قلق	وقال لى حرمة ولى عهد
(<i>M</i> : ثم سلم/والأمر :)	ثمت سلم فالأمر أمرهم	بقول مولى وينطق العبد
(<i>M</i> : يقول/يصت :)		

(Mètre : *munsariḥ*)

(184) Ibn Abi 'l-Dunyā, cité dans al-Murtaḍā al-Zabidi, *Iṭḥāf al-sāda al-muttaqin*, Le Caire : Dār al-Fikr s.d., IX, p. 248.

(185) Al-Ġazzālī, *Ihyā' 'ulūm al-dīn*, Le Caire : al-Maktaba al-Tiġariya al-Kubra s.d., IV, p. 182. Cf. aussi al-Ta'labī, *Qīṣaṣ al-anbiyā' al-musammā bi-'arā'is al-mağālis*, Le Caire 1331/1912-13, 191-199.

(186) Hellmut Ritter, *Das Meer der Seele. Mensch, Welt und Gott in den Geschichten des Fariduddin 'Aṭṭār*, Leyde 1978 (réimpr. rév.), p. 516-517 (Ritter cite du *Muṣibatnāma*).

(187) *Ḥawātīm*, fol. 10 b, ligne 12.

(188) *Mudhiš*, 149.

(189) Ibn Ḡubayr, *Rihla*, p. 223, lignes 10-11.

(190) Maurice Gaudefroy-Demombynes, *Ibn Jobair, Voyages, traduits et annotés*, II, Paris 1951, 255 et 257.

(191) R.J.C. Broadhurst, *The Travels of Ibn Jubayr*, London 1952, 232-233.

(192) Swartz, *Rules of Popular Preaching*, 234.

(193) Vient de paraître : *Ibn Dschubair, Tagebuch eines Mekkapilgers*. Aus dem Arabischen übertragen von Regina Günther, Stuttgart 1985, p. 164-166.

(194) Swartz et Makdisi ont, tous les deux, décrit l'attitude d'Ibn al-Ġawzī vis-à-vis de la mystique. Cf. Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 23-25. Comme Makdisi a pu le montrer, Ibn al-Ġawzī était, dans sa jeunesse, membre d'une affiliation soufie. Cf. G. Makdisi, *The Hanbali School and Sufism*, dans : *Humaniora Islamica* 2, 1974, 70-71.

(195) On sait depuis longtemps qu'Ibn al-Ġawzī écrivit également des éloges de plusieurs ascètes, p. ex. de Ḥasan al-Baṣrī, Ibrāhīm b. Adham, Ma'rūf al-Karḥī et Rābī'a.

(196) Par exemple, dans le *Talbīs Iblīs*, 162-163.

(197) En plus de ses attaques bien connues dans le *Talbīs Iblīs*, p. ex. p. 184, 186 f., voir maintenant la 40^e *maqāma* dans les *Maqāmāt d'Ibn al-Ġawzī*, éd. Muḥammad Naġaš, Le Caire 1980, 319-328.

(198) *Talbīs Iblīs*, 163 sqq.

(199) *Talbīs Iblīs*, 321.

(200) *Talbīs Iblīs*, 328.

(201) Voir 10^e chapitre du *Talbīs Iblīs*, 160-377.

(202) *Talbīs Iblīs*, 170, 271 sqq.

(203) Voir, pour le *Mudhiš*, Pedersen, *Islamic Preacher*, 242, 249.

(204) Voir ici-même, p. 84-90.

(205) *Talbīs Iblīs*, 222 sqq. et 265 sqq.

(206) *Talbīs Iblīs*, 278 sqq., 315 sqq., (*Kasb*, 281).

(207) Cf. A. Hartmann, *an-Nāṣir*, 118, 188.

(208) Là-dessus, Richard Gramlich, *Vom islamischen Glauben an die « gute alte Zeit »*, dans : *Islamwissenschaftliche Abhandlungen, Fritz Meier zum 60. Geburtstag*, éd. R. Gramlich, Wiesbaden 1974, 110-117, en particulier 113.

(209) *Talbīs Iblīs*, éd. Maḥmūd Maḥdī al-Istanbūlī, [Beyrouth] 1396/1976. (Il y a plusieurs éditions du *Talbīs*, mais il n'en existe pas encore d'édition critique).

(210) *Ḍamm al-hawā*, éd. Muṣṭafā 'Abd al-Wāḥid et M. al-Ġazzālī, Le Caire 1381/1962.

(211) *Ṣayd al-ḥāṭir*, éd. Muḥammad al-Ġazzālī, Le Caire s.d.

(212) Bell, *Love Theory*, 30, se référant au *Ḍamm al-hawā*.

(213) Un autre ouvrage de caractère personnel sont ses *Maqāmāt*, éd. Muḥammad Naġaš, Le Caire 1980.

(214) Cf. *Ṣayd al-ḥāṭir*, 105-106 (*ḥaqīqat al-'iṣq*), 138-139 (*sa'adat al-'arifin*). Voir les résultats analogues des recherches de Reig, *Le Ṣayd al-Ḥāṭir*, 92 sqq., et de Bell, *Love Theory*, 40-41.

(215) Cf. *Ṣayd al-ḥāṭir*, 59-62, 63-68, 81-83, 96-98, 253-254.

(216) Sibṭ b. al-Ġawzī, *Mir'āt VIII/2*, p. 482, ligne 3.

(217) Bell, *Love Theory*, 43. — Là-dessus, voir aussi *maqāma* 46, « *Fī 'l-zuhd fī 'l-māl* », dans Ibn al-Ġawzī, *Maqāmāt*, p. 376-384. De même, cf. Ibn al-Ġawzī, *Laftat al-kabid (Lafta¹, 81; Lafta², 24)*.

(218) *Ḥawātīm*, fol. 33 b - 35 a. Début : « Ô toi qui imites les ascètes dans le costume et la conduite (*samt*), et non dans la constance et le moment mystique, tu n'as d'autre gage (*rahīna*) (au moyen duquel tu pourrais te justifier et t'affirmer comme ascète) que la construction d'un ermitage (*ṣawma'a*) dans lequel les champions de l'hypocrisie (*luṣūṣ al-taṣannu'*) se réfugient auprès de toi! » (*Ḥawātīm*, fol. 33 b). Voir fac-similé, Pl. XXXIV, B.

(219) *Ḥawātīm*, fol. 4 a - 6 a.

(220) *Ḥawātīm*, fol. 5 a, lignes 1-10 et 15-16.

(221) *Ḥawātīm*, fol. 5 a, lignes 1-10 et 15-16; voir fac-similé, Pl. XXIX, B. Quelques-uns des vers suivants sont cités par Ibn al-Ġawzī dans le *Mudhiš* et également dans le *Ḍamm al-hawā* (abréviation : *Ḍ*) : *Mudhiš*, 88, correspond presque entièrement au *Ḥawātīm*, tandis que *Ḍamm*, 386, ne contient que les lignes 4-5 du *Ḥawātīm*. L'environnement en prose dans le *Ḥawātīm* et le *Mudhiš*, est, avec des variantes mineures, le même, tandis qu'il diffère totalement dans le *Ḍamm*. Là, Ibn al-Ġawzī ne raconte pas la

qiṣṣa de Yūsuf, mais l'histoire de *Mağnūn et Laylā* elle-même (cf. *Damm*, 381 ff.). Voici *Ḥawātīm*, fol. 5 a :

فقال القوم: جئنا من أرض كنعان ولنا شيخ يقال له يعقوب وهو يقرأ عليك السلام، فلما سمع رسالة أبيه إليه انتفض طائر الوجد لذكر المحبوب :

وداع دعا إذ نحن بالخيف من منى
فهيّج أحزان الفؤاد وما يدرى
دعى باسم ليل غيرها فكأتما
أطار بقلبي طائرا كان في صدرى
فرد السلام قلبه قبل لسانه وشغله وكف شأنه عن شأنه
وقال مَقُول إبدائه بعبارة صُعدائه :

خذى نفسى يا ريح من جانب الحمى	فلاق به ليلا نسيم رُبى نجد
فإنّ بذاك الجوّ حيا عهدته	وبالرغم منى أن يطول به عهدي
ولولا تداوى القلب من ألم الجوى	بذكر يلاقينا قضيت من الوجد
وإنّ لمحبوب لى الشوق كلّما	تنفّس بالك أو تألم ذو وجد
تعرض رسل الشوق والركب هاجد	فتوقظنى من بين نواهم وحدى

(Mètre : *ṭawīl*)

(222) *Mudhiš*, 88. Voir, par contre, la *qiṣṣat Yūsuf* dans le *Damm al-hawā*, 661.

(223) *Damm al-hawā*, 281-407.

(224) Voir ici-même, p. 88-89.

(225) *Quṣṣāṣ*, p. ١٤٠, § 324.

(226) Cf. *Quṣṣāṣ*, p. ١٩٩ § 253. Sur le même thème, voir aussi *Talbis Iblis*, p. 124.

(227) *Quṣṣāṣ*, p. ١٤٠ § 324.

(228) *Talbis Iblis*, p. 124.

(229) Ibn al-Ġawzī, *Bustān al-wā'izīn wa-riyāq al-sāmi'in*, 2^e éd. rév., Le Caire 1383/1963. Id., *al-Miṣbāḥ al-muḍī' fī ḥilāfat al-Mustaḍī'*, éd. Nāḡiya 'Abdallāh Ibrāhīm, 2 vol., Baḡdād 1396/1976. Id., *al-Mudhiš fī 'ulūm al-Qur'an wa'l-ḥadiṯ wa'l-luḡa wa-'uyūn al-ta'riḥ wa'l-wa'z*, Beyrouth 1977. Id., *al-Šifā' fī mawā'iz al-mulūk wa'l-ḥulafā'*, éd. Fu'ād 'Abd al-Mun'im Aḥmad, Alexandrie 1398/1978. Ce livre est, pour la plus grande partie, une sorte de « miroir des princes ». Dans l'introduction, Ibn al-Ġawzī fait savoir aux lecteurs qu'il avait composé, avant ce recueil d'exhortations pour les souverains (*mawā'iz al-mulūk*), un autre recueil de prônes admonitoires pour le petit peuple (*mawā'iz al-'awāmm*) (op. cit., p. 40). Là-dessus, voir également, id., *Ṣayd al-ḥāṭir*, p. 402-403, faṣl 308 (« wa'z al-salāṭin »). Id., *al-Tabṣira*, éd. Muṣṭafā 'Abd al-Wāḥid, I, Le Caire 1390/1970. Id., *Tuḥfat al-wā'iz wa-nuzhat al-malāḥiḡ*, éd. Hilāl Nāḡi, dans : *al-Mawrid* 3, 1974, 175-194. Id., *al-Yāqūta fī 'l-wa'z*, Le Caire : al-Maṭba'a al-Maymūniyya 1309/1891-92, et, imprimé également, comme appendice à Ibn 'Abd al-Wahhāb al-Mirī, *Muḥtaṣar Rawnaq al-maḡālīs*, Le Caire 1322/1904-05, p. 35-54. Voir aussi les *maqāmāt* N^{os} 17, 34, 35, 39, 44 et 45 des *Maqāmāt* d'Ibn al-Ġawzī, éd. Muḥammad Naḡaš, Le Caire 1980, 135-144, 268-274, 274-284, 310-319, 355-361, 361-376. — Le nombre des ouvrages parénétiques, conservés seulement en manuscrit, est vaste. Voir *GAL*, I, 504-505, *S I*, 918-920, et l'index dans al-'Alūḡi, *Mu'allafāt*, 227-233.

De plus, Ibn al-Ğawzī, *Uns al-mağālis* (recueil de 10 sermons), Kadizade Mehmed Ef. 288/2, fol. 109 a ff. Id., *al-I'tibārāt wa'l-mawā'iz* (51 sermons), Halet Ef. 364, 60 fol. Id., *Marāfiq al-mawāfiq* (52 sermons), Laleli 1922, 124 fol.

⁽²³⁰⁾ De fait, le nombre des écrits consacrés par Ibn al-Ğawzī à l'art du sermon et de l'homélie est considérable, et son style prédicatoire n'a pas encore été étudié en détail. C'est pourquoi, en sus du *Kitāb al-Ḥawātīm*, il faudrait également prendre en considération un autre manuscrit de Brousse concernant le même sujet. C'est le *Kitāb Ru'ūs al-qawārīr fī 'l-wa'z wa'l-taḍkir*, Hüseyin Çelebi 434. Il n'existe à ce jour aucune description de ce manuscrit. C'est pourquoi je le présente en appendice, cf., p. 91. Ce manuscrit a la particularité supplémentaire d'avoir été copié par le deuxième fils de l'auteur, Abū 'l-Qāsim 'Alī (m. en 630/1232), trois ans après la mort d'Ibn al-Ğawzī. Le colophon est daté de 600/1204 (fol. 68 a). Abū 'l-Qāsim 'Alī, de sa part, ne se serait intéressé aux ouvrages de son père que dans la mesure où il tirait sa subsistance de la vente des copies qu'il en faisait. Il aurait pu de la sorte gagner facilement des sommes considérables et pourtant il liquida à vil prix l'œuvre de son père. Ceci, et le fait qu'il mit les livres dans le domaine public sans la permission d'Ibn al-Ğawzī, par exemple au temps de l'exil à Wāsiṭ, ne lui fut jamais pardonné par son père. Son neveu, Sibṭ b. al-Ğawzī, dénonce la personnalité fort douée mais bizarre d'Abū 'l-Qāsim 'Alī (voir la notice nécrologique dans Sibṭ, *Mir'āt*, VIII/2, 678-679). Le *Kitāb Ru'ūs al-qawārīr* est une sélection du fameux *Kitāb al-Mudhiṣ*, ainsi qu'Ibn al-Ğawzī le remarque dans l'introduction de son ouvrage (*Ru'ūs al-qawārīr*, éd. Amin 'Abd al-'Azīz, Le Caire 1332/1914, p. 3. Ce passage ne se trouve pas dans le manuscrit de Brousse). Dans le *Ru'ūs al-qawārīr*, Ibn al-Ğawzī donne, en quatre chapitres, une présentation de l'art de composer un sermon.

⁽²³¹⁾ Littéralement : « Séance de la remémoration du Seigneur ». Ici, dans le contexte du *Ṣayd al-ḥāṭir*, le terme « *mağālis al-ḍikr* » n'est pas employé au sens d'un *ḍikr* soufi, mais au sens plus ancien et plus complet de « prédication didactique », et de « séance en vue d'exhortations religieuses ». Dans le *Ṣayd al-ḥāṭir*, Ibn al-Ğawzī identifie la notion de « *mağlis al-ḍikr* » avec celle de « *maw'iza* », *op. cit.*, 11-12. De même dans le *Mudhiṣ*, 427; *Maqāmāt*, 135; *Talbīs Iblīs*, 393-394; *Ḥawātīm*, fol. 66 a, voir ici-même, p. 87-88. Voir aussi J. Pedersen, *The Islamic Preacher. Wā'iz, mudhakkir, qāṣṣ*, dans : Ignace Goldziher *Memorial Volume*, éd. S. Löwinger et J. Somogyi, I, Budapest 1948, 227-228. L'histoire de l'évolution de la notion « *mağlis al-ḍikr* » reste encore à faire. Fritz Meier a défini des points de repère au moyen des paroles des individus. Voir Fritz Meier, *Abū Sa'id-i Abū l-Ḥayr (357-440 / 967-1049). Wirklichkeit und Legende*, Leyde/Téhéran/Liège 1976 (Acta Iranica, 3^e série, vol. IV), p. 236-242.

⁽²³²⁾ Ḥanzala b. Abī 'Āmir, fils d'un moine et l'un des plus fidèles musulmans et compagnons du Prophète. Il mourut au combat de Uḥud, en 3/625, et se vit conférer le surnom de « *ḡasil al-malā'ika* », « celui dont les anges ont lavé le cadavre » (cf. Ibn Ishāq, *Sīra. Das Leben Muhammed's nach Muhammed Ibn Ishāk bearbeitet von Abd el-Malik Ibn Hishām*, éd. Ferdinand Wüstenfeld, I, Göttingen 1859, p. 567, 607. Ibn al-Ğawzī, *Ṣifat al-ṣafwa*, éd. Maḥmūd Fāḥūrī et Muḥammad Rawwās Qal'aḡī, I, 2^e éd., Beyrouth 1399/1979, p. 608-610, N^o 69). En s'exclamant « *nāfaqa Ḥanzala* », il manifesta sa mauvaise humeur à l'encontre de lui-même, parce qu'au sortir d'un prêche du Prophète il s'était aussitôt remis à d'autres occupations et, pour cette raison, ne se considérait pas comme purifié mais bien comme un hypocrite.

⁽²³³⁾ *Ṣayd al-ḥāṭir*, p. 11, *faṣl* 1. Voir aussi *op. cit.*, p. 12.

⁽²³⁴⁾ *Maqāmāt*, p. 135, *maqāma* 17 : « *Fī 'l-mawā'iz* ».

⁽²³⁵⁾ C'est encore dans ce sens que se prononce, au 8^e/14^e siècle, le ḥanbalite Ibn Rağab. Cf. Meier, *Abū Sa'id*, 236.

⁽²³⁶⁾ *Talbīs Iblīs*, 393-394.

⁽²³⁷⁾ *Mudhiš*, p. 427, lignes 15-16.

⁽²³⁸⁾ *Ḥawātīm*, fol. 10 a, lignes 12-13. *Mudhiš*, 149. Ces références se trouvent dans le contexte de la *qiṣṣat Dāwūd*.

⁽²³⁹⁾ *Mudhiš*, p. 427, ligne 17 : « Ceux que consomme le tourment amoureux se plaignent les uns aux autres d'une seule passion, même si le tourment amoureux lui-même est de nature variable ». Vers anonyme.

⁽²⁴⁰⁾ *Talbīs Iblīs*, p. 257, lignes 4-6.

⁽²⁴¹⁾ Ces règles et d'autres encore, qui sont à respecter dans un sermon, sont indiquées par Ibn al-Ğawzī dans le *Ṣayd al-ḥāṭir*, p. 99-100, *faṣl* 60. Sur le même sujet, voir aussi *Talbīs Iblīs*, p. 124. Dans le *Ṣayd al-ḥāṭir*, p. 349, *faṣl* 257, Ibn al-Ğawzī réproche dans les sermons l'utilisation de termes techniques propres à la théologie spéculative, au *kalām*; et dans le *faṣl* 308 (p. 402-403), il indique ce dont un prédicateur doit tenir compte quand il prononce un sermon admonitoire devant un souverain (*sulṭān*).

⁽²⁴²⁾ *Ḥawātīm*, fol. 66 a, lignes 4-11. Voir le fac-similé, Pl. XXXV, A. Texte arabe :

مجلس الذكر حجة ومحجة وفرجة ، فيا حاضرا قد خرج من سجن الهوى تنزهه فيما تسمع وترى ، اسمع أنين المذنبين وحنين
المحبين وانظر إلى بكاء الصادقين وتأمل حيرة المشتاقين .

أرأيت ما فعلت بنا الأشواق لما استقلت للفراق نياق
يا حادى الأظمان عج متوفقا وانظر دم العشاق كيف يراق
صبروا على صعب التهاجر والقل ويجرعوا مرّ الفراق وذاقوا

كم دخل الى المجلس عاص في باطنه باطية خمر الهوى فعملت فيها حدة شمس المواعظ فاستحالت خلا فحلت .

(Mètre : *kāmil*). Les vers 2 et 3 se trouvent également, avec des variantes dans le *Mudhiš* comme indiqué ci-dessous, n. 243 et 244.

⁽²⁴³⁾ *Mudhiš*, p. 369, dernière ligne : *wa'nẓur dumū' al-'āṣiqīn turāqu* (« regarde comment les larmes des amants sont répandues »).

⁽²⁴⁴⁾ *Mudhiš*, p. 370, première ligne : *alam* (« douleur »).

⁽²⁴⁵⁾ Les sermons d'Ibn al-Ğawzī suivaient un programme fixe : le jeudi au *Bāb Badr*, où le calife et sa mère pouvaient l'entendre facilement depuis le *ḥarīm* du palais, sans être vus eux-mêmes; le vendredi sur la *dakka* des ḥanbalites dans la mosquée du palais; le samedi devant sa maison au bord du Tigre, c.-à-d. dans la *madrassa ṣāṭi'iyya*, ou bien dans sa *madrassa* dans le quartier du *Darb Dīnār*. (Cf. Ibn Ğubayr, *Rihla*, p. 220, ligne 16; p. 222, ligne 9 sq.; p. 224, ligne 13 sq. Pour cette dernière *madrassa*, voir *Muntaẓam*, X, p. 258, lignes 9-14. Ibn al-Sa'i, *al-Ğāmi' al-muḥtaṣar*, IX, 65. Hartmann, *an-Nāṣir*, 187).

⁽²⁴⁶⁾ Ibn Ğubayr, *Rihla*, p. 222, lignes 1-2.

⁽²⁴⁷⁾ Ibn al-Ğawzī explique ce procédé au chapitre 12 du *Kitāb al-Quṣṣās*, p. ١٤٧ § 340, trad. par Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 233-234. Voir aussi Swartz, *Rules of the Popular Preaching*, 223-228.

⁽²⁴⁸⁾ Litt. : « Augmente la flamme de mon amour ».

⁽²⁴⁹⁾ Vocalisation dans l'édition d'Ibn Ğubayr, *Rihla*, p. 233, ligne 14 : « *fudīta* », au contraire de « *fudītu* » dans l'autographe du *Ḥawātīm*. Voir ci-devant, p. 110, n. 183.

(250) Ibn Ḡubayr, *Riḥla*, p. 223, lignes 9-15.

(251) Voir ici-même, p. 78.

(252) Ibn Ḡubayr, *Riḥla*, p. 224, lignes 16-17.

(253) Ibn Ḡubayr, *Riḥla*, 223.

(254) Ibn Ḡubayr, *Riḥla*, p. 224, lignes 13-19.

(255) Entre autres, Swartz a également rectifié l'affirmation de Pedersen selon laquelle le *Kitāb al-Quṣṣāṣ* aurait été une critique d'Ibn al-Ḡawzī envers les *quṣṣāṣ per se*. (Cf. Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 52).

(256) Voir Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 68, 70.

(257) Au 6^e/12^e siècle, des prédicateurs étaient souvent venus à Baḡdād comme envoyés des Salḡūqides ou d'autres souverains étrangers. Leur mission politique n'a pas encore été étudiée suffisamment. On sait pourtant que des prédicateurs célèbres comme p. ex. Aḥmad al-Ḡazzālī (m. en 520/1126), le ḥanafite al-Nisābūrī (m. en 560/1165; voir Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 27), al-'Abbādī (m. en 547/1152), et d'autres traditionnistes (voir Swartz, *Ibn al-Jawzī*, p. 28, note 3), étaient au service diplomatique de ces potentats étrangers qu'étaient les Salḡūqides. Ils devaient solliciter la sympathie et la compréhension des Baḡdadiens pour les Salḡūqides. Il vaudrait la peine d'étudier les objectifs politiques des prédications à Baḡdād, et leurs résultats, avant et après la fin des Salḡūqides.



Ibn al-Ḡawzī, *Kitāb al-Ḥawātīm* (Bursa, Hüseyin Çelebi 435, fol. 1 a).

Berlin, Ahlwardt 8362, Ibn al-Ġawzī, *Damm al-hawā*, fol. 307 b.

ويصغر ليله فقالوا البليته وفي صغر رخل فخل رخل وقال بعض
 الاصل من السببان عازبه افعلان محذوف الناء استخفا والكثرة
 ماخرى على السهم فاصغر وه قالوا فسرسان في ذوالالبالان الصغر
 لسر كثر كثر الاسم مكبراً او قالوا في الجمع اناسي وكرلك انسان
 العير وقالوا اناس في الناس ولا يقال ذلك في انسان العير وروى
 عن ابي عمار قال اما سمي انسانا لانه عهد الله فسي هذا دليل على انه سبب
 في الاصل قال الفراء التوراه من وري الرند كما بها الضياء قالوا والارث
 الداه فاعول من الناس وهو الخمس قالوا واُدحي العمامه افعول
 من رحا يدخول لانه يدخوه صدها وهو مثل الفحوص قال الفراء اما معر
 معول من العون وثقف كما قبل غيظ ومكيل والسرته فغليه من السر وهو
 الكاح الا انه صموا اولها كما معر في النسب الا صمعي مل وقولهم
 نتريق اصلها نسر رث من السر وهو الكاح قال الله طوبى له
 ولكن لا يواعدوهن سرا اي كما جالدم الا كما قالوا طيب من الطن
 واحلهم نطنف وقالوا الي فلان من التليه وكان اصلها التليه
 من التبت تلكا من ذلك ليل ومغى لك ها انا اعدك قد
 احتك وفصغت لك وتنوه على وجه التوكيد اي قد احتك احابه
 بعد احابه ونصبه عاجه المصه كما قالوا حمد الله وشكرا
 ومثله حنايك وقال ابو عبيد في مهل الساعر
 فعلت لافني اليك فاني مرام واني بعد ذلك لبب
 اراد ملت قال البصروي في تغدي قضاة درماه واشباه ذلك من
 المعتل فعله ولا يكون هذا في جمع الصحيح وكل الفراء عن بعض
 صدره فعله مثل كافر وكفره وماروحه الا انهم حصوا البليه
 والواو ضم اوله قال الفراء وليس ذلك كما قالوا لا ما وحرنا سري من قوم

فقال القوم حيا من ارض كنعان ولا تسبح بقايل يعقوب
 وهو يعز اعلمك السلام ولما سمع رساله ابيه انقض طائر
 الوجع لذكر المحبوس
 ودلح دعي ارجع للتحقق من معنى نهج اخزال الفوار وما يدرك
 دعي باسم لم اغني هاهنا طارنا على طائر الكا في صدر
 فرد السلام قلته قل لسانه وشعله وكفى شانه عن سانه
 وقال معقول ابراهيم معصاه صعدانه
 خذني نفسي يا شيخ مر حاننا لحي ولا في بلساننا نستمزنا خذ
 فاننا ذاك الجوع جاعنا عهدنا وبالرغم من ان بطواريه عهد
 ولولا لا انا في القلب لم الحوى في كذا فينا فصفه الجوع
 ويا صاحبي اليوم غفوا لساننا في كذا العيون ايضا خذ
 عن الحى يا جاعنا خذنا ما لد هال رعو واخضر وادهم بعد
 سممت خذني حله جاعنا ما مطرها دمع وافرسها خذ
 ذكرا نهار الجرب على النوى وههنا ذاك الخدمنا عند
 وان لمخلون في النوى كلما تقربنا ذاك دود حرد
 يعمر خذ من النوى والرد هاجد نوقط من ريقهم جرد
 فلما انقضى زمان البلا هتبت لسان الفرج فوعلى خياشيم

نسـ
 الحمد لله على التوحيد والسكران على التوحيد وصلوا على اسرو
 العبد محمد وصحبه على الامم الرسل صلاه نوحه جملهم هاهنا
 البرد وسلم سلما طوبى الحمد لما صار مجلس الوعظ معي
 ارضكون سنة حراره وازعاجا احسن ووعظا كاملا
 سمته القاطع منقبت فداستعار الطيفه بطرح حمار الحمد
 ثم الى انك انصلح اريد منها ما لا يلهيها من الكلام لئلا تاتي
 مفرد ولا تسر لها معنى وقد سوي في هذا القرن كذا الا اني
 اتوب ان ارفع من رايي في الصلوات واظم كل من انما يلق
 بما ليس من عود الكؤوس السيل في خلق سكران المحدث طوط
 في الدار بعد رجيل السفر وقد جعلها اربع فصولا والله الموفق
 الى ما يحسن
الاول في ذكر ادم عليه السلام
 لما اذن خلق ادم قبل الملايه يا معصي عبادي اسم اطلعوا جوجات
 صوامعهم والنظرو ما اصبحوا خذوا في قصدهم من ارض صيد
 عليها فطرا من طير البحر بلقيان فيخفون في صدف
 الناصر في اطفال النمل يسلحون القفم فقلق انهم

اليومى فيك الذي يورى على لم يبر
 رفقا بعدد سدي هرا بعدد كذا قد هرا
 خرباى المحبة وبادا العم نادا رهم كالعراى خلسه ان
 يادارم فى الهوى يعدى ويجزو ولاصل الاى عدى
 لو حركت ذاك الزمان لراى بقايا الجبر والنو قد
 هرا بعدد سدي هرا بعدد كذا قد هرا
 هرا بعدد سدي هرا بعدد كذا قد هرا
 ارواح انجم الخت وافتقها الخوف نخا من سكرها بالطف
 موم اذا الفجر ومن بعد ما وصلوا من اول عاى وهو يوم
 توى الجبر صرعى فى دارهم كهمبة الكف لا يورون كلسو
 فالدو لو حلو العسا وانهم مومى الحيات وطفى الجنبو
 من عترى المحبة طلع سر سكر الصبر فانه اذا انتهت كجربو
 عسلا لا يبقى البراى من جوع شديدا فادى العذر وقصر
 الاطيار يزل صف ويورون فنام فارج فاكى اجر الليل
 مع النوى عتار كذا قد هرا عى محسى فاكى احبته الليل فاعنى
 ان هو الا الذى يقلى صيرى لى ساه ما مطعها

باليت ايام الحى يعود منها ما مضى
 كان الشايقو الحقك اناس ليعاىك والاحبك الابلابك
 من ليعاىك الحى لو راد علمه القفا تل
 تخرج السيل وهو الى يعود النا بل
 لا عيشة لى اللابى الشكر تعلقا طبا القفا الروس ولشم
 الكدود فعلا الهامع الكشافه الكفر فريضه النحوا لانفت
 فالتفت
 حى والوجد اوزاى سقماها ذا حسمى بعد عطاء طبا
 دعى والشوق قد كفاى خطا باسهم اللبى وراصب المرمى
 من القوم من الرضاة الحوو ومهم من الرضاة السوف هرا كان
 حساى لى ساس كان شوطا وكان لى هم رادهم كانا
 سقودود كانا رابعه كانا سقودود
 جترى الله السيل الدخبر وازاى كالمطابا لانا لانا
 مال الجسد دحاى على سرى فذجله ذلعه وقد ينسنى على
 العظم فامدت فقال والله لو شئت ان اقول هرا فامد
 العاى وهو ما بقى هرا على فذجله ولا نرك

ارجع في حكمه ووافقه وهكذا السكك اذا اعدت و
 كان مالي خيرا ثم الوصل السكك هما ما والى المدة
 يا سعد رددت جوي بذكرهم يا سعد قل لي يوتي يا سعد
 لهم ما احسن من جوق قل لي جودت بعض ما سدد
 قل لي رايت الاسرى في قفوف وقال لي ختمه ولي عهد
 لم يستلم فاما لم فهو يقول لي ينطو العبد
الفصل السادس يا معشر العصاة
 ارجعوا مني فاني فكم جملوا والى عرضكم فاني عرضكم
 لطفي فلا تخشعوا في نسبتي واداء في وان ظال الدوي
 استأنساكم
 حفظنا وضعتهم وداروا ختمه فلا كان في هجرنا اليوم اعمام
 ١٨١ الحبر والارز نشتم زكاه واولا سعاد همو جم ومطايا طمخ
 رسالي اليكم ما تنقطع
 اراهم يميني ويميني مرسل فترخ الصبا من اليك رسول
 انما صر دثر اليس لانه لم يستخر احدكم فاعلم كيف صفا لخمته وجره فونوا
 منفصل عني وما اطفئ عنه منفصل
 باوا طبع اليوم لم يوتيت بعدى ان اتصل
 كان بعض الاغنيا كثر الشكر بطروليس فاعلمت ربحهم
 فقال ابادر سؤل طاعني وما تعذر تخني فمفك به

كان يقول في مناجاته اللهم خذ أسأل طبيباً عادداً كان
بأمره ولي خطي فكلهم عليك يأتني اللهم ابد عني بالسمع وضعف
بالقوة حتى يبلغ رضاك عني
يا من يحب صبري في حشده لهب لي من الومع ما أبى عليك
حتى متى فراني تصاعدها إلى المرات ودمع في نصوبي
ولم فواذا أراح الغرام بهمهم اشتياقاً إلى القيام بعدته
ما زال يغسل العين عن غير العسر ولسان العتار يقول يا بؤراً القفا
وكما رفع قصة غصته جال الجوارين بادية الجوى وهو لم يغف
وينادي حتى أقبلوا الحاضر والبادي
أرشف في البكمى دموع عيني في حسن طري
فنادى قادي زليلا البكا الآعقوت عسى
بأنه منس من رافقو في سقر البكا وأنزلوا للنجاح في شاحه
أبو فخرى أياها البعد وابن فلي أياها يحي بعد
جوادا في العقوب شاعده فظا شمع قابلية الوجه
جسم يغزأ ليس في حشده روح وروح نعمه الخلد
بالعوار ما يستريح من الكرب لئلا كل لحظة وقد
أد بعيس فركب في الحيرة لو كان يومنا العاسم

والله ما طلعتم تهمس ولا عرسا ولا ضئ طي ووتواس
 ولا هلست الى مع احد تهر الا و احبتي مرجلا سي
 ولا هممت بشئ والماء عطس الارب حاك الامك والاس
 اقوانم ذكر الحبيب واوقانهم خذمتك تطبهه انصو وعمل حلة
 لخطه ولا تكلون في عير رضاه لفظه والعمال الدواوي
 وكان ايام الذي احسرت كان يعسى يخرج وقت الافطار
 لاستغلي بالطعام عن الدرس
 جلي صدق في روح الوصال وصبري عنك مرطلل الحبال
 وكف الصبر عندك واتي صبر لعطسنا عن الماء واللال
 الا لعبا ارجا الكلاسي رأيت الجيت لعف والرجال
 لو سمعهم في الاخى بجور لوزائهم في السبر يصحوا لو السلام
 الرخا كانوا سنجول
 مالي غير وصلك اصطبار الكرم همك الفراق
 اصحت ظمأنا لحفوق صاه احلا فها غر ار
 اروم كمار سال الاقي ولما اتى له استهها ر
 ومرتسم الصبا اذا ما همت على الرصد اعنا ر
 اه لا ذري ذيار سلا اجربت فكسرا الا يا ر
 له في لعيش بها توتى نظم الامه النصا ر

ومعوق قلب لوراب لهية ناجتي لطنت في جهتها
 دخلوا على زخلة العبادين فكلموها في الوهمسها فقال
 والله لا صلح ما قلتي جواحي ولا صوم لادام جباري والكرام
 ما حمل الماعين
 لا اقل نصيح فخلو عدلي ما طب في العزم طعم الفل
 ان طردني فخموت مثلي ومضج الطاهر لا ابدل
 هار سم الخراس لاعلوا اصوام سمع المالك
 انها المالك الذي ستهنى فيه كطعم الزمان لهو الحيل
 غرضي ما يريه في حبيبي لوسفاني سهلا لامل مهلا
 لسنادري اطلال ليل ام لا كه مددي في المرسل
 ار العاسفس في قصر الليل وفي طوله عن النعم شع لا
 لو تغرقت لاستطالة ليل ولري في الخوم كنت فخل
 وعزام الفواد مدعيت عندي لم يخلع هو الجاني ولا
 والوليد مدعيت عندي لم يخلع هو الجاني ولا
 لا انا الله عن الذي
 سلو عن طريقي ارسالم عن الذي فالحقوا العاسفس قمار
 ملو في القوم ملو في حبيبي ما نطقو مدرك والخرى فناصره
 وار في جوب ملو فيه وار في جوب ملو فيه

اسمت لكم حرمي وحيي ايام الاكرامكم والا انعام
 دحلر دوفطنه لا اذواي خيتاوا الى حانسه مكر
 صددرع فصدبر فتواحد وواختا الى حنصنر
 تاما لمل الحى رفقا لعل في از صلاح طلس رايع
 مضمونه
 وفرد ميل الى المعنى لسئله اخواله ايام واكرام
 وما ذكرنا الا وهمت حوى واقفه المسطر من ذكره
 ولا عوضت على سلوان حنم الا وكلى طلى ونضرة
 قلن العاروف مملو حنصنر لسئله موصع انا ليعنه
 وحيي بكم وصعو ودي لكم
 والعل مبرنام عندكم
 عسى غير ليعزكم بعدكم
 سقو طلى عارا وعركم
 اذ احق اللابوظلامه تار تحنر الحن وسقاه ورمي
 الوحد فاصا ستهامه وطال بالجرى معونه وقامه
 كمر بركا لولوى باجوى من الصلوع
 فجع العاد الى من ليعى ما ليعو ع

بالمد ناريخ الشمال اذ اعزشت على القصور
 فحلى سنكوى الحن المستهام الى الحن
 فونى الصام من ليعى لا تعذر عن الطيب
 اذ اذ لكف كثر الحن لم ناسف نوح قلبه الا الصا
 وهى الى اسامه رها ان كحللح يوسف الى يعقوب
 باسم الرخ مكا طيه شذاهى الحن ليعى والجم
 الصال كمال لا نذ الصا ليعا لعل ارجا
 الا وبادى كرا عهمد رت رت كرى قوت من رجا
 الا ووصتا الا ليعى تكوت شذاهى ليعى وعا ليعا
 كل سكران مريسته وموادى مهادى
الفصل السادس عشر العبارات
 حظ القوس والاسرار قوت القوس نزل بعض اهل
 المعروف الى الشط فطاح باملاح اجملى فعال الى الرق قال
 دار المادى قال مع ركا الى القوط فطاح الفقيه
 لا بالله لا بالله انا مضر شذاهى افر صنها
 هرا جوى وملاح مفعنا ملاح مفعنا ملاح مفعنا

هذا وان فراقهم ولقل ما ينبغي وتوفيت ساعدي المرار
 باستغفر عن القوم سمور في يوازي الدجج والبخود وادى الأذل
 واجلسوني كسيرة الاكسار فاني انا بالواصلين ودينكم
 فالحكم هوهم الكاسر واستطوا كق وصدق علينا العمل
 هافا لرحمهم لاني
 واذا احبتم سائر اللوى فليورع الحكي وخطري
 وصيغوسوني الى ارباب ما ذكره بلعدكم خري
 طاحني خولام مصتكمي بالامض منها وطري
 كلما اسفقت يستقيم صاع عمري بالي والعمرى
الفصل التاسع عشر باستغفرتها بالزهاد
 في ثيابه وسمته في سانه ووقته ما عندكم الرهينة لاني الصوم
 باوى اليك فيها الصور الصنع
 يصاحي الذين البيوع فاحزاني الخيل سها لليلام غلاها
 اراي البيوع واعطاء سنانك مشاهدا استهت لاني خلاها
 ام العاكس اراي هذا ام العار فورا انز الجيتور لا الدالا الله
 وقع الخط في الرحال
 اسال الدار عن مر كان يستكها الى ام ساجها شتوهم
 كابر جي سعي سكاك الدم الله فولي لهذا الصباينهم

B. — Ḥawātim, fol. 33 b.

هي في سعل عن النور يوفيت الدموع
 اعني تك في الحكي صور قاسم
 لسر في اللهم منام وصفي راسي محمدا سامر
 طار بهاري للبه مذله على مغفله معدي كرم عياهم
 بعين مابس الحفون كما اما عقدم اعلا طهور طيب
 طال جمل لي الحواري قلبي لامر بالي والعي وقد غاصه مر اول الليل
 قد راسا المساهلار ويعتديا معه ما راسا ميعوم مر اول الليل
 فعاد السحار الله مزلوك يقول هذا الما انوم اذ انو دندني
 نعو لم ما في الناس مزلوك وامو جدي صلي جدي
 ذري الما الانزال في النجا فضعف العجا في الصعق السهل
 في السهل
 ويد من لعل العجا في الخصة ولاذدو في السهد مر اول الليل
 بروح رباح العيسى اراه فانه ما ملطو الال لاهل لستعوى
 موعو في رباح
 ما عفو الجي حج الله معنالك وروى في كرم مر اول الليل
 نزلت تستوفد لامع الوق في رباح فله للخرج
 ما حل ما انت في حلال وروى الال لاهل لستعوى

A. — Ḥawātim, fol. 32 b.

من يرجع دهرنا دار صالحة جزع من الاناني والرباني سأل
 فالواصم والسرا في وسعي يلجأ في القروا ناست سريادعي
 كم كمر اشكو وان يرفع السكوى ولا يصتري وظل اللوى
 الى حلال على حفاكم بقوى الهوى طلق الى الجوى هو
 ان كاري كاري في هواكم جدي ارحم بالنفس مختد
 او كتم نصوص الحفا والصد سلة لا تمكم وهما الجدي
 اخبر الكتاب والحمد لله
 فونغ من هذه السيرة بعد الرجز على محمد الجودي في يوم
 الخمس يسمع عسوزي الحمد من احدى بيلام وجمعه
 ما لدرسة الساحة سارا الانح حامد الله ومصلحنا على
 رسولنا محمد واله اجمعين وحسن الله وليع الوكيل
 شرايع امرنا بعد الوفا على الله عز وجل
 الله سواي السرا
 منقح السيرة بعد الرجز على محمد الجودي في يوم
 ربيع في يوم الاحد في رجب الحرام
 سنة ١٢٠٢ هـ في رجب الحرام
 واصل على السيرة
 الا ما انتم بعد الرجز على محمد الجودي في يوم

وعطو ربانا بالسوانق والصواعق طر لا دار
 معجوز صمو والموا خلقه الله عارل
 حيا ابوا الردي برات صم صوارل
 علس الكرخة ومحجة وفوقه ولجأ صرا جرح من جرح الهوى
 شيه صامع وتترك هاسم اسن الدوس وجسر المحسن وانظر
 الى كذا الصاد صونا مت جبره المشاق
 ارانط مغل نيا الاستواو لما اسفل الغراو سار
 لاجا دي الاطعار نج متوقعا وانطردم العساو كيف
 صمو على صمغ الهار والعلو ولجأ صم مر الواف
 كم كمال الى المجلس عاصر في بطنه بطنه خمر الهوى فعملها
 حيلة شمس المانعظ طاسكال خلات في
 زكور احاد ودم على الهوى الصكر تلج طم فطس
 لو عانفت فله المستور تخف عن ذكر الحب فلا عبق على
 اساح
 الامي سبال طلي طاله شون اذا نروا الحى براله
 مهت يوحى من الغضا سنبه عده فارو له
 اراد جبر امعد سبال ارادة هلا حله لبنا له
 وانتم الروح الصا وفله سيجهم الصا كوز له